

Le roi Tobol

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

L'AMOUR ET LE SECRET, roman.
PICRATE ET SIMÉON, roman.
LES TROIS LEGRAND, roman.
LA FILLE DE POLICHINELLE, roman.
LES LIMITES DU CŒUR, comédie.
TROIS AMIES DE CHATEAUBRIAND.
LES SOUVENIRS D'UN PEINTRE.

ANDRÉ BEAUNIER

Le roi Tobol

ROMAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26



Le roi Tobol

Ceci se passait on ne sait pas quand
on ne sait pas où.

PREMIÈRE PARTIE

Lorsque le roi Tobol apprit que la reine s'était sauvée, — le jour de ses relevailles, avec un capitaine de sa garde, — son premier mouvement fut de commander que l'on courût à la recherche de la fugitive. Mais, à peine son ordre eut-il été transmis à qui devait l'exécuter, il se ravisa, réfléchissant :

« Elle reviendrait de mauvaise grâce, et je n'en tirerais nul plaisir... Et puis, la rattraperait-on ?... »

Alors il entra dans une violente colère. Sa tête s'emplissait de sang très chaud, qui le brûlait et lui bouleversait les idées. Soucieux de ne pas montrer la dignité royale en posture humiliée, il écarta ses ministres et ses domestiques. Seul donc, il se livra aux fantaisies de son courroux.

Les talons de ses bottes sonnaient sur le plancher, tandis qu'il arpentait sa chambre. Il se dit que d'en bas

on l'entendait et que l'on se raillait de lui : car l'infortune des maris est ridicule. Il eut un immense désir d'être loin de tous et de toutes ; et il rêva d'un silencieux refuge où n'atteindraient pas les ironies. Mais, hélas! un roi n'est pas son maître, il se contenta de mettre ses pantoufles.

Et il allait, de long en large, tantôt lent si la mélancolie l'engourdissait, tantôt rapide si la haine le harcelait. Et parfois il déviait de son chemin régulier, si quelque velléité le prenait d'agir. Mais il s'arrêtait vite, ne sachant que faire. Ah! que faire, pour occuper son grand besoin d'agir? Mentalement il envoyait à la potence les serviteurs infidèles, complices de la mauvaise aventure. Il envoyait à la potence la reine ; et, pour lui passer le cou dans la corde nouée, il se substituait au bourreau ; mais, à toucher la blanche peau, ses doigts frissonnaient.

Il releva les deux pans de sa robe de chambre, qui était lamée d'or et doublée d'hermine, et s'écroula dans un fauteuil. Alors, sa pensée eut tout le loisir de s'attrister.

De brefs sursauts le secouaient chaque fois qu'il se figurait son déshonneur avec trop de précision. Sage, il se raisonnait :

« Aussi bien je n'aurais pas dû faire ce mariage. Elle était, il y a deux ans, quand je l'épousai, une petite jeune fille innocente à souhait. Du moins, je le crus, moi, barbon. Je le crus, et force m'est de ne plus rien affirmer. Un sexagénaire a tort de se vouloir rajeunir avec ces innocences-là. Ça n'a pas fait une moyenne!... »

Le roi Tobol se souvint de ses courtes félicités. Vieux veuf qui avait autrefois pris femme au gré des politiques, il s'était, à la mort de cette dame bien née mais atrabilaire, consacré au soin de son peuple. Il avait conduit à la guerre de rudes armées et n'avait pas triomphé sans labeur ; il avait apaisé des révoltes, châtié des séditions, rédigé des codes, négocié avec la question sociale. Et puis, les années étant venues, il avait songé à son plaisir. S'étant amouraché d'un gentil visage, il décida de se l'offrir ; et, la demoiselle exigeant le mariage : — « Je suis, disait-elle, comtesse, sire, et ne veux pas déchoir », — il l'épousa ; elle fut reine.

Délices du nouvel hyménée !... Le roi Tobol, à se rappeler ses beaux jours, trouvait plus amère la déception.

La petite reine, un soir, déclarait qu'un héritier du trône lui était annoncé. Orgueil du roi Tobol, et vif émoi. Tendresses, précautions et glorieux projets. Le roi Tobol fit connaître que son fils, sitôt arrivé en ce monde, serait grand maréchal de la cavalerie et décoré de tous les ordres ancestraux ; et qu'il aurait un berceau d'ivoire et d'or, — et des gardes du corps, au nombre de trois cents, choisis parmi les plus hauts hommes du royaume, — et des berceuses et des cuisinières et des langeuses, au nombre de cinquante, sans compter une nourrice choisie parmi les plus vaillantes femmes de la ville ; — et que la naissance de cet enfant serait célébrée par des coups de canon, des cavalcades, des messes, des liesses à exalter tout le royaume.

Ainsi fut fait, l'espoir de la reine s'étant réalisé en la personne d'un bébé de sexe mâle.

Que d'amitié témoignait à la jeune accouchée le roi Tobol, tandis que la pauvrette, de lassitude, gémissait!

— Je ne m'attendais pas, en t'épousant, petite reine, à cet orgueil que tu me donnes...

Et, confus, il remerciait comme s'il n'était pour rien dans l'affaire; il remerciait comme d'un don gratuit. Ainsi parfois s'éveille en nous un judicieux sentiment de la vérité. Mais notre bon cœur nous entraîne; et le roi Tobol, en cette conjoncture, remerciait sa jeune épouse plus que de raison.

— Ah! ah!... Hélas! hélas!... Oh! là... oh! là...

Le roi Tobol, à présent, se lamente. De grosses larmes coulent de ses paupières bouffies, le long de ses joues, et glissent dans sa barbe grise, la mouillent. De ses mains crispées, il tient les têtes de Méduse, en cuivre doré, qui terminent les bras du fauteuil; et l'une de ses jambes, croisée sur le genou de l'autre, se balance, agite la robe lourde et y fait cliqueter les ornements d'orfèvrerie. Il se désole et il se plaint, comme un petit garçon qui a perdu sa tartine. Il a perdu sa bien-aimée.

Où est-elle, la bien-aimée? En chemin de fer, sans doute, en rapide!... Mais le roi Tobol imagine, de préférence, un enlèvement plus romanesque. Par monts et par vaux, un vigoureux cheval emporte les fugitifs; et, à l'étape, quand il faut laisser souffler la bête, ils se cachent au pli d'un fossé; pour se faire tout petits afin que nul ne les aperçoive, ils se serrent l'un contre l'autre et s'embrassent étroitement. Le roi Tobol ne sait pas s'il déteste davantage le galop qui éloigne sa

bien-aimée ou le repos qui la livre aux baisers de ce militaire.

Trois jours durant, le roi Tobol s'abandonna aux alternatives de son désespoir et de son ressentiment. Il n'acceptait de nourriture que l'indispensable et refusait toute compagnie. A peine reçut-il, en audience brève, ses ministres ; et il approuva sèchement les idées qu'ils lui soumettaient, quant à l'impôt, la voirie, l'avancement des officiers et la modification des programmes scolaires. Il signa ce qu'on voulut. Une ardente curiosité le tourmentait : il désirait de connaître les circonstances de la fuite, la qualité du scandale, les potins. Mais il n'osait pas s'informer, à cause de son amour-propre.

Il demanda les journaux. Le *Moniteur officiel* enregistrait ce fin communiqué, sous la rubrique « La Cour et la Ville » :

Sa Majesté la reine est absente; elle est allée voir son auguste mère dont la santé donne des inquiétudes.

— Pauvre dame ! — dit le roi, avec un triste sourire.

Les autres feuilles reproduisaient fidèlement cette annonce. Le roi ne songea guère à leur en être bien reconnaissant. Il ouvrit avec hâte l'organe des républicains, lequel ne le ménageait pas et, sûrement, raconterait l'histoire en grand détail ; ce faisant, il se félicitait d'avoir institué dans son royaume la liberté de la presse. A propos de quoi il avait accoutumé de dire :

— Ce n'est pas tant afin de renseigner mon peuple

que pour être informé moi-même. Si je comptais sur mes ministres, je serais à leur merci, par ma barbe!...

L'organe des républicains annonçait, comme les autres, la maladie de l'auguste mère et la tendre fille à son chevet.

— Bien! — s'écria le roi; — le ministre de l'intérieur m'a fait tirer une édition spéciale : cet homme a toutes les attentions.

Il sonna :

— Dites au chapelain de venir.

Il pensait à part lui :

« Celui-là, qui est d'Église, sera mieux renseigné que personne ; et peut-être, en matière de femme, sera-t-il moins effronté que les autres... »

Le saint homme arriva. Il portait une robe de bure, trouée ainsi que le voulait sa règle religieuse, mais ourlée soigneusement au bord des trous, car tel était son costume de cour. Les effilochures que l'on voit au bas d'un vêtement de pauvre étaient figurées par l'ingénieux symbole d'une frange soyeuse. D'ailleurs, il avait sur la nuque une calotte d'or où brillaient saphirs, émeraudes et rubis.

— Chapelain, — fit le roi, — vous savez que la reine est partie...

Le petit œil noir du saint homme sourit une seconde et puis s'abaissa modestement. D'une barbe touffue et rousse, ces timides mots sortirent :

— Hélas! sire; il paraît que la très auguste mère de Sa Majesté est malade?...

— Non, chapelain! — tonna le roi. — Non, chapelain!

— Ah? — reprit l'autre.

— Je vous ai fait venir, chapelain, pour apprendre de vous le détail de la chose.

— Mais, sire, ce n'est pas là le propre de mon ministère...

— Evidemment !... Allez.

— Eh ! bien, voici ce qu'on m'a raconté : car, sire, je n'y étais pas. Bref, ils ont filé ; oui, la reine et le capitaine de hussards. Et, si je ne me trompe, c'est une grande consolation pour vous que l'adultère, désormais, ne soit plus consommé sous votre toit...

— Désormais ? — fit le roi.

— Dame ! — répondit le chapelain, — je me figure qu'avant de prendre à sa charge une maîtresse... considérable, le capitaine dut vérifier qu'elle lui convenait absolument ; ou bien alors, quelle légèreté d'esprit !...

— Ça durait depuis longtemps?

— Depuis longtemps, sire?... Songez que la reine n'était la reine que depuis vingt mois. Evaluons à deux ou trois mois sa fidélité conjugale : le capitaine eut ici dix-sept bons mois, ou dix-huit.

— Chapelain, vous devez le savoir : la reine était votre pénitente?

— Oui... seulement, gare au secret professionnel !... Je ne vous dis et je ne vous révèle, sire, que les résultats de mes remarques personnelles et des raisonnements que je fais à titre d'homme privé. Le reste, ma conscience m'interdit de le répandre. Et puis, ça n'a pas d'intérêt ; c'est plein d'inexactitudes. Je n'avais pas la confiance de la reine : elle ne se confessait à

moi que pour duper, au moyen de fallacieux repentirs, ma perspicacité.

— Si vous m'aviez averti...

— Votre Majesté, sire, eût été malheureuse plus tôt. Elle n'aurait rien empêché : les princesses qui ont le diable au corps sont incoercibles.

— Pourquoi?

— Parce qu'elles sont des femmes, sire, en analyse dernière!

Le roi Tobol conclut que les jeunes femmes, pour peu qu'elles aient le diable au corps, sont infidèles si leur mari n'est pas un fringant jeune homme. Il s'étonna de n'avoir pas trouvé tout seul cette loi, d'une grande simplicité. Puis il se désola derechef...

— Ah! — s'écria-t-il, — c'est trop, si même le passé m'échappe. Il m'aurait plu de conserver un clair souvenir de ces jours où la reine me prodigua tant de félicité. Ce souvenir m'eût été précieux; et, dans la vieillesse, bientôt, il m'eût peut-être suffi. Mais la futile, en se sauvant, a emporté le passé avec l'avenir et elle a jeté tout cela aux ronces du mauvais chemin. Elle était jolie et son corps, étendu le long du mien, me semblait chaud l'hiver et frais l'été.

En achevant de dire ces mots, le roi Tobol trembla comme un vieil arbre où passe une bise trop forte. Puis, il fondit en larmes; et, tandis qu'il pleurait, il se tortillait étrangement, ému de douleur et tout ensemble, eût-on dit, de volupté. Même, il donnait des baisers dans l'air à quelque vision que ses bras parurent saisir.

Cette mimique et ce bruit de lèvres amoureuses firent que le chapelain crut devoir se détourner. Il

s'approcha de la fenêtre et affecta de regarder dehors; mais il suivait dans une glace pendue au mur la scène peu chaste qu'il ne pouvait, à cause de son caractère sacré, voir directement.

Le roi l'interpella, disant :

— Chapelain, console-moi, puisque c'est l'office de ta religion. Jamais je n'eus un tel besoin de ton ministère!

Le chapelain bredouilla confusément :

— Sire, il vous reste votre fils...

Le roi l'interrompit avec sévérité :

— Je n'aime pas ces plaisanteries-là!

Le chapelain fut coi. Cependant le roi réfléchissait tout haut :

— Pour que ce petit garçon soit le fils du capitaine de hussards, il y a bien des chances, je me le dissimulerais en vain...

Le chapelain lança :

— *Is pater est quem nuptiœ*, sire, *demonstrant*...

Le roi n'écoutait pas et il continuait, au gré de ses méditations :

— Les femmes ont ce privilège : elles savent, à n'en pas douter, qu'un enfant est d'elles ou n'est pas d'elles. C'est une certitude qu'elles ne payent pas trop cher au prix des douleurs de l'enfantement!...

— Toutefois, — reprit le chapelain, — le Créateur fut bien avisé quand il attribua aux femmes ces douleurs : les hommes, n'eussent, à ce compte, plus guère fait d'enfants; et l'espèce humaine eût rapidement périclité. En outre, sire, notez que les femmes ont

beau savoir ce que vous disiez, elles ne savent pas toujours de qui est l'enfant qu'elles produisent.

— Ah! — fit le roi, — quelle misère! Ces moralistes sont admirables, ma foi : ils nous ordonnent de reconnaître nos enfants, mais ils négligent de nous dire à quoi l'on peut les reconnaître!...

— Sire, laissez les moralistes : leurs doctrines sont pleines de contrariétés. Mais fiez-vous aux législateurs, qui sont catégoriques, n'essayant pas de constituer leurs règles sur la raison. *Is pater est...*

Le roi ne pouvait se défendre d'épiloguer :

— Du moment qu'ils n'ont pas emmené l'enfant, c'est qu'il n'est pas du capitaine; et, s'il n'est pas du capitaine, je présume qu'il est de moi... Je présume!...

— Pardonnez-moi, sire! — répondit le chapelain; — certes, il n'est pas de plus excusable présomption!... Mais quoi! s'ils n'ont pas emmené l'enfant, c'est peut-être qu'il les eût embarrassés dans leur fuite... Aussi bien, négligez ce problème. Il n'appartient pas à notre intelligence d'élucider tous les mystères. Décidez que l'enfant est de vous, puisque la loi vous y engage, à défaut de la raison. Et, ce point admis, n'en démordez pas : nous n'en finirions pas, s'il nous fallait sans cesse reviser chacun des jugements que notre hâte a formulés.

Le roi s'abstenait de répondre ; mais il songeait qu'il devait donner l'exemple de l'obéissance à la loi. Or, la loi voulait que l'enfant de la reine fût l'enfant du roi : il le serait donc.

Le roi Tobol, à vrai dire, ne raisonnait pas si logiquement. Il y avait dans son esprit une terrible confusion, et les idées s'y agitaient au hasard. Un sen-

timent dominait tout cela : le sentiment d'une tristesse infinie où entraient du dépit, du regret, de la rancune, de l'amour et la détresse d'une solitude insupportable. Il s'étira, comme si une courbature l'avait longtemps gêné ; puis il gémit :

— Chapelain, chapelain, console-moi !...

Il s'était installé dans son fauteuil. Le chapelain, ayant toussé, commença :

— Sire, détachez vos regards de la présente vie et tournez-les vers les splendeurs de l'au-delà. A travers une vallée de larmes, nous cheminons vers une cime magnifique...

Le roi fit des signes d'impatience :

— Pas d'échappatoire ! Je te rétribue, chapelain, et tu prêches, au nom du Créateur, que les méchants sont punis et les bons récompensés...

— Mais oui, sire ; dans l'au-delà !

— Or, j'ai, au cours de ma longue existence, travaillé sans relâche pour le bien de mon peuple. Je n'ai pas épargné ma peine et je me suis privé de tout plaisir. Enfin je réclame ma récompense : c'est bien le moins ! Il me semble que j'avais droit à quelque bonheur.

— Oui, sire, dans l'autre monde...

— Assez !... J'ai travaillé, peiné en ce monde : je veux, en ce monde, ma récompense.

— Sire, la vie n'est, ici-bas, que déception. Mais la vie future rétribuera tout votre zèle.

Le roi se mordit la moustache ; et, regardant le chapelain dans les yeux, il lui cria :

— Chapelain, chapelain, avec votre vie future, vous êtes les syndics de faillite de l'espérance humaine !

Le saint homme, confus, taquinait, pour s'occuper, les extrêmes poils de sa barbe, qu'il avait longue et soignée. Il parut abasourdi. Le roi lui signifia qu'il pouvait se retirer, ce qu'il fit, après avoir compliqué de gestes religieux les saluts prescrits par l'étiquette de la cour.

Demeuré seul, le roi Tobol s'irrita contre la doctrine du chapelain. Il grommelait :

— En vérité, c'est trop commode ! Je réclame ma récompense ; et le maroufle m'offre une traite sur l'au-delà. J'ordonnerai qu'on lui paye ses appointements de cette monnaie !...

Le roi ne put s'empêcher de songer à la mort. Il se sentit vieux ; oui, plus vieux qu'il ne se le figurait avant cette déception. L'insidieuse vieillesse était venue, à pas de loup, sans qu'il s'en aperçût.

« Hélas ! hélas !... »

Et le roi se dut retenir pour ne pleurer point, en calculant qu'il avait été la dupe de sa bonne foi. Tandis qu'il travaillait avec ardeur et générosité, il se disait, les soirs de lassitude, qu'il aurait sa revanche et, la tâche accomplie, jouirait du repos noblement mérité. Dans les camps, face à l'ennemi, ou bien dans son palais, face à la politique, en proie aux soucis et aux alarmes du conquérant et du monarque, il se forgeait un doux rêve de plaisir et d'aimable mollesse. Et, si le rêve, quelquefois, éveillait en lui la velléité vive de ne différer point la réalisation, il se gourmandait : « Ne soyons pas un jeune homme pressé : patience ! patience !... » Comme il était pourvu de volonté ferme, il maîtrisa sa hâte d'être heureux, continua la guerre

et le gouvernement et, en fin de compte, à force de n'être pas un jeune homme pressé, devint un vieillard. De telle sorte qu'il avait passé toute son existence à préparer cette déconvenue.

— Trop tard, trop tard ! — s'écria-t-il. — C'était trop tard !...

Et tel fut son ressentiment contre lui-même qu'il se frappa la poitrine avec rudesse, battant le *mea culpa* de cette faute qu'il avait commise envers le cher bonheur.

— La sotte dupe que je fus ! — dit-il encore.

Il ne regretta plus seulement la petite reine aux yeux en amande, au sourire en fleur, mais toutes les femmes et toutes les possibilités d'amusement. Les années qu'il lui restait à vivre lui parurent désertes. N'était-il pas un vieux bonhomme qui n'avait plus qu'à mourir, ayant achevé, ayant gâché sa destinée?...

Alors les encouragements du chapelain lui revinrent à l'esprit : il toucherait sa récompense dans l'au-delà !

Mais il ne put admettre le marché.

— Je refuse ! — déclara-t-il tout haut.

Et il résolut d'aller voir son petit garçon.

* * *

Il y avait, dans les appartements du jeune prince, un peu de désordre. La grande chambrière avoua qu'elle éprouvait, à se faire obéir, des difficultés, la troisième langeuse étant en galanterie avec un brigadier des gardes, la quatrième berceuse agréant les fadaises que lui prodiguait un maréchal des logis

et les cuisinières dévergondant de simples soldats.

Soucieuse de dégager sa responsabilité, la grande chambrière ajouta :

— Quand le mauvais exemple vient d'en haut, sire, il se communique jusqu'en bas !

— Je sais ! — répondit le roi. — Mais montrez-moi mon fils.

A ce mot, il y eut, dans le personnel, des rires étouffés, des chuchotements. Le roi s'en aperçut et répéta :

— Mon fils !

Et il roula de terribles yeux, de telle sorte que le plus respectueux silence se rétablit.

Etendu en son berceau d'ivoire et d'or, parmi les batistes et les dentelles, le bébé remuait ses petits bras de marionnette ; et sa bouche bavait un peu. Le roi le prit entre ses mains, le souleva, l'examina quelque temps. Il dit en lui-même :

« Je chercherais en vain s'il me ressemble. Je ne suis que barbe, moustaches et sourcils ; je ne suis que poils blancs et broussailleux. Et toi, tu es, petit garçon, un fruit tout rose, une pêche-abricot, où l'on s'étonne de trouver ces yeux, à peine des yeux, qui ne regardent pas encore... »

Il ordonna que les femmes se retirassent, hormis la grande chambrière, dame de sens rassis et de loyal dévouement. Alors, sans plus se gêner, il parla tout haut à ce bambin :

— Tu n'es pas encore une personne plutôt qu'une autre ; tu deviendras ce que la destinée voudra, par bienveillance ou méchanceté. Mais, moi, j'écarterai

de toi tous les périls et j'aurai soin d'aménager pour le mieux tes hasards... Holà, holà ! tu fais la moue?... Tu fais la moue à ce bonhomme qui te berce et te cajole ? ou bien tu fais la moue à la vie qui est devant toi ?... Madame la grande chambrière, c'est une chose magnifique et redoutable, tout cet avenir qui attend et guette un bébé quelconque. Un minuscule bébé, et cet avenir formidable !... Ah ! c'est injuste, en vérité : ce bébé est trop petit pour pareille lutte !... Mais sois sans crainte, mon petit diable : je serai là.

Son mouchoir aux yeux, la grande chambrière s'abandonnait à son émotion. Le roi continuait :

— Il est bien beau ; et, à mesure que je le tiens plus longtemps entre mes mains, je l'aime davantage. Ah ! mon beau fils, mon diablotin !... Tes joues sont tièdes, quand je les touche de l'étroit espace de ma peau qui est entre mon nez, mon œil et cette barbe. Et, à travers tes langes, il me vient un peu de la chaleur de ton corps. Douce chaleur de ta vie toute neuve !... Or, dis-moi, puisque nous voici en intimité, dis-moi, — non avec tes lèvres qui ne savent pas encore parler, mais avec ton cœur qui bat auprès du mien, — dis-moi, petit, si tu es mon fils tout de bon. Hé ! ce serait une charmante aventure que tu fusses à moi, c'est-à-dire de moi !... Dis-le donc !... Si ce n'est pas vrai, dis-le tout de même. Je te croirai : j'en ai cru bien d'autres. Tu n'imagines pas ce que peut croire un cœur ému de tendresse. Et j'ai pour toi de la tendresse, tu le sens.

Le roi se tut, quelques minutes, comme s'il attendait une réponse. Il avait couché le délicat fardeau

sur son bras gauche ; et, de l'index de sa main droite, il donnait à jouer aux petits doigts de l'enfant. Et il dit bientôt :

— *Is pater est...* Cela est incontestable. Petiot, tu es mon fils incontestablement. Je te déclare mon fils, et je t'aime infiniment depuis tout à l'heure, depuis que je t'ai cajolé et depuis que tu n'as pas eu peur de ce bonhomme à grande barbe qui t'a pris dans ton berceau et t'a fait de ses bras un autre berceau. Tu es mon beau doux fils. Et je ne sais plus comment l'on t'appelait, mais je t'appelle désormais mon beau doux fils Eudémôn, ce qui veut dire, dans le langage des Grecs, « heureux », afin que ce soit une indication pour les favorables destinées... Madame la grande chambrière, le jeune prince se nommera, de ce jour, le prince Eudémôn. Et veillez sur lui de telle façon qu'il mérite le nom que je lui donne !

Le roi Tobol, avec mille précautions, posa de nouveau le bébé sur les batistes et les dentelles ; et le bébé s'endormit aussitôt. Alors le roi Tobol s'en fut. Tandis qu'il s'en allait, il répétait à lui-même :

« *Is pater est...* Il y a là une certitude. »

Et il se disait encore, mi-pleurant et mi-badinant :

« Je viens d'avoir un petit garçon !... »



Le roi Tobol ne put aisément chasser de sa mémoire la perfide et voluptueuse image de la reine. Elle lui apparaissait à chaque instant, et la faute ne l'avait pas rendue moins attrayante. Il voulut se la déni-

grer, se faire croire qu'elle n'était pas si jolie : les traits irréguliers, un minois qui perdrait bientôt son agrément... Ah ! oui, mais une peau si fraîche et duvetée !... Et des fossettes !... A seulement y penser, la tête du roi chavirait. Il se donnait à lui-même la comédie, quand il affectait l'indifférence ; et l'oubli, père du repos, ne lui viendrait pas vite. Tel était son émoi.

Triste, il n'avait pas d'autre idée que celle du bonheur. Il narguait le sot chapelain et s'indignait, se révoltait contre une telle négation de la douceur de la vie. Le bonheur ici-bas devint sa hantise. Et il se disait :

« Je suis vieux ; il est trop tard pour commencer d'être heureux, à mon âge. Le bonheur ne s'improvise pas, et je perdrais en vains préparatifs le peu de temps qu'il me reste à durer !... »

Il songeait à son fils, tendrement ; et il se rappelait cet aimable nom d'Eudémôn qu'il lui avait attribué.

Ainsi sa trouble rêverie fut amenée à concevoir comme le but de tout son effort ceci : réaliser le bonheur de ce petit garçon. La belle entreprise, le cher projet !... Certes, il était inspiré là par un sentiment affectueux, car il aimait ce bambin que son cœur avait adopté. Mais encore il était excité par sa rancune contre la destinée qui l'avait, lui, frustré de sa récompense au moment même où il en goûtait les meilleures délices. Et puis, il désirait convaincre d'imposture le pessimiste chapelain.

« Ah ! — épiloguait-il, en caressant sa trouvaille, — chapelain, tu verras si cette vie est une vallée de

larmes. On te démontrera que l'ici-bas n'est point à dédaigner et que, si de vieux bêtas comme toi... et moi... n'ont pas su y installer leur contentement, cela ne prouve rien, en vérité, rien du tout. Le petit prince Eudémôn ne différera pas jusqu'à l'outre-vie incertaine cette réussite du bonheur, qui est toute la raison de vivre... »

Et il s'attendrissait :

« Petit prince Eudémôn, la belle vie que je te vais organiser !... Tu n'en sais rien, et tu dors dans tes langes, la bouche ouverte, respirant à coups réguliers. Je te vois comme si tu étais ici, devant moi. Ta sécurité est charmante. Si j'étais méchant et si je méditais de venger sur toi mes ennuis, tu ne serais pas moins calme et confiant. Mais, innocent, j'inventerai des stratagèmes à l'infini pour le service de ton bonheur. Et, quand je regarderai sourire tes lèvres, briller tes yeux, s'épanouir en grâce fortunée ta jeunesse, croître ta force afin de t'assurer de nouvelles joies, et rayonner ton âme en fête sur ton visage, je me dirai que je suis l'artisan de tout cela et que cet ouvrage est le mien !... J'en aurai beaucoup d'orgueil ; de mes victoires, celle-ci sera la meilleure et la mieux choyée. La fine et la délicate chose, ton bonheur, Eudémôn !... J'ai vaincu de fiers ennemis : ce sont besognes de brutal. J'ai démoli des citadelles et saccagé des villes plantureuses. Mais, à présent, Eudémôn, j'édifierai la tour jolie et gracieuse de ton bonheur ! »

Comme il était cinq heures après midi, le roi Tobol ordonna qu'on lui servît le goûter. Cette coutume que la reine avait introduite à la cour, il l'avait,

ces derniers temps, négligée. Il la reprenait, délibérément ; et, s'il lui vint un peu de mélancolie à songer qu'il ferait la dînette tout seul, il résolut de s'endurcir contre de telles faiblesses. Il serra vigoureusement sa mâchoire et croisa les bras : c'était chez lui la marque d'une énergique décision.

Des serviteurs approchèrent de son fauteuil une table où ils étendirent une nappe fort empesée. Ils y posèrent quelques fleurs fraîchement coupées, des roses et des violettes... « C'est une mode de Paris, avait dit la petite reine le jour qu'elle inaugurait dans le palais du roi Tobol cette élégance. — Exquis ! » avait-il répondu. Mais il dit, ce jour-là :

— Pas besoin de fleurs !

Puis, se ravisant :

— Au surplus, si ! Des fleurs, beaucoup de fleurs !...

On lui apporta du thé fumant, du vin d'Espagne, des confitures variées, du raisin, des grenades, des bonbons et des biscuits. Lorsque ces friandises furent disposées congrûment, comme naguère, il commanda qu'on le laissât tranquille et que personne n'entrât sans qu'il l'eût ordonné.

Alors il considéra le détail de ce goûter, qui l'étonna. S'il n'avait craint de paraître capricieux, il eût envoyé au diable tout cela.

Cette mauvaise humeur passée, — et ce fut un instant, — le roi Tobol revint à son idée, qui était de se renseigner sur la gourmandise. Puisqu'il avait résolu de consacrer tout son zèle à rendre heureux le petit prince, ne devait-il pas perfectionner d'abord sa

propre notion des agréments de la vie, sa notion même du plaisir ? Il se disait :

« Je n'y connais pas grand'chose; l'existence que j'ai menée ne me préparait pas à pareille œuvre !... »

Il s'était, dans les camps, habitué aux nourritures militaires, qui alimentent mieux qu'elles ne divertissent les papilles du goût. Pendant la paix, il avait soin de ne pas s'amollir comme à Capoue les soldats de cet autre. Enfin, plus tard, quand la petite reine l'invitait à ses goûters, il l'admirait, il s'amusait des mines drôles qu'elle faisait en l'honneur des bonbons. Lui n'aimait pas beaucoup les sucreries; mais il la regardait, grignoteuse, licheuse, ses lèvres qu'empourpraient encore les confitures, ses dents si prestes à fendre les dragées, ses doigts longs et habiles à dépouiller la chair vivante d'une pêche. Il ne songeait qu'à la regarder...

A présent, il a tout le loisir d'étudier les fruits, tels que l'arbre les donne ou tels que les accommode un confiseur. Les premiers lui sont agréables, à condition qu'il y soit attentif. Les seconds lui déplaisent : il a beau se dire que l'odeur des roses est ici mêlée au parfum des groseilles et que ce jus, onctueux et limpide, semble des rubis en fusion ; décidément, le sucre l'écœure. Une grenade glacée, qu'il ouvre, est un coffret où sont rangées des perles rouges et splendides ; et l'on dirait aussi d'une ruche où de mythologiques abeilles auraient fait leur miel avec le sang d'Adonis. Le roi, de l'ongle, détache quelques grains ; ils roulent et ils s'assemblent au creux d'une assiette en porcelaine chinoise. Un rayon de soleil joue dans

leur transparence purpurine ; quand ils bougent, ce sont des gouttes de lumière qui remuent. Puis le roi les verse dans la paume de sa main. Il les happe. Mais leur froideur artificielle lui pique la langue : il les écrase entre ses dents et les trouve fades. De ses gros doigts il casse divers bonbons où l'on a caché, sous le sucre épais, des pétales de violettes, des fleurs d'oranger, des alises ou des framboises. Il n'ose pas s'y risquer, et il écarte ces prétentieuses merveilles.

Le thé fumant ne le tente pas : il éteint le samovar. Le vin d'Espagne ? Plutôt ! En mémoire de fêtes juvéniles. Un jour, — il n'était alors que prince royal, son père occupant le trône, — il se trouvait en mer, par la tempête, sur la galiote amirale. Des pirates, à la faveur de la brume, survinrent et les abordèrent. Ils prétendaient envahir la galiote ; mais lui, avec ses matelots, envahit le vaisseau perfide, joua du sabre et du pistolet, tua l'équipage et, par vengeance ironique, ravit la cargaison, qui était du xérès et du porto. Transportées à son bord, les barriques furent éventrées et soûlèrent cette jeunesse !... Le vieux roi se rappelle cette liesse d'autrefois ; et, ce qu'il lampe aujourd'hui, ce qui l'exalte et bientôt l'enivrerait, ce n'est pas le vin doré qui du cristal précieux lui coule au gosier, mais le clair souvenir de son exploit.

Cette ardeur se dissipe et ne laisse que lassitude, mélancolie, regret vague. Lorsque le roi s'interroge sur le goût de ce vin qu'il buvait, il ne sait pas si ce vin lui a fait plaisir ou peine ; ou rien, tout simplement.

Aux restes de son goûter, qui traînent sur la nappe,

il donne des chiquenaudes ; il les disperse et les méprise, et il s'enfonce dans un songe de dépit.

« Je n'y connais rien ! » conclut-il.

Et il s'en désole. Mais il est un homme d'action :

« De la méthode ! — reprend-il. — Premièrement, il importe que nous réorganisions le service du petit prince. Les confitures et ces gourmandises compliquées n'intéressent que l'avenir. Assurons-lui provisoirement un luxe judicieux de lait et de soins hygiéniques. »

Avec la grande chambrière, qui l'aidait de ses conseils, il révoqua la troisième langeuse, la quatrième berceuse, et encore diverses personnes. Il les remplaça par d'autres, édicta des peines sévères contre qui se conduirait mal et assimila au crime de lèse-majesté le seul fait d'écouter les instances amoureuses d'un militaire dans les appartements du prince royal.

— Je pense qu'ainsi — fit le roi — tous ces désordres cesseront ?

— Je l'espère, sire ! répondit la vieille dame.

— Vous n'en êtes pas sûre ?... Alors ?...

— Alors, sire, je crois qu'il vaudrait mieux interdire aux gardes l'accès des appartements du prince... aux gardes ou bien aux dames. Mais tant que celles-ci et ceux-là ne seront pas séparés par des murailles ou des distances, je ne réponds de rien.

— Je supprime la garde du prince, — dit le roi. — Aussi bien mon fils n'est-il pas en danger dans mon palais. Adieu !... vous êtes une pimbêche... Et veillez !

A quelque temps de là, le roi Tobol consulta le ministre des Sciences et Belles-Lettres.

— Donnez-moi la liste des meilleurs philosophes du royaume!

— Sire, grâce à votre protection très éclairée, la liste est longue...

— Donnez-la-moi!

Le ministre cita vingt noms peut-être.

— Mettez-moi ça par écrit... Et quel est le plus fort de tous ces gens-là? Vous me le soulignerez.

— Le plus fort, sire? Il me serait difficile de vous le dire. Chacun d'eux a ses qualités, ses aptitudes et sa doctrine...

— Comment? — reprit le roi. — Chacun d'eux a sa doctrine? Mais c'est du désordre! Vous tolérez ça, vous ministre?

— Sire, la liberté de la pensée n'est-elle pas la condition première de la science?

— Je n'en sais rien! — répondit brusquement le roi. — Mais lequel a raison?

— Je n'en sais rien, sire!

— Alors, qui le saura, si vous, leur chef hiérarchique, vous ne connaissez pas votre personnel? Prenez-y garde, ministre, je veux bien encourager les belles-lettres et les sciences; mais ça me coûte assez cher pour que, si je demande un philosophe plus fort que tous les autres, on n'hésite pas à me le désigner... A combien s'élève le chiffre des pensions que je sers à ces raisonneurs?...

— Deux millions, sire!

— Eh! bien, pour deux millions, on ne peut pas, dans un royaume comme le mien, posséder un seul philosophe qui ait certainement raison?... J'avise-

rai... Mais, enfin, ce professeur Tugadal, que vous inscrivez en première ligne, quelle est sa doctrine, s'il vous plaît ?

— Sire, c'est un pessimiste.

— Je n'en ai que faire ? Et ce Bedoresk ?

— Sire, c'est encore un pessimiste.

— En voilà toujours deux qui sont d'accord ?...

— Non, sire : Tugadal préconise l'extinction de l'espèce par le moyen des explosifs, tandis que Bedoresk recommande le stratagème, plus lent mais non moins sûr, de la chasteté.

— Ah ? Vous allez, séance tenante, me supprimer les pensions de ces deux gaillards-là !... Et ce... comment dites-vous... ce docteur... Tréma ?...

— Tréma, sire, c'est un disciple d'Épicure.

— Bon !... Et cet Hilar ?...

— C'est un disciple d'Aristippe. Tréma vante le bonheur ; et Hilar, le plaisir. Ils se complètent, mais ils se détestent.

— Bon !... Et ce Basar ?

— Ah ! celui-là, sire, c'est un éclectique. Il s'est fait un système où entrent les systèmes de tous ses collègues. Il prétend réconcilier tous les philosophes. Du reste, les autres nient qu'il y réussisse jamais.

— Convoquez-moi pour demain deux heures ces trois bonshommes-là. J'ai dit !

Le roi Tobol était de parfaite humeur lorsqu'on lui annonça les trois philosophes Tréma, Hilar et Basar. En effet, le petit prince Eudémôn l'avait accueilli d'un sourire, comme s'il le reconnaissait et lui marquait de l'amitié.

— Bonjour, messieurs ! — dit-il aux arrivants.

Ceux-ci, membres de l'Académie royale, avaient revêtu, conformément au protocole, l'uniforme de leur compagnie, habit à la française, de drap noir, mais chamarré de broderies bleues, amples et abondantes, qui au porteur de ce costume auraient donné l'air d'un paon si le reste de l'accoutrement n'eût frappé tout de suite par son caractère martial : sur la tête, un shako monumental qui allait s'évasant et s'aggravait d'un plumet excessif ; au côté, suspendu par des courroies en cuir doré, un sabre pareil à celui de la cavalerie ottomane.

Les trois philosophes saluèrent. Le roi, cordialement, les fit asseoir ; et il leur dit :

— Messieurs, je suis charmé de vous voir. Les soucis de mon gouvernement ne m'ont guère laissé de loisirs philosophiques, et je respecte vos études sans les connaître beaucoup. Mais aujourd'hui j'ai besoin de vos lumières ; je suis sûr qu'elles ne me feront pas défaut. Une seule chose m'inquiète : on me dit que vous n'êtes pas d'accord... C'est exact ?

— Sire, — répondit Tréma, — des nuances !

— Nous tâcherons d'arranger ça ! — reprit le roi. — Entre collègues, voyons, il faudrait vous entendre. Ça fait mauvais effet, dans la population naïve, si l'on apprend que les meilleurs philosophes du royaume sont en bisbille. On se dit... Mais, enfin, voici l'affaire pour laquelle je vous ai convoqués. Je désirerais apprendre de vous comment on doit organiser une existence humaine en vue du bonheur ; du bonheur, en ce monde ! Je n'ai que faire de l'au-delà... Vous

m'avez bien compris : je veux réaliser une vie heureuse, parfaitement heureuse ! Pas la mienne, ça va sans dire : j'ai passé l'âge. Il s'agit d'un petit garçon, oui, auquel je m'intéresse... passionnément... oui, c'est cela, passionnément ! Je le prends tout petit et je lui ménage un excellent avenir. Vous y êtes ?... Eh ! bien, messieurs, vous serez en mesure de me renseigner, n'est-ce pas ?

Les trois philosophes demeuraient stupides. Ils regardaient le roi Tobol avec étonnement. Le roi Tobol les regardait aussi.

Ils se ressemblaient, de prime abord : ils étaient trois vieillards analogues, de poil gris, de manières timides, de physionomie taciturne. Comme ils se taisaient, le roi voulut les mettre à l'aise : il leur offrit de se désarmer. Ils déposèrent donc leurs shakos et leurs sabres, se rassirent, et attendirent que le souverain les questionnât précisément.

— Eh ! bien, vous, monsieur Tréma, vous êtes un disciple d'Épicure ; c'est-à-dire, si je ne me trompe, que votre philosophie est l'optimisme. Je vous en complimente. Seulement... expliquez-moi, je vous prie... vous n'avez pas l'air gai !

— Sire, — répondit l'épicurien, — les optimistes ne sont jamais gais. Comment le seraient-ils ? Leur système les a conduits à concevoir logiquement que la vie ne doit être que bonheur. Logiquement ! Mais la réalité les taquine sans cesse ; et ils vont de déception en déception... Les pessimistes ont beaucoup plus de chance. Leur doctrine nie toute félicité. Ils ne comptent sur rien de bon. Alors la plus petite joie qui leur

échoit leur est une surprise délicieuse. Ils ne sont pas exigeants. Ils se contentent de peu ; la bassesse de leur philosophie leur ménage des satisfactions médiocres, qui nous sont refusées.

Il y avait de la rancune dans la voix de M. Tréma ; de la rancune et de l'orgueil ; en somme, de l'emphase. Il faisait traîner les mots. Il surveillait ses phrases et les accompagnait de gestes discrets, ronds, attentifs : il semblait caresser un chat, sur ses genoux, un chat qui eût été son idéal.

— C'est bien étrange ! — dit le roi. — Mais, enfin, veuillez m'exposer votre système.

— Sire, il y a...

— Non ! — s'écria M. Basar, résolument.

M. Tréma reprit :

— Il y a...

— Non ! — répéta M. Basar.

Le roi Tobol n'y comprenait rien.

— Qu'est-ce que vous avez, monsieur Basar ? — demanda-t-il. — Votre collègue n'a encore rien dit et vous le démentez ?...

— Il a tout dit, sire ! Ce n'est pas une petite chose que d'affirmer, même étourdiment : « Il y a... » Moi, j'affirme qu'il n'y a rien.

— Laissez-le parler, s'il vous plaît !

Fort de la protection royale, M. Tréma recommença son discours :

— Le cosmos...

— Autant que possible, — fit le roi, — n'employez pas de mots techniques : je n'y entends goutte.

— Sire, je veux bien... Mais de quoi aurai-je l'air ?...

Bref, je considère que le Tout — c'est-à-dire la collection complète de ce qui est — symbolise la perfection, donc le bonheur. Mais l'individu, fragment de ce Tout, est heureux en tant qu'il appartient à ce Tout ; et, en tant que fragment, il est malheureux...

— Je vous en prie, monsieur Tréma, venons au fait. Vous n'avez pas une recette de bonheur ?...

— Sire, mon principal ouvrage est intitulé *Arithmétique du Bonheur*. Le principe est le suivant. La vie humaine se compose d'événements agréables et désagréables. Les premiers constituent le crédit ; les seconds, le débit. Ou, en d'autres termes, les premiers sont l'actif, les seconds le passif de l'existence. J'appelle vie heureuse une vie dans laquelle l'actif l'emporte sur le passif. Le problème consiste donc à diminuer le passif au profit de l'actif. Et, pour cela, j'engage mon disciple à regarder la tristesse comme la condition *sine quâ non* de la joie. Il n'y a point de joie sans tristesse : celle-ci est le repoussoir. Martyrise-toi, et les plus humbles satisfactions te seront dès lors admirables.

— C'est là votre expédient, monsieur Tréma ? Vous arrivez au bonheur par le martyre ?

— Par le martyre, sire.

— Eh ! bien, monsieur Tréma, faites donc !... Ça ne m'étonne plus que vous soyez si mélancolique !... A vous, monsieur Hilar.

M. Hilar était tout petit, souffreteux, et toussait. Il gardait jointes sur son bas-ventre ses mains fines, gantées de blanc. Il avait la peau du crâne mobile ; et, lorsque sa pensée devenait plus intense, un grand

frisson de son cuir chevelu lui faisait mal et l'obligeait à se relâcher de son rêve.

D'une voix frêle et monotone, il dit :

— Aristippe de Cyrène faisait aux Epicuriens ce reproche : « Vous sacrifiez à une sorte de bonheur illusoire maints plaisirs réels, qu'il vaudrait mieux attraper au passage. » Bref, Aristippe de Cyrène préconisait le plaisir, comme Épicure le bonheur. Et voilà sire, le sujet de ma querelle avec M. Tréma.

— Je crois que vous avez raison ! — s'écria le roi Tobol. — Continuez, s'il vous plaît, et parlez-moi du plaisir.

— Épicure et M. Tréma composent une philosophie du bonheur qui est la négation même du plaisir. Ils ont, en outre, établi une hiérarchie des plaisirs qui n'est pas destinée à autre chose qu'à dénigrer les plaisirs des sens. Plaisirs grossiers, disent-ils ; et, pour flétrir cette sensualité, ils n'ont pas de termes assez injurieux. Mais, tout en haut de cette hiérarchie, ils placent une sorte de félicité abstraite, et que j'appelle, moi, renoncement ou ascétisme. Telle est leur idée du bonheur. Tandis que, nous autres cyrénaïques, nous disons : « O homme, il te faut ruer sur tous les plaisirs ; et sollicite-les. Si tu as à choisir, choisis les satisfactions les plus vives. Ne t'embarasse pas de préjugés, de raisonnements et de calculs. Jouis. Et jouis par ton corps, par tout ton corps, du haut en bas. Et ne méprise pas les muses ; mais ne néglige ni Bacchus, ni Vénus principalement ! »

Il avait dit cela avec autant de douceur que de conviction ; et la fougue de sa doctrine n'animait pas son

discours. Quand il eut achevé sa tirade, il fut pris d'une quinte de toux qui secoua son petit corps et lui mit les larmes aux yeux.

— C'est à merveille ! — fit le roi. — Il me semble, monsieur Hilar, que l'on ne saurait mieux raisonner. Je prends votre parti contre Épicure. Toutefois, votre système me paraît avoir l'inconvénient d'exiger de qui l'adopte une constitution robuste ! Et, soit dit sans vous offenser, à vous voir, on ne se figure pas que vous soyez pourvu de tels avantages physiques... Au surplus, c'est peut-être la pratique un peu prolongée de ces plaisirs qui vous a mis en cet état de lassitude !

— Sire, — reprit sèchement le cyrénaïque, — ne m'outragez pas ; je n'ai jamais vécu dans l'inconduite !...

— C'est l'application de votre système que vous nommez inconduite, monsieur Hilar? Je ne comprends plus !...

— Sire, je ne pratique pas. Je suis un philosophe : je spécule sur des idées. Il n'appartient pas à un philosophe de se vautrer dans le réel.

M. Basar affecta de cacher derrière sa main sa bouche qui riait. Le roi Tobol l'admonesta :

— Monsieur Basar, je vous interrogerai bientôt. Provisoirement, veuillez vous tenir sur la réserve... Monsieur Tréma, vos objections ?

— Sire, vous les avez vous-même formulées mieux que je ne saurais le faire. Le système de mon collègue conviendrait peut-être à des Titans ; mais...

— C'est vrai, — fit le roi ; — on n'est pas des Titans !...

— On n'est pas des Titans. Avec la vie que recommande mon collègue, je ne donne pas au plus vigoureux gaillard de votre garde royale douze mois de bonne santé.

M. Hilar, un instant, parut accablé. Mais il s'écria, aussi fort qu'il le put, et cette sentence agita tous ses muscles :

— Douze mois de plaisir valent mieux qu'une longue existence de privation !

M. Tréma perdit toute mesure et riposta :

— Jouisseur !...

L'épithète convenait si mal à M. Hilar que M. Basar et le roi lui-même sourirent. Mais les deux optimistes s'injuriaient, se chuchotaient du latin, du grec ; des citations, sans doute, et comminatoires. Le roi Tobol essaya vainement de reprendre son enquête. De guerre lasse, il tira sa montre et déclara :

— Messieurs, je vous donne cinq minutes pour vous mettre d'accord. Après quoi, vous me ferez connaître le résultat de votre querelle.

Et il marcha de long en large. Hilar et Tréma continuèrent à se houspiller l'un l'autre ; à leurs murmures aigrelets se mêlait le rire insolent de M. Basar.

Les cinq minutes écoulées, le roi ne put rien obtenir : l'épicurien et le cyrénaïque boudaient, celui-là orgueilleux, celui-ci vaniteux ; et l'un soufflait, l'autre toussait.

— Adieu, messieurs ! — leur dit le roi. — Je ne vous retiens pas.

Seul demeura M. Basar. Le roi s'écria :

— Ils sont insupportables, ma parole !

— Sire, excusez-moi, je les trouve désopilants. Mais vous leur donniez cinq minutes pour se mettre d'accord, et il y a deux mille et quelques cents ans que dure leur querelle, sans aboutir !...

— Quels imbéciles ! — conclut le roi. — Et vous, monsieur, vous faites un système avec toutes ces âneries-là ?

— Sire, je collectionne leurs négations. L'avez-vous remarqué ? leurs négations sont excellentes et empreintes d'un louable bon sens, tandis que seules sont absurdes leurs affirmations. Chacun d'eux, pris à part, ne dit que sottises ; mais ils se réfutent l'un l'autre parfaitement. Or, cette remarque, dont la justesse est apparue si bien au cours de ce débat, vous la feriez de même en étudiant toute la somme des métaphysiques, des éthiques, des esthétiques, des logiques, et enfin tout l'immense fatras des systèmes qu'on a construits depuis que le monde est monde.

— Qu'est-ce que vous en concluez ? — demanda le roi Tobol avec impatience.

— J'en conclus, sire, que les négations l'emportent de beaucoup sur les affirmations ; ou, si Votre Majesté le préfère, qu'il n'y a, pour l'homme, — je laisse de côté l'intelligence divine, qui m'est difficile à concevoir, — qu'il n'y a de vérité que dans la négation.

— Alors, vous faites un système avec des négations ?

— Un système, c'est beaucoup dire. Simplement, je nie. Je nie ceci ; je nie cela. Et tout ce que je trouve, en fin de compte, d'un peu positif au bout de ma dialectique, c'est une opinion nette sur la congénitale faiblesse de l'esprit humain.

M. Basar s'exprimait avec facilité ; on sentait qu'il prenait, à parler, un divertissement très vif. Plus il narguait l'esprit humain, plus il s'amusait. Le roi était abasourdi...

— Sire, nous ne savons rien de rien. Notre intelligence ne nous sert qu'à reconnaître la vanité de vouloir comprendre. Ah ! sire, toutes les bêtises que l'on a dites et écrites ! Votre Majesté n'a pas lu les philosophes ? Je l'engage respectueusement à s'y mettre : c'est fort plaisant ! L'homme est un dieu tombé... en enfance !

— Ah ? — repartit le roi ; — et c'est ça qui vous prête à rire ?

— Sire, je me fais une raison.

— Vous pouvez vous retirer !

Le roi Tobol manda son ministre des Sciences et Belles-Lettres. Et, sans barguigner, il lui dit :

— Ministre, préparez-moi, séance tenante, premièrement un décret aux termes duquel l'Académie royale est supprimée ; secondement, une lettre aux termes de laquelle vous remettez entre mes mains votre démission de ministre. Voilà !

⁂

« La sottise des philosophes — songeait le roi Tobol — est immense. Et cependant ils sont le cerveau de l'humanité. Cela donne une fière idée de notre espèce !... Et moi, je les pensionnais comme si leurs billevesées contribuaient au lustre de mon royaume !... Qu'est-ce qu'ils savent du bonheur, et du plaisir, et de la vie ? Ils ne vivent qu'à ergoter. Je supprime leurs pensions et

ils vont être sur le pavé. Infortunés bonshommes ! Mais je veux offrir à mon peuple ce spectacle édifiant : les philosophes incapables de gagner leur quotidienne pitance et qui meurent de faim faute d'être aussi malins que le premier venu des manœuvres ou colleurs d'affiches... Et c'est mon peuple que je vais à présent consulter, mon brave peuple qui connaît la vie et qui, je l'espère, profite agréablement de la prospérité qu'il doit à mes travaux !... »

Le roi Tobol organisa donc, par tout son royaume, une sorte de plébiscite ou de *referendum* sur le bonheur. Il ne disait pas qu'il songeait au jeune prince Eudémôn ; il ne trahissait pas son cher projet de réaliser une existence merveilleuse en la personne de ce bambin privilégié. Mais il posait cette question : « Quelle idée vous faites-vous du bonheur ? Décrivez la forme de bonheur que vous considérez comme la plus parfaite... » Et à qui répondrait le mieux il promettait, en récompense, des trésors.

Il ordonna que ce message fût communiqué aux journaux ; qu'on en fît des prospectus qui, tirés à plusieurs millions d'exemplaires, seraient distribués au peuple ; que des crieurs ou hérauts en donnassent lecture, par les rues, afin que les illettrés eux-mêmes pussent concourir ; qu'enfin des transparents lumineux offrissent, le soir, ce texte aux yeux de tous.

Ainsi fut fait, et avec promptitude. Le roi Tobol avait signé, sur les dix heures du matin, son ordonnance. Les presses royales fonctionnèrent : à la tombée du jour, toute la ville était informée. Un gouvernement fort a des moyens de publicité considérables.

Donc, à la tombée du jour, le roi Tobol rendait visite à son petit garçon qui justement venait de s'éveiller et vagissait de contentement. Il bredouillait de vagues onomatopées, sans doute, auxquelles le roi n'attribuait pas une signification précise; mais une joie confuse était dans ce vain babillage. Un désir s'y manifesta si évidemment que l'intelligente nourrice dégrafa son corsage, en tira une blanche mamelle et prit contre elle le poupon. Le poupon ne fit pas de cérémonie, tendit ses lèvres et eut vite attrapé le vivace tetin ; ses petites mains appuyèrent sur le bon réservoir de lait : et il manœuvra comme il faut pour se bien alimenter. Le roi l'admirait et disait :

— C'est ça, petit diable, c'est ça ! Hardi ! hardi ! Prends ta nourriture ; et régale-toi. Mange ta nourrice, hardi ! Et deviens fort, et deviens grand ; deviens un gaillard.

Et à la nourrice il demanda :

— Nourrice, il tette bien, n'est-ce pas ?

— Sire, il m'aura bientôt vidée, s'il continue ! — répondit en riant la corpulente et saine femme.

Et le roi, riant aux éclats, reprit :

— C'est à merveille ! Quand il aura mangé toute sa nourrice, je lui donnerai une autre nourrice ; et puis une autre... Va, mon petit diable, fais bombance, hardi ! hardi !...

Et le poupon, comme s'il comprenait, tetait plus fort et avec tant de gloutonnerie qu'on entendait claquer sa langue sur ses gencives ; et il coulait du lait sur ses babines. Et le roi répétait :

— Hardi ! hardi ! tu sera gris et tu auras le cœur en fête !

La grande chambrière se mit à rire et toutes les femmes de service rirent aussi ; de telle sorte qu'une magnifique allégresse s'épanouissait autour du jeune prince, qui en était le héros charmant.

Mais dehors retentit un appel de trompette, clair, fringant et martial. Le roi Tobol s'en fut à la fenêtre, qui donnait sur une grande place. Il neigeait depuis le matin, sans discontinuer. Au travers des flocons, on apercevait le ciel crépusculaire et ses nuages teintés de pourpre diffuse. L'électricité et le gaz, proches du sol, guettaient, pour rayonner mieux, la nuit close.

Les trompettes royaux, au nombre de six, vêtus d'or et d'azur, campés sur des chevaux blancs, accompagnés de porteurs de torches, sonnèrent longtemps ; leur refrain se propageait dans l'espace, rebondissait aux monuments et par l'écho se multipliait. Quand le silence allait se rétablir, la fanfare alerte repartait : et l'on eût dit de régiments en liesse qui, pour de romanesques batailles, se mettent en route. Le roi Tobol se souvint de ses victoires et du gonflement glorieux de son cœur, à la minute décisive.

Tandis que les trompettes faisaient ainsi leur beau tapage, hommes et femmes de la ville affluèrent. De toutes les rues dévalaient sur la place bonshommes clopinants, marmots qui s'amusent de courir et délaissent soudain le jeu des boules de neige qu'on lance à l'échine du prochain, belles dames en leurs fourrures et pauvresses qui cachent contre le froid leurs mains sous leurs tabliers, — toutes les classes de la société,

des mendigots aux banquiers opulents, et ceux-ci, dans leurs coupés, menaçaient d'écraser ceux-là. — Un public se fut entassé bientôt, en cercle, autour des six trompettes opiniâtres. On sortait en hâte des maisons, des cafés. Il y eut de la confusion, et même du désordre, à tel point que la police sévit.

Le roi Tobol, de sa fenêtre haute, regardait son peuple. La sonnerie des trompettes l'exaltait et les mouvements de la foule excitaient en lui de pareils mouvements : il se sentit l'âme de son peuple, et il s'enorgueillit.

Les trompettes se turent. Le silence qui se fit alors, vaste et puissant, agit sur la foule plus encore que la musique : une sorte de stupeur régna, quelques secondes. L'attente immobilisait cette foule ; et l'on eût dit que cédait enfin sa patience, lorsque la voix du héraut retentit. Elle déclamait, cette voix, et presque chantait :

— « Le roi Tobol à son peuple... Je m'adresse à chacun de vous en particulier, mes sujets loyaux, et vous invite à me faire connaître ce qu'est, à votre avis, le bonheur. Il ne s'agit pas d'autre chose que de me dire, par lettres missives, comment vous concevez que l'on puisse être heureux ici-bas, à quelles conditions et au moyen de quels stratagèmes. A qui me répondra le mieux, je promets ma faveur spéciale... »

Le roi, qui avait composé lui-même ce message et le savait par cœur, ne s'attendait pas qu'il revêtit ce caractère de solennité poignante. Les phrases, par l'emphatique héraut proférées, semblaient des strophes et tout le message un poème, — un poème que l'idée

du bonheur emplissait magnifiquement. — Le vieux roi, le front à la vitre, l'oreille tendue, suivait avec ardeur la déclamation de son rêve, marquant la mesure, sans le vouloir, des hochements de sa tête et tressaillant aux à-coups du rythme. Quand vint la phrase dernière, où il promettait sa faveur spéciale, un grand élan de générosité orgueilleuse le souleva. Que ne pouvait-il donner ? Il était riche par la guerre et la victoire, et ses prodigalités manifesteraient sa puissance. Une seconde, sa royauté s'épanouit en rayonnante gloire dont il se crut auréolé.

Mais, la lecture achevée, les trompettes royaux et le héraut s'en allaient. La foule parut déconcertée, fut silencieuse et puis s'éparpilla. N'avait-elle pas compris ? Le roi comptait voir naître en elle un sublime enthousiasme, à ces paroles de bonheur qu'une voix formidable avait répandues. Et cette foule, soudain, se disséminait, hésitante, troublée, comme si ces belles paroles ne lui étaient pas intelligibles, comme si ce rêve de félicité ne la touchait pas. Le roi frémit : son peuple l'avait déçu.

Les bambins retournèrent à leurs boules de neige et à leurs glissades où, l'un tombé, les autres à la file s'écroulaient ; cette gaieté reprit, oublieuse de tout. Les équipages démarrèrent et disparurent. Les buveurs se réinstallèrent aux cafés... Peu s'en fallut que le roi n'ouvrît la fenêtre et n'admonestât ces badauds. Il avait déjà le poing sur l'espagnolette lorsque la grande chambrière, effarée, glapit :

— Sire, par pitié, n'ouvrez pas ; le prince s'enrhumerait !

Le roi fut immobile et soucieux. Il ne répondit pas et continua de regarder la grande place où la neige tombait : il se figura que de pareils flocons, froids et légers, ensevelissaient en son cœur son espoir. Et puis peu à peu, restes de cette foule disloquée, des groupes se formèrent où il fut évident qu'on épiloguait au sujet du message royal. Les bavardages s'animèrent. Le roi distingua des gestes, des sourires, des bras qui se levaient et faisaient le signe de l'étonnement, des index qui soulignaient des objections, et des bouches ahuries qui demeuraient béantes.

« Est-ce que, par hasard, il n'y connaîtraient rien, eux comme moi ? » — se demanda le roi Tobol avec inquiétude.

Mais arrivèrent les distributeurs de prospectus. Ils couraient et l'on se précipitait à leur rencontre et l'on s'arrachait le document. Qui le tenait le lisait et le commentait. Enfin, s'allumèrent, à la façade de plusieurs édifices, les transparents où, en lettres gigantesques, le roi s'adressait à son peuple. De sa fenêtre, il les vit qui attiraient le populaire comme un lumignon les insectes nocturnes. Il y en avait de tout proches et d'autres, par les rues, qu'on devinait à la lueur émanée d'eux. Alors la ville sembla illuminée comme pour une fête ; et l'on s'agita, et les chansons commencèrent et les hurrahs et les vivats et l'hymne national et toute cette gaieté qui naît spontanément au cœur des capitales.

« Ils comprennent, — se dit le roi Tobol ; — voici qu'ils comprennent enfin ! Il leur a fallu quelque temps. C'est bien naturel. Cette question que tout à coup je

leur jette les prend au dépourvu. Pauvres diables qui ne songeaient pas trop à réfléchir. Ils étaient heureux sans y penser aucunement. Et moi, je leur demande soudain : « Qu'est-ce que c'est que votre bonheur ? » Alors, ils se demandent à leur tour s'ils sont heureux et, avant qu'ils se soient répondu à eux-mêmes, ils sont penauds. Mais voici qu'ils se répondent : « Oui », je l'imagine ; et aussitôt ils entrent en allégresse. Bonnes gens, bonnes gens, je vous ai donc rendu service, une fois encore, en vous invitant à savoir que vous êtes heureux. »

Une farandole s'organisa sous les fenêtres du palais royal. Il y eut des chutes dans la neige ; de belles filles y laissèrent voir leurs chevilles et quelquefois leurs jambes.

Le roi se disait encore :

« Ce brave peuple est beaucoup plus heureux qu'il ne s'en doutait. C'est peut-être qu'il n'est pas difficile à contenter. N'importe !... Et qui oserait déclarer médiocre un bonheur qui fait ainsi trémousser par la neige et chanter cette centaine de mes sujets les plus pauvres ?... Seulement, seulement, — et le roi souriait avec bonhomie, — il ne faut pas perdre la tête, bonnes gens ! Il faut réfléchir, afin de répondre à ma question. Je vous interroge. Il faut me dire le motif de votre joie, et précisément. Attention, s'il vous plaît ; attention ! »

Le petit prince Eudémôn ne tétant plus et ne dormant pas encore, le roi Tobol le prit entre ses bras, l'approcha de la fenêtre et lui montra ce peuple gai :

— Regarde, petit prince Eudémôn, cette foule de tes

sujets qui est gaie infiniment plus que le roi ton père ne le fut jamais. Chacun de ces braves gens a son petit bonheur dans l'âme, qui le fait danser et le fait chanter. C'est ton peuple. Et tout le bonheur qui est là, éparpillé, je vais le rassembler en toi, ingénieusement, de telle sorte que tu deviennes la somme de toutes les joies et l'exemple de la félicité parfaite. Et je ne veux pas qu'il existe nulle part aucune bribe de bonheur que tu ne possèdes. Ah ! tu vas être en vérité, petit prince Eudémôn, le roi de ce peuple heureux, le véritable roi que je ne fus point. Mais salue un peu ces braves gens qui s'apprêtent, sans le savoir, à te composer ton bonheur, comme les abeilles font leur miel.

Le petit prince se mit à pleurer ; les berceuses durent le consoler et l'endormir. Tout de suite le roi Tobol le leur avait cédé, tant le décevaient et l'effaraient ces larmes subites.

— Pourquoi pleure-t-il ? — demanda le roi Tobol à la grand chambrière, avec une émotion qu'il ne put dissimuler.

— Sire, — répondit-elle, — le prince l'ignore lui-même : tous les bébés pleurent ainsi...

— Pourquoi ? — répéta le roi, — pourquoi ? Souffre-t-il ou bien éprouve-t-il une contrariété quelconque ?

La grande chambrière n'eut pas autre chose à répondre que :

— Tous les bébés pleurent ainsi...

Le roi Tobol s'en fut, disant :

— C'est une bien fâcheuse chose ! fâcheuse chose !...

Un nuage de mélancolie était tombé sur son espoir. Il se coucha et ne put aisément trouver le sommeil.

Une idée le hantait, celle de tout son peuple qui était aux prises avec la notion du bonheur. Et il se figurait chaumières et palais occupés à lui répondre, paysans et seigneurs songeant à leurs félicités les meilleures, analysant leur existence quotidienne, y séparant le bon du mauvais et, de leur médiocre histoire, tirant les agréables souvenirs, comme d'un sable un peu mêlé les chercheurs d'or savent extraire le précieux métal ou comme un habile joailler délivre de la gangue impure un diamant. Et il se figurait maris et femmes discourant, se consultant et, dans le passé, repêchant de bien savoureuses minutes... Poussière d'or et poussière de diamant et poussière de souvenirs, tout cela remis au creuset ferait un prodigieux joyau : le roi vit en rêve cette couronne plus haute que les nuages, plus rayonnante que le soleil, plus étincelante que les nuits d'étoiles.

A son réveil, le lendemain matin, de très bonne heure, le roi Tobol apprit que le ministre de l'Intérieur demandait à le voir ; il s'excusait de l'importunité, mais insistait respectueusement pour obtenir audience sans retard.

— Qu'il entre ! — dit avec ennui le roi.

Il fit redresser ses oreillers par son valet de chambre et se mit sur son séant.

— Qu'est-ce que c'est encore, ministre ?... Je ne puis donc avoir un peu de repos, sans que votre inquiétude perpétuelle me vienne relancer ? Qu'y a-t-il ?

— Sire, les républicains...

— Eh ! bien, mon ami, n'arriverez-vous jamais à

concevoir que les républicains n'aient pas sur le gouvernement nos opinions ?

— Sire, c'est grave : lisez...

Le ministre tendit au roi le journal des républicains ; il portait en « manchette » ces mots :

UN OUTRAGE DU ROI TOBOL A SON PEUPLE

Et le roi lut :

Il ne suffit plus au roi Tobol de pressurer son peuple ; il l'outrage. Comment apprécier autrement le scandale d'hier ? Demander au peuple qui souffre ce qu'il pense du bonheur, n'est-ce pas se moquer de lui ? Il siérait de ne parler point du bonheur dans une ville où la misère habite. Au pauvre peuple de juger l'acte du roi. Cette subtile cruauté, cette offensante ironie a quelque chose de néronien : le roi Tobol ne mettra-t-il pas quelque jour le feu à sa capitale pour s'offrir le spectacle d'un bel incendie ? Mais négligeons l'avenir : c'est assez du présent pour démontrer au peuple qu'on se moque de lui et qu'on le hait. Le peuple tolérera-t-il qu'on le traite ainsi ? Nous ne le croyons pas et nous comptons sur un vaillant réveil de la dignité populaire. Assez d'outrages ! Citoyens, faites voir qui vous êtes !...

— Ils vont un peu loin, — conclut le roi.

— Sire, — reprit le ministre, — c'est le résultat de votre excessive bonté. La presse libre, c'est la révolte bientôt déchaînée. Mais donnez-moi l'ordre d'arrêter les meneurs.

— Un instant, ministre !... A bien réfléchir, ils n'ont peut-être pas tout à fait tort... Le peuple est-il vraiment si misérable ?

— Mais non, sire ! Ils exagèrent... En tout cas, il importe d'aviser au plus tôt. Si nous temporisons, nous ne serons plus maîtres des événements...

— Nous attendrons les événements, ministre.

— Mais, sire...

— Telle est ma volonté.

Demeuré seul, le roi Tobol s'enfonça de nouveau sous ses couvertures. Il appuya sa tempe gauche sur l'oreiller, ferma les yeux et s'attrista... Certes il avait agi précipitamment. Il songea qu'il avait mis de l'amertume dans l'âme de son peuple et que son peuple désormais souffrirait davantage et qu'il en serait, lui, la cause. Et puis, il se souvint des farandoles de la veille et il se demanda si les républicains ne fomentaient pas ce mécontentement qu'ils exploitaient... « Néronien » ! ce mot le fit sourire...

« Ils ont un langage ampoulé », se dit-il.

D'un mouvement brusque, il saisit le journal. Il relut l'article. Il y trouva de l'emphase inutile et désira se persuader qu'il y avait là plus de rhétorique, en somme, que de vérité manifeste... Un peu de vérité, pas mal de vérité, pourtant !... Le roi Tobol était avec lui-même trop sincère pour se vouloir dissimuler cette tristesse qu'on avait résumée là grossièrement.

Il se leva et, toute la matinée, remua des idées sombres. Il se renseigna sur la nuit qu'avait passée le prince Eudémôn : — une bonne nuit... — Mais il ne put se résoudre à l'aller voir, à lui montrer une figure morose. Nombre de lettres, en réponse à la question qu'il avait posée, étaient arrivées déjà. Les services compétents les avaient classées sous la rubrique : « *Referendum* sur le bonheur ». Il différa de les lire, tant le bonheur, ce matin, lui semblait un paradoxe effronté, et tant il avait mal à la tête !

Dans son fauteuil, les paupières mi-closes, le front pesant, il discutait avec les républicains. Il rétorquait leurs arguments, il leur reprochait leurs faciles diatribes et leur disait :

« Je voudrais bien vous y voir! »

A bout de dialectique, il entamait une apologie de ce genre :

« Je ne suis pas un fainéant satrape ; je n'ai jamais été heureux : si vous êtes jaloux de moi, c'est que vous ignorez mes misères et mes soucis et mes angoisses quotidiennes. Injustice, injustice!... »

Sans le vouloir, il exagérait à lui-même la douleur de sa vie, au point de se transformer, à ses propres yeux, en un Christ royal qui assume toute la souffrance de son peuple. La migraine donnait à ce symbolisme une sorte de réalité poignante.

Il ne déjeuna que d'un œuf à la coque et d'une côtelette. Et il se félicitait de sa frugalité, lorsqu'il ouït le son d'une trompe qui, dehors, éclatait en jérémiade. Il s'approcha d'une fenêtre, comme la veille il l'avait fait pour entendre le héraut déclamer son épître au peuple; et il vit, au fond de la place, une foule nombreuse qui tâchait d'affluer vers le palais et en était empêchée par la police.

— Que la police se retire et laisse le peuple venir à moi ! — cria-t-il. — Communiquez cet ordre.

Les valets se hâtèrent. A travers le rideau de la fenêtre, le roi regardait le conflit de ses agents et de son peuple. La garde à cheval sortit, à la rescousse, et bientôt rentra, l'ordre royal l'ayant touchée. Peu après, la police, elle aussi, se repliait, s'ouvrait à

droite et à gauche et laissait le chemin libre au peuple.

La foule ne se précipita point avec rage. A peine les premiers rangs eurent-ils, lorsque céda la résistance, un mouvement d'offensive. Le roi vit circuler autour de ces gens des personnages vifs et affairés, qui se multipliaient, donnaient des ordres : on eût dit, avant une revue, des sergents soucieux de vérifier que tout va bien. Et ils ressemblaient mieux encore à des régisseurs qui soignent l'entrée d'une figuration... Un défilé se préparait. Il se mit en branle ; et alors les organisateurs disparurent modestement.

La trompe au son plaintif retentit encore et traîna longuement sa mélancolie indiscrète. Le roi comprit qu'elle répondait en moquerie aux fanfares de la veille et qu'elle appelait le roi comme, la veille, les trompettes royales appelaient le peuple ; mais à chacun sa musique, et celle du peuple affectait d'être lugubre, pareille aux cris d'une bête malade et pourchassée.

« Tout cela n'est pas d'un très bon goût ! » — songea le roi.

Le cortège se répandait sur la grande place. Il commença d'en faire le tour. Il évolua comme un gros serpent lourd qui se déploie et qui a des secousses nerveuses. Un premier peloton, la tête du reptile, était précédé d'un écriteau que deux hommes portaient et où se lisaient, en lettres rouges sur fond noir, ces mots :

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR ?...

NOUS AVONS FAIM !

Assurément le roi put observer que cette foule n'était

pas replète. Mais surtout les deux porteurs de l'écriteau sinistre se distinguaient par leur maigreur : on les avait choisis ! Le roi ne fut pas sans apercevoir l'habileté...

« Au reste, pensa-t-il, — je compose de gaillards superbes ma garde privée : c'est afin de communiquer au peuple une forte idée de ma puissance. Et le peuple, pour me marquer l'insuffisance de sa nourriture, m'exhibe ses plus démonstratifs échantillons. Quoi de plus naturel? Nous sommes à deux de jeu !... »

Ainsi, le roi Tobol, homme avisé, soupçonna vite l'artifice des républicains; et ce lui fut une raison suffisante de ne pas trop s'émouvoir. D'ailleurs, il constatait avec plaisir l'ordre parfait de la manifestation. Pas de tumulte, pas de cris : une sorte de procession quasi religieuse, où seules étaient subversives les bannières. Bref, une émeute telle qu'en peut résolument souhaiter le plus craintif des potentats.

Toutefois, à se prolonger, ce défilé manquait d'agrément. Le roi Tobol, en dépit de son scepticisme, s'attristait à la vue de ces pauvres hères, si hâves et si mal en point. Il apercevait de farouches visages dont les yeux brillaient. Pour les examiner mieux, il était tenté d'ouvrir la fenêtre, de se pencher à son balcon vers la misère de son peuple. Mais il redouta d'exciter ces colères somnolentes, de provoquer leur éveil terrible ; et il ne souleva même pas le rideau brodé qui le cachait assez bien.

Quatre par quatre passaient les mal nourris ; et ils étaient au nombre d'un millier : vieillards cassés qui s'appuyaient sur des cannes ou des béquilles et se traînaient

malaisément, une jambe ayant grand'peine à suivre l'autre, la tête tombant sur la poitrine, dont les poils se mêlaient à ceux de la barbe ; femmes chétives, qui allaitaient de plus chétifs marmots, qui affectaient une douleur où subsistait de la coquetterie, — comédiennes qui avaient bien tort de maquiller une souffrance trop réelle... Le roi Tobol eut pitié d'elles infiniment. Il se dit :

« La pauvreté n'avilit pas moins les âmes que les corps... »

Et il se dit aussi :

« Le mensonge est si naturel aux femmes qu'elles mentent même pour dire la vérité !... »

Des enfants pâles s'amusaient de ce cortège où ils avaient place ; et quelques-uns faisaient les petits hommes, se dandinaient, avaient conscience de leur rôle ; d'autres baguenaudaient et voulaient rire, mais leurs parents les rappelaient à l'ordre.

Après le symbole des affamés, un deuxième groupe s'avançait, précédé de cet écriteau.

Qu'est-ce que le bonheur ?...

NOUS AVONS FROID !

De fait, une bise soufflait qui soulevait la neige du sol en tourbillons. Au moment où l'écriteau passait devant les fenêtres royales, une bourrasque le secoua et faillit chavirer les porteurs.

« Si le ciel contribue à la mise en scène — songea le roi, — serait-ce que Dieu lui-même est devenu républicain ?... »

Badinage ! Il avait trop de sagesse pour diviniser

les hasards et les coïncidences ; en outre, il savait que les dieux n'ont rien à gagner au gouvernement populaire : la monarchie céleste a partie liée avec les monarchies d'ici-bas.

Nous avons froid !... Les malhereux étaient, en effet, peu vêtus, — les hommes de blouses et de pantalons en loques, les femmes de robes si légères que leur forme frissonnante s'y dessinait. — Les joues étaient bleuies, les nez rougis et les lèvres exsangues. Les chaussures, en ruines, béaient, prenant la neige, la happant à chaque fois qu'elles tapaient sur le sol. Et d'aucuns allaient pieds nus. Le roi Tobol, certes, avait connu, à la guerre, la lancinante onglée. Il avait subi l'assaut des nuits glacées où le vent griffe et coupe les visages, tandis que le front chauffe sous un cercle rivé aux tempes Il s'était endurci peu à peu ; sa peau moins douillette, sa chair moins tendre résistaient mieux. Mais, à la vue des pauvres pieds nus dans la neige, il éprouva au cœur un serrement pénible. Et telle fut sa compassion qu'il eût voulu ouvrir à deux battants les portes de son palais et appeler à ses cheminées bien flambantes ces marcheurs aux orteils saignants.

Le ministre de l'intérieur entra. Il s'excusait. Mais, disait-il, à moins de braver Dieu, l'on ne pouvait laisser croître ainsi le péril : c'était la révolution qui préludait ; le roi s'obstinerait-il à ne pas réprimer un tel désordre ?...

— Approchez, — dit le roi Tobol, — et regardez avec moi, ministre, ce cortège qui n'est pas à notre honneur. Regardez !

— Sire, c'est un coup monté par les républicains. Tout cela est artificiel...

— Regardez ! — répéta le roi. — Et ne vous pressez pas de conclure : nous avons le temps !

Le ministre se tut, par obéissance ; mais il frémissait de colère et d'effroi.

Un troisième écriteau parut :

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR?...
NOUS AVONS PEUR!

— De quoi ont-ils peur ? — fit le roi. — Ah ! oui, de mes cruautés néroniennes, je me souviens !... Ils se demandent si je ne vais pas mettre le feu aux quatre coins de la capitale, afin de m'offrir le spectacle d'un bel incendie. Au reste, ils en profiteraient, j'aime à le croire, pour se réchauffer... Cette peur n'est pas bien raisonnable !

Ils tremblaient, à vrai dire. Mais la faim, sans doute, et le froid y étaient pour autant que la peur. On avait un peu puérilement réparti en trois groupes la misère du peuple ; et la faim tenaillait les effarés, comme le froid glaçait les affamés. N'importe ! la misère du peuple était tout entière là et, sous les yeux du roi, défilait.

— Combien sont-ils ? — demanda le roi Tobol.

— Trois mille, — répondit le ministre.

Il ajouta :

— C'est peu de chose dans une ville de quinze cent mille habitants. Et Votre Majesté peut être sûre qu'on les a payés.

— Tant mieux ! — dit le roi. — C'est autant de

gagné pour ces pauvres diables. J'en suis content.

Le cortège s'achevait lentement ; les dernières files passèrent, plus nonchalantes. Il y avait des badauds parmi elles, voire des plaisantins. Le lourd serpent, ayant fait le tour de la place, se retirait, suivi de sa queue frétillante.

Quand il eut à peu près disparu, le roi put voir, au fond de la place, un petit groupe d'une dizaine de messieurs, corpulents pour la plupart, habillés en bourgeois, coiffés de feutre, un peu négligés dans leur tenue, les cheveux longs et l'air désinvolte : les organisateurs de la manifestation. De ce groupe bientôt se détachait un ventre, enveloppé d'un flottant macfarlane, surmonté d'une barbe noire et, à cause de la neige, d'un capuchon. Le personnage prit dans sa poche une lorgnette de spectacle et la braqua sur le palais royal, en fouilla les fenêtres, l'une après l'autre, afin de vérifier que le roi Tobol était là, qu'il avait vu la manifestation.

— C'est Fougasse ! — dit à son ministre le roi. — Ce bon Fougasse est en peine de savoir s'il m'a bien offensé...

— Je vais — s'écria le ministre — le faire arrêter sur-le-champ ! Tout cela est son œuvre...

— Je le croirais volontiers, — reprit le roi ; — ce cortège était composé comme un discours de lui : en trois points, oui, et redondant. Sa manière n'est pas bien subtile ni variée. Mais gardez-vous de l'arrêter : il m'est indispensable. Sa grosse ambition l'engage à discipliner les forces populaires dont il a besoin, comme moi je refrène l'ardeur de mes armées afin de

les avoir bien en main. Notez qu'il est bon diable, au fond : personne ne ressemble à un révolutionnaire moins que lui. S'il devient dangereux, quelque jour, je le nommerai ministre de l'intérieur à votre place : et il sera la complaisance même. Je l'aurais pris déjà, croyez-le bien, s'il ne me rendait de plus grands services comme gardien de la populace. Mais je veux répondre à mon peuple avec courtoisie. A ceux qui ont faim je donnerai de la nourriture ; à ceux qui ont froid, des vêtements ; à ceux qui ont peur... qu'est-ce que je pourrais bien leur donner ?

— Rien, sire ; je vous en supplie ! La peur qu'ils éprouvent est notre sauvegarde.

— Je vous dis — repartit le roi — que notre sûreté repose sur Fougasse !... Mais habillez-moi, nourrissez-moi ces pauvres diables. Ceux qui ont peur n'ont pas si peur que ça, tout compte fait... Achetez-moi dans les magasins de la ville quantité de vêtements et d'aliments et annoncez que, demain matin, de gratuites distributions seront faites, sur le perron de mon palais, à tous nos chers indigents. Hâtez-vous et n'économisez ni votre peine, ni ma fortune... Du reste, pas de folies ; je désire taquiner un peu Fougasse ; mais je me ferais un scrupule de lui enlever sa clientèle... Oui, je comprends que vous ne m'approuvez pas, ministre ; il n'importe, je vous assure !... Vous n'entendez rien à mon bon plaisir.

Le roi Tobol, ayant ainsi congédié son ministre, s'écarta de la fenêtre. La place avait repris son aspect de chaque jour. La neige voltigeait ; le ciel était bas, pesant, l'atmosphère molle. Le peu de lumière qu'il y

avait semblait émaner du sol neigeux, tandis que le ciel était noir et qu'on s'étonnait d'en voir tomber des flocons blancs. Les gens qui passaient n'allaient pas vite, mais glissaient, dérapaient et, à chaque pas, gaspillaient un peu d'énergie ; ils avaient l'air de n'avancer qu'en rechignant, comme s'ils ne savaient pas trop où aller plutôt qu'ailleurs, comme si leur désir s'était évanoui dans la torpeur environnante et n'aiguillonnait plus leur fatigue.

Le roi Tobol dut s'avouer qu'au total cette matinée l'avait péniblement ému. La migraine, en s'éloignant, lui laissait une lassitude désagréable. Il ne sut que faire ; et, comme il avait l'habitude de l'action, le désœuvrement lui fut odieux. S'occuper du bonheur ? Une seconde, il se demanda s'il ne se mettrait pas à lire les réponses qu'il avait reçues... Mais il était, pour le moment, dégoûté de l'opinion populaire. Il dédaigna cette besogne, alla et vint par son cabinet de travail, traîna, ouvrit des dossiers et les ferma, des livres et les rangea, compta les pas qu'il faisait d'un mur à l'autre, se rabâcha des projets et des soucis, repoussa très hâtivement l'image de la petite reine, qui se présentait sans qu'on l'eût appelée, pesta contre des domestiques lents à obéir, se désola sans qu'un chagrin tout à fait précis en fût la cause, crut qu'il se désolait pour mille et mille chagrins, s'ennuya dans son jardin d'hiver, dans sa galerie de tableaux, dans sa bibliothèque, et, sur les cinq heures du soir, sans souper, se coucha.

En vieux militaire qui s'est accoutumé jadis à prendre du sommeil dès qu'il en avait l'occasion ou le

loisir, et quelle que fût l'heure, il s'endormit et, jusqu'au lendemain, ne fit qu'un somme. Mais il s'éveilla dès le jour et, comme il était dispos, résolut d'employer cette matinée.

Le détail de la précédente journée lui revint avec une netteté dont il fut satisfait. Sa lucide pensée se promenait dans tout cela très allégrement. Il comprenait que cette manifestation si correcte n'était pas spontanée. Il fut de nouveau reconnaissant envers le gros Fougasse.

« Ces petites émeutes bien réglées amusent le peuple, — songea-t-il, — et le détournent des émeutes véritables où il se lancerait. Il faut des meneurs : c'est eux qui mettent de l'ordre dans l'indiscipline populaire... »

Les affamés, les frileux et les peureux qu'il revit en souvenir ne l'attristaient plus. Toutefois, il voulut en avoir le cœur net.

Il réfléchit qu'il ne connaissait pas beaucoup son peuple. Un roi ne se renseigne pas facilement. Ses ministres ne lui laissent voir que ce qui ne trahit ni leur infidélité ni leur sottise. Ils l'entretiennent en bon état d'ignorance, comme les fillettes à qui l'on peint la vie en rose, comme les enfants à qui l'on affirme qu'on les trouva dans un chou... La candeur des potentats est une sorte de virginité tardive et ridicule...

« Et leur excuse quelquefois ! » — songea le roi Tobol.

Et il reprit, tout haut, riant fort :

— Mais moi, je veux perdre cette innocence !

Il sonna son valet de chambre, qui, somnolent encore, l'habilla. Le roi Tobol, en gourmandant ce paresseux qui lui présentait mal sa culotte, se rappelait qu'un jour il avait eu déjà l'intention d' « aller au peuple », comme il l'annonçait alors pompeusement. A cette époque, il soupçonnait son premier ministre de garder pour soi une partie des sommes qu'il destinait aux indigents : il sortit, déclarant qu'il procéderait lui-même à une enquête rigoureuse ; mais le premier ministre eut soin de susciter un petit attentat qui ne fit de mal à personne et cependant suffit à persuader le roi de rentrer chez lui. Cette fois, il n'aurait pas l'imprudence d'annoncer son projet. Il sortirait, dès le jour levé, seul, et visiterait à l'improviste les quartiers pauvres de sa capitale.

Sa toilette achevée, il congédia son valet de chambre, enfila une pelisse, en releva le col, y dissimula sa longue barbe, se coiffa d'un chapeau quelconque et descendit avec précaution l'escalier. Quand il fut à la porte du palais, il éprouva quelque peine à en obtenir l'ouverture ; il admira cette juste observance de la consigne, mais en souffrit. Les hussards de service hésitaient à le reconnaître.

Dehors, il se réjouit. L'escapade l'enchantait.

Il faisait un petit froid sec. La neige dure grinçait sous les semelles avec le bruit d'une soyeuse étoffe qu'on froisse. L'air vif agaillardit le roi. Il se disait :

« Je vais rendre visite à mon peuple ; je vais voir si mon peuple est heureux ou malheureux... »

Il regardait devant lui la belle nappe de la neige tombée la nuit et qu'à cette heure matinale on n'avait

pas encore foulée. Le soleil naissant y jetait des reflets roses ou vermillonnés ; dans leur traînées mates brillaient de place en place les facettes de minuscules cristaux. D'un arbre churent d'épais flocons. Un corbeau s'y était posé lourdement. Il s'envola bientôt et descendit jusqu'au sol. Ses ailes, en arrivant, éventèrent la blanche poudre ; et il fut là une tache noire et absurde. Il repartit, en croassant.

— Tu ne trouves pas à te loger, grande bête ? — lui dit le roi.

Un homme passa. Il laissait derrière lui la marque de ses souliers. Comme la belle neige en était meurtrie, le roi se fâchait à part lui contre le maraud. Mais il se retourna bientôt et vit la file pareille de ses pas...

« J'en fais autant que lui, — pensa-t-il; — seulement, à condition de ne pas me retourner, je n'en sais rien. Il vaudrait mieux vivre en ne regardant pas derrière soi. »

Il épiloguait ainsi volontiers, combinant les détails de la route avec ses réflexions et philosophant allégrement, par ce clair matin d'air vif et de facile réveil. Mais il s'aperçut qu'on le suivait : deux agents cyclistes étaient à ses trousses. Il en conçut une ardente colère : tout l'agrément de la promenade était perdu... Il ordonna aux fins limiers de rebrousser chemin, sous peine d'ennuis, et il songea :

« Fougasse est plus libre que moi... Je suis jaloux de Fougasse ! »

Peu à peu, la ville se réveilla. Des contrevents s'ouvrirent, claquèrent des murailles, en secouèrent les guipures de neige qui s'y étaient, la nuit, posées. Aux

portes, parurent des servantes : elles déblayèrent les seuils, battirent des tapis et soufflèrent dans leurs mains pour se réchauffer. Demeures bourgeoises. Le roi Tobol imagina les flâneries en la tiédeur des lits et les cafés au lait qu'on hume. Il longeait ces confortables maisons. Il en regarda les fenêtres, qu'il trouva bien calfeutrées, voilées pour la plupart d'épais rideaux. Il se figura de paisibles existences, un peu monotones, mais douces dans leur monotonie. Et il conclut :

« Mes bourgeois sont bien logés. »

Il s'en félicita ; mais il voulut voir le peuple. Il prit donc de laides rues, qui étaient déjà, comme en plein jour, animées, grouillantes. De noires masures les bordaient et il en sortait, avec des cris, une odeur désagréable. C'est la première impression que l'on ait de la pauvreté, cette odeur fade, écœurante, qui résulte de la cuisson des viles nourritures. Le roi Tobol en fut péniblement affecté. Il se souvint des cantonnements militaires, où jadis il entrait à l'improviste, quand l'armée était en campagne avec lui. On faisait cuire, dans des marmites de fer-blanc, du bœuf et des pommes de terre et de la graisse de mouton qui sentait fort. Les soldats aimaient cette cuisine et, leur petite pipe aux dents, guettaient l'heure de s'en repaître. Ils chantaient ; ils n'étaient pas tristes ni moroses, en dépit de la rôdante mort et des fatigues inévitables. Eh ! bien, les gens de ce faubourg n'avaient-ils point, eux aussi, le bœuf et les pommes de terre ? en outre, la sécurité de la paix ?... Le bœuf et les pommes de terre dans l'eau qui chauffe !... Par les portes qui fermaient mal et par les tuyaux des poêles, qui au travers des vitres

sortaient des galetas, s'exhalait une fumée de bon augure.

— Ils ont faim ? — murmura le roi Tobol ; — eh bien, ils mangent. Ils ne sont pas plus tôt hors du lit qu'ils allument leur fourneau ; et, s'ils ont vraiment faim, ce rata médiocre les satisfait. Tant mieux, s'ils ont faim : j'en complimente leurs estomacs. Ils ont, plus exactement, de l'appétit.

Le roi Tobol fut goguenard et ne s'aperçut pas qu'il l'était. Il s'en aperçut un peu plus tard ; et alors il en eut de l'humeur. Aux logis ouvriers succédait un quartier sinistre : échoppes de planches, roulottes bohémiennes, repaires farouches. Et là, point de feu. Des enfants à peine vêtus regardaient ce passant. Ils mendièrent, balbutièrent une confuse plainte que la petite main tendue expliquait. Le roi n'avait pas d'argent sur lui : comme, d'habitude, il ne sortait pas seul, un aide de camp se chargeait de porter la bourse royale et d'en tirer les aumônes. Les quémandeurs devinrent plus nombreux et pressants : aux bambins se joignirent des filles mal nippées et des hommes ; la requête des uns comme des autres, d'abord geignarde et obséquieuse, se fit exigeante et quasi menaçante. Le roi Tobol affirmait qu'il était désolé. Il fut sur le point d'ajouter qu'on allât au Palais, où des vêtements et des vivres seraient tout à l'heure distribués ; mais il se tut, craignant de se révéler comme le roi, de se trahir.

Un grand voyou dégingandé lui cria :

— Laisse-moi chercher dans tes poches ; et je te parie que j'y trouverai des ors !...

Cette parole eut un vif succès. Un mouvement se fit, parmi les dépenaillés, et le roi Tobol crut qu'on allait se jeter sur lui et le fouiller, l'assassiner, s'il résistait. Il eut peur : il se demanda s'il était lâche. Il s'arrêta et, fier, regarda cette foule.

— Et puis, ne fais pas le malin ! — reprit le voyou.

Le roi sentit peser sur lui une haine envieuse, acharnée. Il tourna les talons et s'enfuit; des huées l'accompagnèrent. Une crapuleuse fillette tira et secoua le bas de sa pelisse et, d'une baguette, le frappa.

— Tape ! — lui criait-on.

Elle tapait de son mieux ; mais, ayant butté contre un caillou, elle dégringola. On rit. Le roi parvint à s'éloigner. Un fiacre qui sortait de son dépôt lui fut une aubaine. Il y grimpa et donna l'adresse du palais. Le cocher le reconnut et le salua, et puis fouetta sa vieille haridelle.

Une lourde tristesse accablait le roi Tobol, durant ce retour, une tristesse où il y avait de la pitié, de la colère, de la rancune. Certes, il plaignait ces misérables. En outre, il les détesta. Qu'est-ce qu'ils avaient à réclamer de lui ? De quel droit s'adressaient-ils à lui ? Arrière, ces gens ! Est-ce qu'il ne s'était pas, trente années durant, tourmenté pour eux et privé pour eux de tout repos ?... Echec de son labeur ! Eh ! bien, qu'y pouvait-il ?... Et alternaient dans son cœur le désir d'essayer encore et la certitude de ne réussir point. Il se disait qu'il assumerait cette tâche : l'extinctin du paupérisme; et qu'il y donnerait toute sa vie, toute la fin de sa vieille vie, les années dernières qu'il s'était égoïstemcnt réservées !... Il en fit à son peuple

indigent l'abandon. Petit à petit, cette idée se développa dans son esprit, et s'épanouit en charité souveveraine, et bientôt même se magnifia de telle sorte qu'il rêva de bonheur universel. Au jeune prince Eudémôn se substitua la foule souffrante et qu'il fallait tirer de la souffrance vers la joie. Le bonheur de la foule, son règne aboutirait là !

Mais soudain, comme tombe du ciel où il s'exaltait un oiseau tué, — ses ailes se plient, sa tête pend, et il vient heurter le sol, — le rêve du roi s'abattit.

« Ils sont trop ! pensa le roi. Ils sont trop !... »

El il se rappela ses efforts anciens, l'œuvre de toute son existence. S'il avait échoué, n'échouerait-il pas encore ? Et, s'il avait échoué, n'était-ce pas que la tentative dépassait les forces d'un roi, contrariait la force des choses ? Les fatalités lui apparurent, plus évidentes que jamais. Il les haïssait et, malgré son ardeur, il n'osait les affronter.

Alors la pensée d'Eudémôn lui revint, et il se disait :

« Ils sont trop ! J'y renonce. Mais aux fatalités mauvaises j'arracherai le seul petit prince Eudémôn. Cette tâche suffit à ma vieillesse ; et il n'en est pas de plus délicieuse !... »

En imagination, il cajola cet enfant.

Lorsqu'arriva le fiacre au palais, il eut grand'peine à se frayer un chemin. La distribution de vivres et de vêtements commençait, et les misérables se pressaient, se bousculaient. On reconnut le roi Tobol : il fut acclamé. Mais il ne prit à ces ovations aucun plaisir. On criait maintenant : « Vive le roi Tobol ! » Cette fois comme l'autre, il s'enfuit. Il gravit en hâte son esca-

lier, s'enferma dans son cabinet de travail, où la rumeur de la place montait. Il ne put supporter le vacarme de cette délirante joie. Il ordonna que fussent clos ses contrevents, ses rideaux, et allumées ses lampes. Ayant mis entre ses sujets et lui cet éloignement, il goûta la solitude et se prit à rêver.

Il rêvait à peu près comme suit.

« Le bonheur des foules, locution contradictoire ! A le vouloir réaliser, on se dépense en pure perte. Dieu lui-même y a renoncé. C'est bien la preuve que l'abondance indéfinie des trésors n'y suffit pas. Car Dieu est toute richesse ; si quelque chose lui manquait, un miracle — et il fait des miracles à sa guise — le lui procurerait. Un simple roi, même opulent, n'a pas de telles ressources. Mais Dieu a compris que le bonheur des foules est irréalisable, parce qu'il n'y a de bonheur, de vrai bonheur, que particulier. Ah ! que nous sommes donc individuels !...

» Cherchons plus avant. Dieu ne pouvait-il pas veiller au bonheur individuel d'un chacun ? Plaisante image, se le figurer multiple et attentif à chaque créature, visiteur de toute créature, qu'il soigne à domicile ; et non seulement visiteur, mais gardien perpétuel.

» Car Dieu est tout-puissant. Il n'est rien d'impossible à Dieu ; rien, en vérité, que l'absurde. Mais, précisément, le bonheur de la foule est absurde. Tel réclame ceci, tel réclame cela. Ceci et cela ne vont point ensemble. Entendez-vous les uns avec les autres ; et demandez-moi tous la même chose, si vous voulez que je réponde à vos désirs. Mais vous ne sauriez vous

accorder sans abnégation. Bref, il est nécessaire que soient aux uns sacrifiés les autres.

» Oui, voilà. C'est ce que fait Dieu. Il sacrifie aux uns les autres. Et sa justice, qui est absolue, en souffrirait extrêmement, s'il n'était en mesure de répondre : « Que diable voulez-vous que j'y fasse ? »

— Que diable voulez-vous que j'y fasse? — s'écria, pour son compte personnel, le roi Tobol.

Puis il continua de songer, théologiquement :

» La Bible est péremptoire là-dessus. Quand Dieu eut créé le premier homme, il décida de lui donner le bonheur. Cela, du reste, allait de soi Dieu n'hésita point. Et il installa, pour le bonheur d'Adam, le paradis terrestre, lieu de délices fort bien conçu. Le premier homme fut heureux à souhait. Ensuite, ayant pris femme, Adam se mit en mesure de se multiplier. Dès lors, Dieu se sentit débordé. Oui, c'est à ce moment précis qu'il jeta le manche après la cognée et dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » ; ce qui signifiait : « Tire-toi d'affaire comme tu pourras ; je ne m'en mêle plus!... » Il voyait qu'un paradis terrestre, même excellent, ne saurait être pour a foule humaine qu'un jardin médiocre, un square.

» Je ne suis pas Dieu ; je ne suis qu'un roi. Ne serait-ce pas folie que prétendre réussir où échoua Dieu ?

» Mon peuple qui brailles sous mes fenêtres, tire-toi d'affaire comme tu pourras! Mange ton pain à la sueur de ton front... Pour avoir du pain, laboure; et pour suer, laboure. Je te laisse les champs où fructifient le blé, le seigle, le maïs, les prairies où paissent les bœufs, les vergers où mûrissent les pommes...

Travaille en paix. Je ne mènerai plus par les champs, les prairies et les vergers les troupes de mes hommes d'armes qui naguère firent chez toi de grands ravages. Mon peuple, c'est tout ce que je puis pour toi, n'étant pas Dieu ni même un dieu... »

Le roi Tobol avait étudié, dans sa jeunesse, sous la direction de clercs rigoureux : il raisonnait de manière un peu scolastique. Mais, s'il renonçait, comme à être lui-même heureux, à rendre fort heureux son peuple, il ne renonçait point à l'idée du bonheur, qui illuminait son vieil âge. De plus en plus et de mieux en mieux, il s'attachait au bonheur d'Eudémôn...

« Ah ! — pensa-t-il, — je ne demande plus autre chose. Réaliser le bonheur d'un être, d'un seul être, Dieu n'a pas fait davantage ; et moi, je veux en faire autant... »

Premièrement, il décida qu'Eudémôn ne serait jamais roi. Pour être le moins du monde heureux, ne faut-il pas d'abord être débarrassé de tels soucis?...

Avant le remariage du roi Tobol, l'un de ses neveux portait le titre de prince héritier. Mais, à la naissance d'Eudémôn, ce titre lui avait été enlevé. Le roi Tobol le lui rendit. Et il lui donna l'ordre d'aller vivre provisoirement à l'étranger, sous prétexte d'études, et parce que, s'avouait le roi Tobol, « il n'est pas bon qu'un héritier présomptif demeure près du trône qu'il occupera plus tard et que peut-être il aimerait à occuper plus tôt ».

* * *

L'après-midi, le roi Tobol annonça qu'il dépouillerait son courrier.

Il avait été prescrit que, sur un coin de l'enveloppe, les réponses faites à la question royale porteraient ce mot : *Bonheur*. Des milliers de lettres emplissaient quatre corbeilles. Le roi Tobol se réservait le plaisir d'ouvrir lui-même ce trésor de félicité.

A vrai dire, depuis le jour qu'il consultait ainsi son peuple, sa confiance avait beaucoup diminué. Il ne comptait plus guère sur de précieuses révélations. Il avait vu son peuple et ne l'avait pas vu fort heureux, fort aimable non plus.

Il ne se mit donc pas à la besogne avec un vif entrain. Cet amas de lettres lui fit l'effet d'un fatras. Il se méfiait. Toutefois, ce mot de *Bonheur*, sur les enveloppes, le tenta. Quatre corbeilles de bonheur étaient là, qui s'offraient à lui.

Il décacheta l'un des plis et n'y trouva que cette ligne seule :

« Le bonheur, c'est de n'être pas un cocu. »

— Il se pourrait ! — fit-il, souriant avec amertume. — Et encore, non. Je n'ai pas toujours été cocu. Avant qu'il ne m'advînt d'être cela, dirai-je que j'étais heureux ? Je ne l'étais pas. J'avais un ennui de moins qu'à présent. Mais le bonheur n'est pas l'absence d'ennuis, je suppose !

Il examina ce billet, écrit d'une main féninine sur du papier rose. La signature manquait. Le roi Tobol résolut de ne pas faire état des lettres anonymes. Elles furent nombreuses. Certaines profitaient de l'anonymat pour être grossières tout leur saoûl. Les allusions au départ de la reine y pullulaient.

« Que mon peuple a d'esprit ! — songea le roi

Tobol, — et d'urbanité !... C'est plaisir de régner sur des gens si fins ! »

Le souvenir de la petite reine le troubla de telle sorte qu'il lut distraitement des lettres où il y avait : « Le bonheur, c'est de ne pas payer d'impôts » ; ou bien encore : « Le bonheur, c'est d'avoir de quoi vivre » ; ou bien encore : « Le bonheur, c'est de ne pas subir le joug des tyrans. »

Les niaiseries s'accumulaient. Le pathétique s'y ajouta :

« Sire, j'ai perdu mon fils unique... »

— Je n'y puis rien ! — fit le roi Tobol.

Et il refusa de lire plus avant.

« Sire, j'avais une excellente santé ; mais la maladie est arrivée, qui me tracasse jour et nuit... »

« Sire, ma fortune est à vau-l'eau ; le krach des sucres m'a ruiné : ne faudra-t-il pas que je mendie ?... »

« Sire, je suis veuve... »

Et cætera... Ces gens donnaient soigneusement leur adresse.

— Je n'y puis rien ! — s'écriait le roi Tobol. — Je ne vais pas épouser toutes les veuves de mon royaume !...

Il s'irritait ; il froissait rageusement ces doléances.

Il y avait des moralistes qui répondaient : « Le bonheur consiste dans la possession d'une conscience pure... » ou bien : « Le bonheur est le sentiment du devoir accompli... » Il y avait des négociants qui écrivaient : « La condition première du bonheur, c'est la santé ; or, pour se bien porter, il faut d'abord se nourrir conformément aux règles de l'hygiène, et l'on y

réussira parfaitement si l'on s'adresse à la maison X..., bien connue pour ses comestibles qui défient toute concurrence. » Il y avait des utopistes qui reconstruisaient de fond en comble la société sur le modèle d'une Salente un peu moderne. Il y avait des fous qui se vantaient d'avoir imaginé un appareil avec quoi l'on fabriquerait le bonheur comme on fait du beurre dans la baratte. Il y avait des maniaques qui préconisaient l'usage de la luxure. Il y eut un moine pour recommander le cilice et les flagellations.

Tout cela pêle-mêle. Le roi Tobol essaya de classer en catégories ces documents. Il y renonça bientôt et, à mesure qu'il les lisait, il déchirait ces papiers absurdes.

Mais il se plut à quelques lettres où ce simple vœu s'exprimait : « Avoir un bon petit mari. » D'autres, en substance, disaient : « Avoir une bonne petite femme. » Le roi Tobol se demanda s'il ne marierait pas ces gens-là.

« Pauvres petits! — songeait-il ; — ils se cherchent les uns les autres ; et ce serait un grand hasard qu'ils se rencontrassent. Et, s'ils se rencontraient, se reconnaîtraient-ils ?... Je donnerais un bal où je ferais danser ensemble les jeunes hommes et les vierges nubiles de mon royaume. Baste! ils se fianceraient à tort et à travers. L'année suivante, un autre bal qui les réunirait les uns et les autres derechef organiserait autant d'adultères, ou peu s'en faut, que de promesses d'amour conjugal se seraient, douze mois plus tôt, échangées!... Et les parents m'en voudraient. »

Le roi Tobol lut cette lettre :

« Sire, je serai heureux plus tard, quand Nini sera vieille et laide, parce qu'alors on me la laissera ; et je ne m'apercevrai pas trop qu'elle n'est plus belle, parce que j'aimerai toujours en elle cette Nini d'à présent qui est si belle que tous les hommes sont amoureux d'elle. C'est ce qui fait qu'elle me trompe et me trompera jusqu'au déclin de sa beauté. Je ne l'aurai pour moi tout seul qu'ensuite. Le bonheur parfait, ce serait d'avoir Nini pour moi tout seul dès maintenant ; mais je serais fou d'y prétendre ; fou et injuste : je n'y prétends pas... »

Le roi Tobol se demandait si ce mari était touchant ou méprisable, lorsqu'entra le ministre de l'intérieur. Il semblait fort agité. Les journaux du soir, disait-il, venaient de paraître. Fougasse y protestait contre la distribution de vivres et d'aliments qu'on avait faite, le matin.

... Le peuple ne se laissera pas séduire par de telles manigances. Les aumônes du roi Tobol n'abolissent pas mieux la souffrance de son royaume qu'une alouette qui tomberait toute rôtie dans une ville assiégée n'apaiserait la faim des habitants...

— Quelle infamie ! — s'écria le ministre.

— Il a raison, somme toute, — répondit le roi, qui, d'ailleurs, continua sa lecture :

Les petits cadeaux que le roi Tobol donne en pâture à son peuple sont des excuses, mais d'insuffisantes excuses. La charité est le stratagème auquel recourent les repus des hautes classes pour amadouer leurs victimes. Peuple, comprends la sottise des dupes qui, ce matin, se ruaient au perron royal pour acquérir un bout d'étoffe |ou de pain que

leur jetaient les serviteurs de la tyrannie. Peuple, refuse ces humiliantes générosités. Aie conscience de ta force, qui est immense. Venge-toi. Et, ce qu'il te faut pour vivre, va le chercher aux demeures des riches, au palais du roi. Il n'est rien qui ne t'appartienne. Tu as des bras : sers-t'en ! Et, quant à des armes, il y en a dans les arsenaux : arme-toi !...

— C'est une excitation directe à la révolte, — dit le ministre, — un appel aux pires passions. Fougasse ne rêve que de déchaîner dans le royaume une jacquerie...

— Il va un peu loin, — répondit le roi ; — mais je ne le crois pas bien dangereux.

— Il ne l'est plus, sire : je l'ai fait arrêter.

— Je vous l'avais défendu, ministre !

On criait, au dehors :

— Vive Fougasse ! Il nous faut Fougasse !... Fougasse ou la mort !

— Vous entendez, ministre ? — dit le roi. — Je vous rends responsable de ces désordres qui sont le résultat de votre imprudence. Fougasse est populaire, on ne peut pas lui retirer ça !... Mais amenez-le-moi. Et pas de gendarmes ! Il est libre. Vous viendrez tous les deux ensemble, comme deux conseillers que j'appelle. Incontinent, s'il vous plaît.

Les cris de « Vive Fougasse ! » se multipliaient lorsque le tribun fit son entrée chez le roi.

Il parut gêné, soucieux à la fois de l'étiquette, qui lui était mal connue, et du soin de sa dignité républicaine. Il marchait pesamment, à cause de son ventre, qu'il avait énorme et bien nourri. Son large cou portait une

tête brune, huileuse, où brillaient de petits yeux noirs. Il tenait de sa main droite un chapeau de feutre mou, à grands bords. Sa main gauche affecta, un instant, de rester dans la poche du pantalon, et puis n'osa plus avoir tant de désinvolture : elle saisit un bout du feutre, pour s'occuper. Et Fougasse salua, d'un brusque mouvement de tout son corps.

— Asseyez-vous, monsieur Fougasse, — dit le roi. — Ministre, vous pouvez vaquer à vos occupations.

Le tribun s'assit. D'un geste, il releva des mèches que le salut avait inopinément rabattues sur le front. Et il attendit.

— Eh bien, monsieur Fougasse, nous voici donc en présence pour la première fois. Je suis charmé de l'occasion qui m'est fournie de causer avec vous. Mais croyez bien qu'on ne vous a point arrêté par mon ordre. C'est une erreur de mon ministre : je l'en ai blâmé. Vous êtes libre. Je profite seulement de la circonstance, si vous y consentez.

— Vous êtes le maître de ma vie ! — prononça le tribun.

— Mon Dieu, oui !... Mais je n'en veux pas à votre vie ; et il me semble que vous le savez. Tout uniment, je désirerais apprendre de vous les griefs que vous avez contre moi.

— Sire, entre la tyrannie et moi, l'accord est impossible. Je suis l'apôtre de la République populaire, progressiste, socialiste et collectiviste. Je suis l'homme des temps nouveaux. Je libérerai le peuple et je lui montrerai ses destinées.

Le roi Tobol interrompit cet orateur :

— Si vous le voulez bien, monsieur Fougasse, nous laisserons de côté l'emphase. Vous n'avez ici pour auditoire qu'un seul homme. Inutile de dépenser votre éloquence à me convaincre : je suis plus sensible aux faits qu'aux phrases...

Mais Fougasse était lancé :

— Je n'ai pas — reprit-il — deux langages : un pour le peuple, un pour le roi. Si Votre Majesté souhaite qu'on lui parle en courtisan, je ne suis pas l'interlocuteur qu'il lui faut.

— Ce que j'en disais, monsieur Fougasse, n'était que pour vous épargner une fatigue. Mais, s'il vous est impossible de parler simplement, allez : je vous écoute et je tâcherai de comprendre. Allez, je suis une réunion publique ; allez !...

Fougasse fut coi. Le roi le voulut encourager :

— Ne changez rien à vos habitudes ; allez !... Exposez-moi votre programme. Je suis tout oreilles.

Fougasse se leva.

— Vous faut-il une table ? — demanda le roi obligeamment.

Mais Fougasse s'était emparé d'une chaise dont il mania résolument le dossier. Son chapeau jeté à terre, il s'appuya sur ce dossier comme font, à l'église, les hommes quand sonne la clochette de l'élévation.

— Le peuple — dit-il — a des droits intangibles, nombreux, divers. Je les réunis tous en un seul : le droit au bonheur. Tous les hommes nés d'une femme...

— Tous les hommes, — fit le roi.

— Tous les hommes nés d'une femme naissent égaux, pourvus des mêmes appétits. Ils ont droit à la

juste satisfaction de leurs appétits. Le bonheur ne doit pas être le privilège d'une caste ni d'un individu, fût-il roi.

— Passons ! — fit le roi.

— Je le répète : fût-il roi ! Avec toute l'énergie dont je dispose et que me donnent la confiance du peuple et le témoignage de ma conscience, je proteste contre l'antithèse révoltante de la richesse et de la pauvreté, du luxe et de l'indigence, du palais et du taudis. Et j'annonce une ère nouvelle où l'égalité s'établira en souveraine légitime — oui, légitime, celle-là ! — parmi les hommes ; les barrières sociales s'effondreront...

— Est-ce que tout le monde sera riche ? — demanda le roi — ou pauvre ?

— Tout le monde sera heureux ! — hurla Fougasse.

Et il demeura, quelques secondes, un bras levé, la tête haute, la bouche ouverte, les yeux vagues.

— Eh ! bien, mais, monsieur Fougasse, — reprit le roi, — j'approuve absolument vos idées. Une question seulement : les croyez-vous réalisables ?...

— Vous le verrez, sire ; vous le verrez. Nous les réaliserons envers et contre tous ; nous les réaliserons contre vous !...

— Pas du tout ! — dit le roi ; — pas du tout !... Vous les réaliserez avec mon agrément. Et sans retard, s'il vous plaît ! sans retard !... Peste ! il ne sera pas dit que j'ai dans mon royaume un homme capable de faire le bonheur de tous et que je l'empêche d'y réussir. Monsieur Fougasse, je vous nomme dès aujourd'hui, en remplacement de ce niais qui vou-

lut vous emprisonner, je vous nomme mon premier ministre.

— Sire, n'outragez pas un sincère républicain !

La voix de Fougasse, en prononçant ces mots, s'efforçait d'avoir un bel accent. Mais elle défaillait, à cause de l'émotion.

— Comment ! monsieur Fougasse, je vous offre les moyens d'appliquer vos principes, et vous vous dérobez ?

— Sire, — bredouilla Fougasse, — excusez-moi... Je ne prévoyais pas... Mais il faut que je consulte mon parti. Le congrès de Rotterdam a interdit aux socialistes de collaborer avec les gouvernements bourgeois ; à plus forte raison...

— Laissez donc ces scrupules, monsieur Fougasse !... J'ai ouï dire que le congrès de Rotterdam, après celui de Munich, vous a flétri par deux fois. Vous ne vous en portez pas plus mal. On vous flétrira une fois encore, et voilà tout. Mais vous réaliserez le bonheur universel, et c'est une tâche digne d'un socialiste.

Fougasse fut en proie à la perplexité.

— Si vous consultez vos camarades, — lui fit observer le roi, — vous risquez de vous attirer mille ennuis. Ils vous commanderont de refuser, sous les prétextes les plus divers, et surtout parce qu'ils seront jaloux de la fortune qui vous échoit. Vous savez ce que c'est !...

— Sire, — répondit Fougasse, — vous l'avez dit : la tâche est digne d'un socialiste. Je l'accepte !

— Monsieur Fougasse, le décret qui vous nomme

mon premier ministre paraîtra demain au *Moniteur officiel*. Ayez-en l'assurance. Vous pouvez dès maintenant faire connaître la nouvelle à qui bon vous semblera.

Comme le roi Tobol achevait de dîner, deux ou trois heures plus tard, la place retentit d'acclamations :

— Vive Fougasse !... Vive l'ami du peuple !... Vive le roi Tobol et son ministre ! Vive Fougasse et le roi Tobol !

— Tout va bien ! — fit le roi.

Et il se remit à compulser les innombrables lettres qu'il avait reçues de son peuple. Mais elles lui étaient, maintenant, à peu près indifférentes. Il savait qu'il n'y trouverait pas grand'chose d'intéressant, puisque ces gens ne connaissaient décidément rien au bonheur ; et, quant à s'informer des désirs de son peuple, c'était désormais l'affaire de Fougasse. Le roi se sentit allégé d'un lourd fardeau. Toutefois il ne pouvait toucher ces papiers misérables sans tristesse. Ce n'était pas le bonheur, qu'avaient décrit ces pauvres diables, mais, au contraire, les inconvénients de leur état : et ils concevaient comme le bonheur la seule suppression de ces inconvénients. Rêve chétif et lamentable, médiocre idée d'une vie heureuse, l'absence des douleurs les plus gênantes !...

Le roi Tobol en était là de ses pensées lorsque Fougasse se fit annoncer par le premier chambellan. Cette fois, il avait boutonné sa redingote, mis des gants et coiffé un chapeau de soie tout neuf qui reluisait congrûment. Sa redingote, qui n'avait pas l'habi-

tude d'être boutonnée, faisait des plis circulaires semblables aux cerceaux d'une tonne. Il était penaud.

— Sire, — dit-il, — la nouvelle n'a pas été bien accueillie...

— Comment ? — riposta le roi. — Mais on vous acclame ! Ecoutez !... On nous acclame tous les deux ensemble : c'est la première fois.

— Le peuple, oui. Mais les chefs du parti sont furieux. Ils m'accusent de trahison, ni plus ni moins. Ils ne sont pas assez intelligents pour comprendre que le seul intérêt de la cause me fait accepter le pouvoir. Bref, ils menacent ma sûreté.

— Demeurez au palais, monsieur Fougasse...

— Ce n'est pas tout, sire. Ils sont capables de soulever la plus vile populace et de fomenter une fausse émeute...

— Faites-les donc arrêter, monsieur Fougasse.

— Je serai peut être obligé d'en venir là... Ah ! sire, qu'il est difficile de gouverner par la douceur !...

— N'est-ce pas ? — fit le roi Tobol. — Et par la violence, donc !

Fougasse se retirait déjà. Le roi Tobol le retint :

— Monsieur Fougasse, voici plusieurs milliers de lettres que j'ai reçues et dans lesquelles vous trouverez des doléances à l'infini. Je vous livre ces documents, qui vous serviront à connaître les vœux des particuliers.

— Oh ! inutile, sire ! — répondit Fougasse. — Je ne m'occupe que du bonheur général. Les particuliers s'arrangeront. Nous autres, socialistes, nous méprisons les particuliers.

— A votre guise, monsieur Fougasse. Et faites donc arrêter vos ennemis sans plus tarder...

— Mes ennemis, sire ?... Croyez que je n'ai pas de rancune personnelle. Je ne songe qu'au bien de l'Etat.

— Evidemment, monsieur Fougasse. D'ailleurs, les intérêts d'un homme d'Etat se confondent avec ceux de l'Etat suffisamment pour qu'il soit futile et vain de vouloir démêler les uns des autres. Au revoir !...

Le roi Tobol sourit avec bienveillance. Il s'approcha de la fenêtre et, à travers les carreaux, il vit la ville immense qui allait jusqu'aux collines, sous le ciel ténébreux. Des lampes étaient allumées et signalaient des âmes vigilantes dans les plus lointaines maisons des faubourgs... Il considéra toute cette vie éparpillée ; il devina de poignantes détresses et des mélancolies et des chagrins secrets. Il lui sembla qu'une souffrance multiple et minutieuse tenait en éveil toutes ces maisons inégales. Il évoqua les autres villes et les villages qui, par delà ces collines, étaient son royaume et souffraient aussi. Il crut percevoir, dans le bruit vague de la nuit, un halètement continu, la respiration difficile et angoissée de son peuple. Il se dit en lui-même :

« Je ne sais pas comment fera Fougasse pour réaliser le bonheur général sans guérir premièrement les souffrances particulières. Et celles-là dépendent-elles de lui plus que de moi ?... »

Alors le roi Tobol eut, dans le cœur, un grand sursaut de décisive volonté :

« Qu'il essaye !... Et moi, cependant, j'organiserai

le bonheur individuel d'Eudémôn... Petit garçon, petit homme, la vie est mauvaise : je t'en écarterai. Il n'est pas de bonheur possible dans la vie : je vais te créer un artificiel bonheur, dans un château fermé à toutes les tristesses. Tu ignoreras qu'on pleure ici-bas, innombrablement. J'arrangerai autour de toi une féerie dont tu sera la dupe enchantée, Eudémôn, prince privilégié de l'irréel bonheur !... »

Le roi Tobol imagina la Terre, boule énorme qui roule à travers l'immensité nocturne et qui est douleur tout entière, — tout entière, sauf un point, le château d'Eudémôn, seul point où le bonheur réside : petite lumière admirable dans la nuit des pitoyables étendues.

DEUXIÈME PARTIE

La capitale du roi Tobol était située à quelques lieues de la mer. Le pays qui l'en séparait ne faisait qu'une lande déserte, où l'on remarquait seulement des ruines anciennes et le canal, à demi ensablé par endroits.

Aventuriers hardis, corsaires, brigands de haute mer, les ancêtres de Tobol avaient là, dans une commode anfractuosité de l'Océan, une relâche qui bientôt devint le centre de leurs opérations. Ils y installèrent leurs magasins, leurs cachettes, et s'y fortifièrent. Ensuite, opulents, enrichis par les prises fructueuses, ils eurent autour d'eux une clientèle de vagabonds, de gueux et de chercheurs de fortune qu'ils employèrent, nourrirent et disciplinèrent. Ce fut une ville, et commerçante; un port, et des plus prospères. Avec Anvers, Bruges et Venise, on échangea les produits de l'Inde et ceux du Nord, les étoffes, les aromates et les vins; on signa des traités en règle, on se fit des politesses cordiales.

Plus tard, au cours des siècles, le royaume changea de caractère, s'éloigna peu à peu du rivage, laissa

diminuer sa puissance maritime et, à l'intérieur, vécut de ses propres énergies. Il fit la guerre, s'agrandit et négligea la mer pour le continent. Il se porta de plus en plus à l'est. La capitale était, dans cet exode, restée où l'arrière-grand-père du roi Tobol l'avait placée ; mais on prévoyait déjà le temps qu'il la faudrait reculer. Elle était le point le plus occidental du royaume ; et cette bande qu'elle avait omise derrière elle semblait abandonnée. Des expéditions heureuses avaient assez augmenté le territoire national pour qu'on n'en fût point à utiliser ce coin perdu. Dans la suite, la population s'accroissant, se heurtant à des voisins que leur densité devait rendre incompressibles, on reviendrait peut-être à ce berceau de la race ; pour le moment, on n'y pensait guère et l'on nommait cette zone désertée la « Lande morte ».

Il n'est pas surprenant que le roi Tobol, voulant écarter de la vie le prince Eudémôn, ait songé à ce tranquille endroit que protégeait un séculaire oubli.

Il décida d'y faire construire un château, qu'il ornerait de tous les agréments imaginables, et d'y enfermer l'enfant, qui grandirait loin des misères d'ici-bas, dans le quotidien plaisir. Cette idée, de jour en jour, s'imposa plus fortement à son esprit. Le jeune prince ne devrait, sous aucun prétexte, sortir de sa prison délicieuse : il fallait donc que celle-ci fût assez ample pour contenir tous les accessoires d'une heureuse existence. Le jeune prince devrait ignorer qu'il y eût au dehors autre chose : il fallait donc que son domaine ne fût pas seulement clos à toute intrusion, mais composât une manière de petit univers accompli.

Le roi Tobol réfléchissait à tout cela, sans cesse. Parmi tant de difficultés qui se présentaient à lui, il s'embrouillait parfois : en remédiant à l'une, il en créait d'autres. Et il avait beau se répéter : « Procédons avec méthode », la méthode était justement ce qu'il ne pouvait attraper. Il regrettait de n'avoir point à sa disposition l'avis d'hommes sages et expérimentés; mais il savait que le bonheur est la chose du monde de laquelle on parle le plus et que l'on ignore le plus.

« Je travaille dans l'inconnu », se disait-il.

Ces embarras, au lieu de décourager le roi Tobol, ne faisaient que le stimuler davantage. A mesure qu'il voyait mieux l'extraordinaire combinaison de circonstances et de subtiles réussites qu'une vie heureuse comporte, il avait plus d'ardeur à vouloir exécuter ce fin chef-d'œuvre. Seulement, il éprouvait un peu de cette gêne qu'auraient de gros doigts militaires au précieux ouvrage de broderie.

Par instants, le Château de Félicité, qu'il avait construit dans sa tête, s'écroulait ou bien s'en allait en fumées vaines. Plus souvent, il cédait à l'hétérogénéité de ses diverses portions, les unes étant en pierres de taille et les autres en idéologie : celles-ci étaient écrasées par celles-là, bien entendu. Le roi Tobol ne suffisait pas à réparer ces désastres successifs.

Et le meubler, ce château!... le meubler des délices qui seraient sa raison d'être!... Ce principal problème était celui qui tourmentait le plus le roi Tobol. Il n'inventait pas autant de plaisirs qu'il l'eût souhaité. Ceux qu'il trouvait lui semblaient médiocres :

« Cela ne vaut pas — concluait-il — d'enfermer un jeune homme entre quatre murs!... »

Il relut, dans la Bible, ce chapitre de la Genèse où est décrit le paradis terrestre ; et il s'étonna de la pauvreté du lieu. Certes, le premier homme avait pu s'y plaire ; et encore n'avait-il pas tout fait pour y demeurer!... Mais un petit garçon d'aujourd'hui, riche d'hérédités et de souvenirs ancestraux, demandait assurément quelque chose de mieux agencé, de plus attrayant, de plus varié. Le roi Tobol y perdait son latin.

Sa Bible ouverte sur ses genoux, il s'écriait, goguenard avec mélancolie :

— Ainsi, voilà tout ce que vous avez imaginé, Seigneur?...

Il regrettait amèrement que l'âge eût apaisé ses désirs et calmé sa concupiscence. Quelques années plus tôt, sa riche nature lui eût encore été de bon conseil.

Mais, un jour, il se dit que c'était trop tergiverser. S'il tardait, le château ne serait pas construit assez tôt pour qu'Eudémôn y entrât avant le premier éveil de sa conscience : tout le stratagème était manqué, si l'enfant s'accoutumait à des entours qui lui feraient défaut et si, reclus, il avait le sentiment de sa réclusion... Donc, à l'œuvre!... Le roi Tobol comprit que, dans l'incertitude, il faut agir ; il faut agir comme si le problème était résolu : car, autrement?...

Il fut récompensé de sa décision par une idée qui lui vint à l'improviste et dont il se félicita. Ce n'était point assez que de reléguer dans la Lande morte l'existence du petit prince ; il la dégagerait mieux encore de la

terre souffrante : bref, il édifierait dans l'eau, sur pilotis, le Château de Félicité !

Il lui sembla que la terre n'était pas digne ni capable de supporter une telle merveille. Il lui sembla qu'il fallait, pour réaliser le bonheur, nier toutes les conditions habituelles de la vie, accepter le paradoxe et prendre son parti de l'extravagance.

« Le bonheur sur pilotis, — songeait-il, — voilà bien le symbole de la fragilité, de l'artifice et de la fabrication que mon rêve exige. Le bonheur machiné, le bonheur contre nature, voilà le bonheur, puisque la nature refuse, à qui le lui demande, le bonheur !... »

Cette idée lui plut si bien qu'il fit, séance tenante, venir architectes et ingénieurs et leur exposa son projet. Ils y entrèrent volontiers et répondirent aux doutes du roi Tobol si clairement que celui-ci en fut charmé. Pour chaque problème ils avaient une solution pratique, dont l'excellence sautait aux yeux ; il n'était de difficulté dont un croquis ne les tirât fort aisément : quatre lignes, droites ou sinueuses, tracées d'un alerte crayon sur un bout de papier, signifiaient, pour eux et pour le roi, qui suivait leurs démonstrations, plus de choses concluantes que n'en ont mis dans le fatras de leurs volumes les philosophes.

— C'est plaisir de causer avec des hommes intelligents et qui connaissent leur métier ! — leur dit le roi.

Il se rappelait sa conversation de naguère avec les philosophes de l'Académie royale : quelle pitié !... Le roi Tobol fut ainsi porté à conclure que le bonheur est une affaire, non de moralistes ni de métaphysiciens, mais d'architectes et d'ingénieurs.

Il eut de l'entrain, de l'allégresse ; il se frottait les mains comme qui est joliment sorti d'embarras, et il disait en lui-même :

« Mon petit Eudémôn, nous allons t'organiser une existence que les dieux de l'Olympe eussent enviée et de laquelle le Dieu des chrétiens, qui est un dieu triste, n'a pas seulement la moindre idée ! »

Des mois durant, on abattit, dans les forêts royales, les pins au fût sonore qui, sous la hache, gémissaient. Ils dégringolèrent l'un après l'autre ; et leur chute écrasait leurs branches, d'un côté. Projetés contre le sol, ils semblaient s'y agripper encore, comme si le grand amour de la terre natale et nourricière leur communiquait une énergie farouche et comme si se manifestait en eux l'horreur de l'eau stérile où on les plongerait. Un jour, le roi Tobol accompagna les bûcherons ; et, quand il arriva, il crut que les arbres frissonnaient, ne sachant pas quels parmi eux étaient les condamnés. Ils furent épluchés de leur verdure inaltérable, mis à nu, réduits à l'état de pieux solides et, sur des fardiers grinçants, traînés hors la forêt. Ils traversèrent la ville imprévue et, longtemps, le pavé frémit du glissement de leurs pieds lourds. Et puis on les lançait dans le canal. Enchaînés les uns contre les autres en radeaux sommaires, ils flottèrent au gré du courant, pilotés par des gens agiles qui sur leurs dos couraient et les menaient jusqu'aux chantiers de l'ancien port.

Il y avait là autant d'activité que jadis. On eût dit que la race antique des Tobol retournait aux flots originels ; et la lagune revivait. Marteaux sur le bois et

sur le fer, éveil des feux de forges, commandements et chants des ouvriers qui rythmaient de syllabes rudes l'effort commun. Remuement d'une fourmilière gigantesque. Odeur de charbon, de résine et de chaud goudron, qui se mêlait a l'odeur âcre et salée de la mer et à celle de la vase.

Les goélettes d'autrefois, fringantes et qui bondissaient, le vent dans leur voiture, étaient remplacées par de gros navires de charge, au ventre énorme, que des remorqueurs criards traînaient en file longue et qui évoluaient pesamment. Des machines pareilles à des monstres enfonçaient les pilotis avec rage ; l'eau les éclaboussait de sa futile impatience et retombait et recommençait à jouer comme devant, vite oublieuse, frivole de sa mobilité.

Puis arrivèrent les blocs de pierre dure et de marbre blanc. Plusieurs centaines d'ouvriers les recevaient, les taillaient, les polissaient et les sculptaient. Comme ils étaient vêtus de blouses blanches que blanchissait encore la poussière du marbre, on les eût dit de marbre aussi, statues qui se construisent leur palais.

Vers le printemps, le gros œuvre émergea des flots et parut, sous le jeune soleil, un rêve de nuées consistantes. Le roi Tobol s'en émerveilla. Il regardait, ravi, la mer toute bleue battre mollement les parois luisantes de l'édifice.

Il avait grande hâte de le voir achevé. Pour exciter le zèle des entrepreneurs et des ouvriers, il les payait grassement. Un socialiste vaniteux, élève de Fougasse et faible imitateur de ce maître, essaya de fomenter une grève. Accompagné de quelques énergumènes, il

suivait à travers la ville et par la campagne les fardiers, les tombereaux, les ouvriers qui se rendaient à leur ouvrage; et il criait à la servilité du peuple, qui est la force des tyrans. Ainsi les mouches faméliques taquinent les laborieux chevaux. Il prononça maints discours et, dans son journal, compara ce château que le roi faisait construire aux pyramides égyptiennes, tombeau de quelques pharaons et qui coûta la vie, affirmait-il, à des millions d'hommes : « Si les pyramides parlaient... »

— Oui, mais elles ne parlent pas! — objectait Fougasse, en riant, à son secrétaire qui lui lisait cet article.

Il connaissait trop ce style pour en être ému : il l'avait jadis employé lui-même avec calme. La science qu'il possédait du métier d'agitateur lui permettait de couper court aux tentatives de ses adversaires. Il éventait leurs stratagèmes et prévenait leurs effets; ainsi, un garde-chasse qui premièrement fut braconnier n'oublie pas du jour au lendemain son état.

Il maintenait en prison les chefs dangereux du parti révolutionnaire; et, s'il laissait libre le petit socialiste, c'était pour profiter de ses fautes.

— Enfant!... — s'écriait-il, quand il voyait son médiocre élève se lancer en quelque aventure mal combinée.

Il prétendait conserver intact son idéal et s'engageait à le réaliser. Mais, si le roi Tobol l'en pressait, il assurait qu'il ne faut pas brusquer les choses. Il parlait d'évolution comme autrefois de révolution, et il faisait entrer le temps en ligne de compte dans son

programme. Du reste, la satisfaction que causaient au pays les dépenses du roi lui donnait d'avantageux loisirs. Il spéculait là-dessus et usurpait une grande popularité.

Il y avait peut-être un an que les travaux duraient lorsque Eudémôn fut pris d'une maladie singulière que les médecins ne diagnostiquaient pas. Ils étaient nombreux, cependant, et illustres, l'honneur de la profession. Le roi Tobol les avait attachés à la personne de son fils; et chacun d'eux, selon sa spécialité, veillait soit à la régulière circulation du sang, soit au juste fonctionnement de l'estomac, des voies respiratoires, des yeux, des oreilles, des nerfs, etc. Ils étaient douze, plus deux chirurgiens et un dentiste.

D'après les conventions passées avec le roi, ils ne devaient toucher leur traitement que si l'enfant se portait à merveille : au premier signe de quelque souffrance, le médecin compétent se voyait couper les vivres ; en cas de coliques, l'homme de l'appareil digestif perdait ses honoraires ; en cas de toux, c'était l'homme des poumons qui travaillait gratuitement. Le roi Tobol espérait ainsi obtenir de ces praticiens un meilleur service qu'en leur donnant, comme on fait d'habitude, une sorte de prime sur la maladie du client.

— Il ne faut pas — disait-il volontiers — mettre en contradiction le devoir des gens et leur intérêt : de beaux combats en résultent, mais où le devoir court de grands risques. C'est imprudent, si nous sommes l'enjeu !

Donc, le prince languissait. Il pleurait. Il refusait le

sein que lui tendait sa nourrice ; au point que cette femme eut trop de lait et s'en plaignit. Elle soufflait comme une bête de somme trop chargée. Elle soutenait de ses deux mains ses lourdes mamelles.

Le petit prince fut palpé soigneusement par les douze docteurs. On ne trouva rien. Du moins, chaque spécialiste disait :

— En ce qui me concerne, je ne vois rien.

Mais, en ce qui concernait les collègues, chacun voyait bien des choses. L'oculiste insinuait que cela venait du cœur, le spécialiste du cœur s'excusait sur les intestins, et le maître de la digestion soupçonnait des troubles nerveux.

— Arrangez-vous ! — leur signifia le roi. — Tant que vous ne serez pas d'accord sur l'origine du mal, vos appointements seront suspendus. C'est votre affaire.

Les douze crurent se tirer d'embarras en invoquant les phénomènes d'une dentition difficile. Le dentiste, fort en colère, annonça qu'il poursuivrait ses calomniateurs et, provisoirement, gifla son collègue des voies respiratoires, qui avait formulé la contrariante hypothèse. Celui-ci déclara qu'il irait sur le terrain ; puis il réfléchit que le duel « ne prouve rien », se coucha, fit connaître qu'il était malade et que, du reste, il avait reçu non pas une gifle, mais un coup de poing : on sait que ce geste relève des tribunaux et non du pré, selon la jurisprudence des gens d'honneur.

Le prince eut la fièvre. Une nuit, même, il délira. Il ne parlait pas encore ; mais, à son babillage éperdu, il était aisé d'apercevoir que ses confuses idées de

bambin battaient la campagne. Ses yeux brillaient ; sa frimousse était haute en couleur ; des gouttelettes de sueur perlaient à son front et l'on voyait qu'il s'efforçait de porter à ses tempes ses petites mains maladroites.

Le roi ne le voulut point quitter, et sa douleur était grande. Il regardait les médecins et, des yeux, les suppliait d'imaginer quelque remède. Surtout il regardait Eudémôn et le suppliait, tout bas, d'aller mieux... Il ne se figurait pas que la guérison pût venir : en un si petit corps, il lui semblait que la maladie devait occuper toute la place.

Ses bras avaient un immense désir de prendre le bébé, de le câliner, de le dorloter, de le distraire de son mal. Il n'osait pas : il savait que son rôle était de se tenir coi ; mais il souffrait infiniment d'une telle inaction, quand il se fût corps et âme dévoué au salut de ce petit être. Il s'institua le serviteur empressé des médecins. Il leur tendait le linge, le bol d'eau fraîche, les flacons. Chacune de ces menues besognes lui était un allègement de sa douleur, comme s'il contribuait à l'œuvre utile; et, au contraire, il s'affligeait dans les minutes longues de relâche, comme si tout était perdu : alors il cherchait, à part lui, un stratagème.

Il remarqua Fougasse, qui était venu aux nouvelles. Il se précipita vers lui et lui dit à l'oreille :

— Allez, de ma part, trouver le chapelain. Commandez-lui d'être toute la nuit en prières et, dès l'aube, de célébrer un office.

Fougasse, anticlérical, détesta cette commission. Sa libre pensée hésita quelques secondes. Mais le roi

Tobol le saisit par la manche de sa redingote et le tourna vers la porte, en ajoutant :

— Allez !

Fougasse s'inclina et comprit qu'il n'était pas l'heure de discuter ; sa rhétorique inemployée le gêna.

Enfin le petit prince s'endormit. La température de son corps diminua. Sa respiration s'apaisa. Les médecins déclarèrent que, sauf accident, la crise était conjurée.

Le roi Tobol guetta l'accident. Debout auprès du berceau, il épiait le moindre geste du malade, souhaitait qu'Eudémôn fût immobile et, s'il l'était trop longtemps, s'effarait. Eudémôn soupira profondément : le roi Tobol crut défaillir.

La nuit s'acheva sans encombre. Dans la matinée du lendemain, Fougasse, à l'annonce d'une évidente amélioration, riposta :

— Je n'ai pu communiquer au chapelain l'ordre de Votre Majesté : le chapelain, depuis avant-hier, est absent.

— Alors, monsieur Fougasse, je mettrai sur le compte de vos prières personnelles ce miracle, — répondit le roi : — mille remerciements !...

— Sire, la science a tout fait !

Le roi Tobol regarda son ministre et le salua, pour s'amuser, en signe d'acquiescement facile. Le roi Tobol était gai : après l'atroce inquiétude, il avait besoin de remuer et de rire. Il passa son bras sous le bras de Fougasse et, baguenaudant, il l'entraîna à faire les cent pas. Il lui disait :

— La science, monsieur Fougasse ?... Comme vous

y allez !... Et, d'une façon générale, quel usage immodéré vous faites des grands mots !...

On le vint avertir que le prince Eudémôn s'était éveillé. Il se hâta de l'aller voir et le trouva bien abattu ; ses paupières se soulevaient à peine et puis se baissaient avec lenteur. La joie du roi Tobol en fut détruite. Optimiste, il s'était trop facilement persuadé d'une soudaine guérison : ainsi vont vite nos espoirs, plus vite que la réalité !... Les médecins, qu'il interrogea, répondirent que la maladie suivait son cours.

— Quelle maladie est-ce ? — demanda-t-il.

Là-dessus, ils balbutièrent et enveloppèrent de phrases prétentieuses l'incertitude où ils étaient. Le roi Tobol aperçut la raison qu'avaient jadis les braves mires de ne s'exprimer qu'en latin, langue que n'entend pas le vulgaire.

Un douloureux sentiment de la fragilité des êtres le hanta désormais. Il perdit toute sécurité. Il répétait :

— Je croyais pourtant avoir tout prévu !

Orphelin de très bonne heure et, quant à lui, de constitution robuste, il n'avait jamais connu très intimement la maladie. Il savait que l'on est malade et que l'on meurt ; il savait cela comme on sait que la terre tourne : mais il ne songeait guère à l'une ni à l'autre de ces vérités. Elles n'entraient pas dans la substance de sa vie quotidienne. Il gouvernait son royaume tout de même que si cette portion de terre n'évoluait pas autour du soleil ; et, quand il avait organisé pour l'avenir le bonheur d'Eudémôn, l'idée ne lui était pas venue que cet enfant pût mourir sans avoir joui de son bonheur.

Il n'osa plus compter sur rien au monde.

A chaque instant, il quittait son cabinet de travail et se rendait à la chambre d'Eudémôn, marchant à pas de loup. Il s'approchait du berceau humblement ; si quelque lame du parquet grinçait sous ses pieds, il en avait un coup au cœur. Il examinait son fils, il cherchait à deviner, voulait savoir, et avait peur des hypothèses. Il se penchait pour mieux ouïr la respiration de l'enfant, et il devait se retenir pour n'appuyer pas son oreille contre la petite poitrine. Parfois sa tendresse alarmée lui faisait monter aux yeux de chaudes larmes que ses vieux cils écrasaient. Il demandait sans cesse des nouvelles, comme si chaque minute allait être révélatrice. A l'égard des moindres servantes, il était timide et respectueux.

Les architectes vinrent le consulter au sujet du château qu'ils édifiaient : il les éconduisit, leur dit qu'il s'en rapportait à leur habileté, qu'au surplus rien ne pressait... Il eût souhaité interrompre ces travaux, ne les continuer qu'après la guérison définitive — ah ! définitive ? — du petit garçon. Subitement, il se représenta le haut et bel édifice, abandonné des charpentiers et des maçons, laissé tel quel et peu à peu tombant en ruine. Et il se figura la Lande morte qui mourait une seconde fois, la dernière, et à jamais était ensevelie dans le silence... Il frémit.

— Travaillez ! — dit-il aux architectes, finalement.

Il lui parut qu'interrompre les travaux serait un acte de fâcheux augure. Il était devenu, en quelques jours, très superstitieux. Il voyait des présages partout, s'efforçait de ne regarder point sa pendule quand la

grande aiguille marquait la treizième minute du cadran et, s'il marchait de long en large dans son cabinet, comme son impatience l'y incitait, s'appliquait à ne pas faire demi-tour après le treizième pas. Il se rappela les pratiques auxquelles les soldats avaient recours afin de conjurer le mauvais sort : tendre les doigts ainsi que des cornes aux calamités éventuelles, cracher deux fois en signe d'accueil dédaigneux aux contingences mal intentionnées. Même il pendit à sa chaîne de montre, en guise de breloque, une branchette de corail ; et, ayant vu par sa fenêtre une bonne femme qui cheminait en récitant des oraisons qu'elle comptait aux grains d'un rosaire, il regretta de n'y connaître plus rien.

Eudémon guérit. La troisième semaine, il entrait en convalescence. Il était extrêmement faible encore, mais déjà souriait et se montrait fort décidé à vivre. Le roi Tobol s'en réjouit avec inquiétude. La confiance ne lui revint pas aussi vite qu'à Eudémon les forces. Il avait peur confusément et s'étonnait de son ancienne intrépidité.

— Qu'est-ce qu'il a eu, — demanda-t-il aux médecins, — en fin de compte ?

Le spécialiste des voies respiratoires fit un exposé très long, où abondaient les mots techniques, ésotériques.

— Bref, vous n'en savez rien, ni les uns ni les autres ? — fit le roi.

— Non, sire ! —répondit le dentiste, qui gardait à ses collègues une rancune vigilante.

Les procès en difamation qu'il leur avait naguère

intentés furent instruits. Et alors il se révéla que les douze avaient organisé entre eux une sorte d'assurance contre la maladie de leur client. La suspension des honoraires de l'un d'eux était supportée par la collectivité tout entière. Le roi Tobol en fut courroucé. Fougasse eut beau faire observer que c'était là un syndicat des plus réguliers, l'image même de la société future :

— Je me moque de la société future ! — déclara le roi.

Les médecins furent tous révoqués et remplacés par d'autres, qui ne méritaient pas beaucoup plus de crédit. Le chapelain fut admonesté, pour sa fuge inopportune. D'une enquête que le roi mena lui-même, il résulta que le saint homme était allé rendre visite à son ancienne souveraine qui, dans un pays limitrophe, vivait bourgeoisement avec son hussard d'amoureux.

— Qu'est-ce qui vous appelait là-bas ?

— La curiosité, sire ; je l'avoue.

— Et... sont-ils heureux ?...

— On le dirait, sire, à les voir !

Le roi Tobol, avec rudesse, conclut :

— Je vous défends, chapelain, de quitter le royaume sans ma licence expresse !

Puis il fut rêveur, quelque temps.

* * *

Le prince Eudémôn avait deux ans lorsqu'on le transporta au Château de Félicité. Non que le château fût achevé : malgré la grande hâte du roi Tobol et malgré le zèle des ouvriers innombrables, il restait

encore beaucoup à faire pour aménager et orner ce lieu de délices.

Néanmoins le roi Tobol décida qu'on ne pouvait différer l'installation de son fils. Autrement, la petite âme de l'enfant s'accoutumerait assez au palais natal pour s'apercevoir ensuite du changement :

— S'il se rappelle une autre vie, — disait le roi, — tout est gâté !...

On termina donc, sans retard, les deux ou trois pièces qui étaient indispensables à l'existence, bien restreinte encore, d'Eudémôn, sa chambre surtout, et le jardin. La chambre fut toute pareille à celle qu'il avait eue au palais, meublée de même, afin qu'amené là il ne vît pas qu'il avait déménagé.

Le carrosse était bien suspendu et confortable. Mais le voyage du palais au château, par la Lande morte, serait long : six heures au moins, si l'on pressait les chevaux, et bien davantage si l'on gardait l'allure lente et mesurée qui ne fatiguerait pas l'enfant. Comme il ne faisait qu'un somme du soir au matin, on résolut de partir à la fin du jour, quand il dormirait déjà : sans doute ne s'éveillerait-il pas en chemin. Il continuerait de dormir, à l'arrivée, dans son berceau neuf, pareil à l'autre, et ne saurait rien de ce qui s'était passé.

Toutes les dispositions furent prises. Le carrosse attelé de forts et paisibles chevaux, qu'on changerait en trois relais, le roi Tobol attendit que s'endormît le petit prince.

On était au début de l'automne ; la journée avait été belle et s'achevait dans le calme. A sept heures, la

grande chambrière annonça tout bas qu'elle jugeait les circonstances favorables. On avait soin de ne pas faire de bruit ; le roi Tobol n'osait bouger.

— *Tempus erat quo prima quies...* — murmura Fougasse, qui avait de la littérature.

— Qu'est-ce que vous dites ? — demanda le roi Tobol.

— Rien, sire !...

Et la citation virgilienne tomba dans l'indifférence générale. La nourrice, enfin sèche, se planta auprès du berceau, les bras tendus. Une fourrure d'hermine, et puis une couverture de laine, et puis une fine batiste furent posées sur le support, solide et mol, de ses deux bras ; un pan de tout cela retombait devant elle, l'autre lui cachait la figure et les cheveux. Eudémôn fut délicatement placé là, contre la chaude poitrine, par la grande chambrière ; elle rabattit sur lui la triple épaisseur de la batiste, de la laine et de l'hermine. Il s'étira, serra ses petits poings, soufla. Le roi craignit qu'il ne s'éveillât ; mais non. Quand on sut que, décidément, il dormait sur sa nourrice comme dans son berceau, le cortège se mit en route. La nourrice, avec son fardeau, entra la première dans le carrosse. Elle s'assit sur la banquette d'avant, la grande chambrière à côté d'elle. Le roi prit place au fond de la voiture ; il avait à sa gauche un médecin. Divers serviteurs et servantes, avec des colis, suivaient, en landau fermé.

On partit au pas. Les premiers cahots, sur le pavé de la cour, donnèrent à redouter qu'Eudémôn ne souffrît de ce tumulte. Mais il ne sourcilla ni ne bougea.

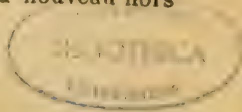
Comme on passait le portail, le roi Tobol ressentit

une vive émotion ; il lui sembla que son cœur montait à sa gorge et l'étouffait.

« Petit prince Eudémôn, disait-il en lui-même, tu quittes une fois pour toutes le palais où tu es né, cette maison de ta première enfance, qui est celle où mourra ce vieil homme qui t'aime tant. Mais tu ignores l'aventure : nous t'avons pris dans la sécurité de ton sommeil enfantin ; et voici que ta destinée te mène et ne te consulte pas... Ce palais, que ta jeunesse claire eût égayé, sera triste sans toi et morne... Adieu, ces choses ; adieu, ces gens !... Toi, tu ne sais pas encore dire adieu. Et, justement, je veux que tu n'apprennes jamais à le dire ; tu méconnaîtras la misère des minutes qui, l'une après l'autre, nous quittent !... »

Il n'y avait pas grand monde par les rues. Des gens saluèrent le carrosse royal, crurent que leur souverain se promenait avec son fils, et passèrent. Dans les faubourgs, les ouvriers étaient rentrés de leur travail et dînaient. Des marmots et des femmes vinrent au pas des portes ; on était loin, qu'ils regardaient encore. Mais l'annonce de l'événement ne devança point le carrosse et le chemin se fit sans ovations.

Et puis, ce fut la campagne, où s'ordonnait le crépuscule. Le ciel, au couchant, rougeoya ; les incendies des nuages s'allumèrent et les buées qui du sol montaient se consumèrent jusqu'à n'être bientôt que grises cendres, éparses dans l'air immobile. L'horizon s'embellit ; des rayons, en gerbe épanouie, sortaient de la fournaise où l'or fondait avec le cuivre aux verts reflets. Ils fulguraient et, comme des glaives rigides, traversaient les épaisses nuées pour surgir à nouveau hors



d'elles, rutilants. À quelque distance, le ciel était violet et vert et bleu foncé : mais, d'une couleur à l'autre, se multipliaient les nuances indicibles et merveilleuses qu'on voit sur la queue d'un paon.

Le roi Tobol admirait la fantasmagorie céleste à laquelle, pour la première fois de sa longue existence, il était attentif.

Tel était l'éclat de ces lumières que l'on eût dit qu'un grand vacarme en résultait ; et la tête du roi Tobol s'emplit, en effet, de clameurs, toutes d'allégresse et d'orgueilleuse folie. N'était-ce pas un concert étonnant de nuages heureux de flamber ? Leur frénésie empruntait les voix diverses de l'orgue, celles des trompettes criardes, celles des tympanons ; et des violons s'acharnaient à filer indéfiniment les notes hautes où l'extrême tension des nerfs se symbolise ; et des flûtes aussi, grêles et virginales, lançaient leurs petites chansons éperdues. La symphonie avait de mols détours et de brusques sursauts ; elle semblait mourir et rebondissait...

« Je ne suis pas gris, — se disait le roi Tobol ; — je ne suis pourtant pas du tout gris ! »

Il se rappelait avoir éprouvé jadis, à la guerre, après un peu d'alcool avalé, de pareils enthousiasmes dont la cause n'était pas bien claire.

Ensuite, les splendeurs du ciel s'éteignirent. L'ombre fit de grands pas mystérieux et gagna les régions occidentales. Elle s'y installait bientôt en conquérante et y régnait en pacificatrice.

Or, à mesure que les couleurs s'éteignaient, le concert aussi s'apaisait. L'ombre et le silence étaient

venus de compagnie. Le roi Tobol vit la terre, les arbres, l'eau du canal, les nuées célestes se calmer, se taire et accueillir le repos nocturne. Il s'émerveilla...

« Ce sont là — pensait-il — de magnifiques phénomènes ; et ce que les poètes racontent dans leur jargon prétentieux n'est pas niais autant que je l'ai cru. Je suis fâché de ne découvrir qu'aujourd'hui les agréments de la nature... Trop tard, trop tard ! voilà le mot de mon ennui. Je me suis pris beaucoup trop tard à m'occuper de mon plaisir !... »

Il s'attendrit sur lui-même ; et il devint sentimental au point de se figurer volontiers une promenade qu'il eût faite jadis, imberbe bachelier, par un tel soir, avec une petite bien-aimée, comme on voit, sur des images, Faust avec la jeune Marguerite.

Cette petite bien-aimée, ce fut la reine de naguère, espiègle enfant que le vieil âge du galant effaroucha.

Mais alors il était un jeune homme fin de ceinture et large d'épaules, qui marchait en se dandinant et qui, tenant par la taille la souple bien-aimée, l'appuyait contre lui et la baisait au front. Il lui sembla que cette soirée était plus belle d'environner leur gai passage d'amoureux, et qu'une bienveillance infinie était éparse autour d'eux. La petite reine se faisait plus pensive que de coutume ; son babillage discret n'offensait pas le pur silence épanoui du paysage. Elle disait, à demi-mot, ce que la nature songeait obscurément ; et ils allaient ainsi, tous deux, émus de ferveur amicale, en sympathie avec le crépuscule...

« Trop tard ! trop tard !... »

Ces mots sonnèrent à l'esprit du roi Tobol et sou-

dain le rappelèrent à la réalité. Il remarqua la grande chambrière, qu'il avait oubliée, et la nourrice, et le petit garçon, toujours immobile, et le médecin. Il remarqua, en outre, que tout ce monde s'était assoupi. Le médecin dodelinait, au balancement du carrosse. La nourrice, dans son sommeil, gardait la pose qui convenait le mieux au bébé. Mais une défaillance était à craindre... Laisserait-elle choir son fardeau ?... Le roi Tobol la voulut éveiller ; il ne l'osa, de peur d'agir trop brusquement. Ah ! comment éveiller une nourrice sans la secouer et lui faire jeter les bras de-ci, de-là ? Il s'avisa de ne pas la toucher, certes, mais de chantonner en sourdine quelque chose comme :

Quand j'allais au bois seulet,
Mon cœur appelait
Ma mie, ô gué !
Ma mie, ô gué !...

Il chantonna et, dans sa barbe, sourit de la ridicule chanson. D'ailleurs, ni la nourrice, ni la grande chambrière, ni le médecin ne l'entendirent. Il renonça donc à ce subterfuge et résolut de tirer la grande chambrière par sa manche : « Cette vieille et raisonnable dame ne doit pas avoir de bien véhéments réflexes... » Elle s'éveillerait en bâillant ; il la chargerait d'éveiller à son tour la nourrice, avec sa compétence adroite et sûre.

Elle sursauta et fit un « ah ! » si violent que toute la compagnie en frissonna, le roi lui-même. Eudémôn ouvrit de grands yeux qui regardèrent vaguement et puis de nouveau se fermèrent. Il ne vit pas, à travers les vitres, la nuit nonchalante qui s'était couchée sur

la plaine. Il ne vit rien et il se rendormit, avec confiance. comme si la succession lente des minutes semblables et perpétuelles ne valait pas qu'il fût attentif à l'une d'elles.

Le roi Tobol eut pitié de ces yeux enfantins, dédaigneux par naïveté comme le sont, par lassitude, les yeux des vieillards, mais limpides et beaux. Il eut pitié d'eux et un scrupule le tourmenta : fallait-il priver du spectacle naturel ces yeux ingénus, écarter de la vie ce cœur qui s'en fût épris peut-être, et donner déjà son refuge à cette âme qui n'avait pas éprouvé le péril de vivre ? Une fois encore, il se figura, par la lande crépusculaire, sous la féerie céleste, un jeune homme qui cheminait avec une petite bien-aimée au bras. Mais, cette fois, le jeune homme n'était plus lui, Tobol adolescent : c'était Eudémôn grandi, une fine barbe blonde aux joues et qui regardait éperdument une jeune fille, une jeune fille rieuse...

Le joli couple !... Et le roi Tobol ne savait plus si Eudémôn consentait à s'enclore dans ce château qu'on avait édifié pour lui. Le roi Tobol se fit à lui-même l'effet d'un voleur qui, pour un mauvais coup, profite de la nuit noire et de l'innocence d'un bébé. Son projet s'abîma dans sa pensée.

« Eudémôn, — disait-il mentalement au petit garçon, — me pardonneras-tu de ne t'avoir pas consulté ? Pour te consulter, je devais te laisser connaître la vie. Et moi, toute l'expérience que j'eus de la vie ne fut que douleur et fatigue, jusqu'à ce soir où il m'a semblé que le jeu des nuages, au crépuscule, était une chose charmante. Qu'est-ce que j'en sais ? Et toi-

même, Eudémôn, qu'en saurais-tu, avant qu'il fût trop tard pour éviter la misère de vivre?... »

Le roi Tobol songeait à des promenades juvéniles et à des ferveurs amoureuses. Et il se demandait s'il ne ferait pas tourner les chevaux vers le palais et vers la ville et vers la vie, quand il aperçut à travers les vitres mouillées du carrosse une lanterne jaune, le relais.

Il aperçut des lueurs vagues de torches qui bougent. Il entendit un bruit de chevaux qui s'ébrouent, qui de leurs sabots tapent le sol humide, froissent l'herbe et qui agitent les chaînettes du harnachement, font claquer leur mors et leurs dentures agacées.

Il voulut descendre un peu, se dégourdir les jambes, vérifier l'état de la nuit. Avec mille précautions, il ouvrit la portière: un froid vif entra. Il regretta sa maladresse, hocha la tête et, puisque le mal était fait, se glissa vers le marchepied, sur le sol, referma la portière et comprit qu'il pataugeait dans la boue. Il releva le col de sa pelisse. La désolante nuit l'envahit de sa petite pluie invisible, dense, mêlée de neige à demi-fondue. On eût dit que le ciel pleurait. On ne voyait pas plus loin que le mobile rayon des torches et des lanternes; et il ne venait de l'insidieuse obscurité que des larmes, en poussière menue, témoignage de la tristesse des étendues inconsolables.

Le roi Tobol les sentit sur son visage et sur ses mains. Ses mains, il les fourra dans ses poches; mais son visage se glaçait. Son rêve de jeunesse ardente et amoureuse n'existait plus, comme si l'avaient ruiné l'humidité, le vent, la nuit. Et, en son âme, s'était in-

sinuée soudain cette active mélancolie qui ne se contente pas d'être là, douleur précise et limitée, mais qui gagne de proche en proche, se répand ainsi qu'une huile sur le passé qu'elle évoque et l'avenir qu'elle invente.

Tandis qu'on dételle les chevaux las et qu'on attelle les autres, le roi Tobol assiste au délabrement de son espoir et s'étonne des mirages qui naissent dans les âmes humaines les plus dévastées et, pour un instant, les éclairent.

Il connaît qu'il est vieux, ah ! oui, vieux comme cette vieille nuit qui semble installée dans ce paysage depuis les âges les plus anciens, qui semble dater de l'origine des mondes et s'être, au cours des siècles, accrue de leurs ténèbres accumulées. Est-ce que le jour, avec son illumination furtive, n'est pas une fantasmagorie trompeuse sur le fond vrai de la nuit ? Est-ce que la vie, avec sa ferveur momentanée, n'est pas une illusion brève sur le fond vrai du néant ?... Le roi Tobol se perd en des songeries lourdes comme des nuages prêts à crever ; et il prend pour des réalités les métaphores que son chagrin lui suggère.

Quand il retourne à son carrosse, il croit porter sur ses épaules l'écrasant fardeau de la misère humaine. On ferme derrière lui la portière. Le froid du dehors a pénétré entre son corps et ses vêtements. Et il frissonne ; il croise et il serre ses bras contre sa poitrine, engonce dans son col son menton.

Les chevaux neufs partent allégrement. A leur trot combiné, qui tantôt s'accorde et qui tantôt se contrarie, l'esprit du roi scande ces phrases à peu près :

« Nous fuyons la vie, la méchante vie ! Si la vie n'est

qu'illusion, petit, je serai le maître de ton illusion ; je l'ordonnerai, je l'embellirai. Ne regrette rien : la vie est mauvaise ; tu seras heureux, loin de la vie !... De l'inévitable illusion j'ôterai pour toi les déplaisirs et, avec le reste, tu composeras, au jour le jour, le bonheur de ton existence... »

Cependant on arrivait au château. Le carrosse n'y entra point. Il s'arrêta dehors. Une petite porte, qui dans la muraille se voyait à peine, reçut les voyageurs. Le roi Tobol les guida ; il lui parut qu'un événement prodigieux s'était accompli.

— Voilà ! — dit-il simplement.

Le tumulte de ses pensées ne permit pas qu'il prît à l'installation d'Eudémôn une part très active. Le petit garçon fut couché dans son berceau et continua de dormir.

C'était un château bizarre, en vérité. De l'extérieur, on eût dit une prison, à cause des murailles, hautes incroyablement et sans fenêtres sur la lande ni sur la mer. Une prison, mais en marbre blanc. Le monument, circulaire, avait donc la forme d'une tour ; et quelle tour ! d'un diamètre égal à celui de Saint-Pierre de Rome !...

Une série de palais, semblables et placés les uns à côté des autres en ligne ininterrompue, formaient un cercle. Chacun d'eux contenait des chambres par vingtaines, comme il est nécessaire à l'organisation d'une existence mirifique. Salles roses, bleues, dorées, de toutes couleurs, afin d'agréer aux plus capricieuses fantaisies. Et les unes étaient destinées au sommeil, les autres au divertissement.

Au centre de ces architectures, un jardin de piètre étendue possédait la merveille d'un bassin clair où des fleurs d'eau s'épanouissaient. Et des massifs de fleurs rares entouraient la grâce menue d'arbres nains qui étaient venus là du Japon, végétales minauderies.

Le matin qui suivit l'arrivée d'Eudémôn, le roi Tobol se promenait en ce jardin. Il regarda le ciel qui souriait, bleu, avec de blanches effilochures de nuages; et aux nuages il restait un peu du rose de l'aurore. Il se souvint du ciel crépusculaire qui, la veille, l'avait ému d'enthousiasme pour l'abandonner ensuite aux mélancolies de la nuit pluvieuse... Des oiseaux volaient dans l'azur limpide, faisaient la chasse aux moucherons et jouaient.

— C'est beau! — s'écria le roi Tobol; — beau et charmant!

Puis il se demanda ce qu'un petit reclus peut imaginer à la vue d'un tel fragment de l'infini qui se dévoile. Il remarqua l'arrivée et le départ des oiseaux qui entraient soudain dans le cercle de marbre et puis disparaissaient.

— Pas de ça!... — fit-il.

Il eût voulu cacher ce ciel plein de voyages... Un plafond? Mais il fallait de l'air!... Il commanda aux ingénieurs de placer là-haut un treillis de fer où couraient des feuillages de verre coloré.

— De telle sorte qu'il vienne de l'air et que l'azur soit dissimulé cependant!... Ces étendues illimitées ne me disent rien qui vaille.

Il examina les parterres: et c'était une idée singulière, de n'avoir assemblé en ce lieu que des plantes

rares. L'enfant, qui n'en verrait pas d'autres, ignorerait la rareté de celles-ci. Et celles-ci n'étaient pas les plus belles. Leur bizarrerie, leurs tiges grêles excessivement et soyeuses ou, au contraire, grosses et hirsutes déplurent au roi. Coquelicots, bluets, reines-marguerites et boutons d'or que mettent à leurs corsages les filles qui s'en reviennent des champs, liserons qu'elles mêlent à leurs cheveux et violettes : fleurs plus jolies, plus saines et de couleur plus franche.

— Tout cela — dit le roi — est à refaire !

Il donna ses instructions aux pépiniéristes. Et, comme il aperçut une fleur de jasmin qui se fanait :

— Oh ! oh ! — fit-il ; — voilà ce qu'il faut éviter surtout. Je ne veux pas que le prince remarque jamais une fleur qui se fane, ni une feuille qui se détériore... Chaque nuit, le sécateur en main, vous examinerez les parterres et vous aurez grand soin de ne laisser pas une trace, — pas une ! — de la corruption naturelle des plantes.

Il songeait :

« Ce sera difficile ; très difficile !... Ah ! comment expulser les conditions mortelles de la vie ?... Une fleur telle que celle-ci : et Eudémôn devinerait le mystère des décompositions lentes. Autant vaudrait lui tout avouer d'abord !... »

Comme il rentrait pour aller voir son fils, il jeta un dernier regard à l'étroit jardin si bien apprêté ; et, haussant les épaules :

« Trop de nature ! — conclut-il ; — c'est encore trop de nature ! »

Une salle qu'il traversa était toute en glaces : il y

reconnut son image, avec tristesse. Jamais encore il ne s'était vu si caduc !... Il eut beau faire un grand effort pour redresser sa taille : à mesure que s'effaçait un peu son dos en voûte, ses genoux ployaient comme ceux d'un cheval fourbu ; et cela ne changeait rien à son air de mort embaumé, à ses yeux éteints, aux rides de son front, à ses lèvres tombantes. Il tâcha de sourire, et fit une laide grimace.

Après avoir vérifié que l'enfant, rose et joyeux, commençait bien sa journée, il prit à part la grande chambrière, l'appela dans une pièce voisine, la fit asseoir, la regarda longuement et lui dit :

— Nous sommes vieux, madame la grande chambrière !

La respectable dame, un peu confuse, n'objecta rien.

— Nous sommes vieux et nos visages sont lugubres !

La respectable dame ne savait où en voulait venir le roi. Dans l'incertitude, elle tourmentait son fin mouchoir de dentelle.

— Madame la grande chambrière, vous êtes-vous mirée, ces derniers temps ?... Ah ! vous ne sauriez croire à toute la mélancolie qu'il y a dans le délabrement des visages humains.

— Sire !... — essaya-t-elle.

— D'un visage comme le vôtre et comme le mien... oh ! comme le mien, surtout, je l'accorde !... Ces rides et ces joues décolorées, ces yeux qui ont tant vu de choses et qui ne regardent presque plus ; et ces vieux cheveux, et ces brins de moustache grise que vous avez au coin des lèvres !... Quelle tristesse !

La grande chambrière fondit en larmes.

— Il faut — continuait le roi — épargner au jeune prince un spectacle si douloureux. Quelle gaieté aurait-il, s'il remarquait un jour ce vieillissement des visages qui furent beaux ?. . Je dis cela pour vous, madame la grande chambrière : car vous avez été fort belle, je m'en souviens... Bref, nous allons, vous et moi, nous retirer !...

— Ah ! sire, sire ! — glapit-elle, — abandonner le prince ? Je ne le veux, je ne le puis. Oh ! oh ! oh ! oh !...

Et elle pleurait abondamment.

— Je suis presque sa mère ! — ajouta-t-elle, parmi ses sanglots.

— Et moi, — reprit le roi, — je suis presque son père !... Croyez qu'il m'en coûte de renoncer à voir mon Eudémôn grandir et jouir de ce bonheur que je lui fais ! Allez, j'en pleurerais, s'il y avait encore des larmes sous mes paupières fripées. Les pépiniéristes ont reçu l'ordre de ne laisser jamais sur sa tige une fleur fanée, afin qu'Eudémôn ignore la déconfiture des choses. Eh ! bien, s'il voyait mon visage ou le vôtre, il connaîtrait la décadence de la vie, qui est de tous les phénomènes naturels le plus désolant. Résignons-nous !

La grande chambrière allait du désespoir à l'indignation. Son mouchoir de dentelle lui servait alternativement à s'éventer avec rage et à recueillir ses larmes abondantes. Elle voulut protester, commença de faire valoir ses loyaux offices. Le roi Tobol l'interrompit :

— Je sais, je sais !... Ayez l'assurance que je ne

serai pas ingrat. Mais vous serez ici remplacée par une jeune femme qui certes pourra bien ne pas avoir vos mérites, seulement qui sera jolie et fraîche au point de donner confiance dans la pérennité des cellules vitales... Ah ! calmez-vous, que diable !

Le roi Tobol n'était pas homme à différer ce qu'il avait résolu. Il entra dans la chambre d'Eudémôn, prit entre ses bras le petit garçon, le fit danser, le chatouilla plaisamment, de sorte que rirent les lèvres roses. Il l'embrassa longuement, puis le remit à la nourrice.

— Adieu, petit bonhomme ! — dit-il ; — sois heureux ! C'est tout ce que je te demande. Adieu !... Et oublie-moi !

Alors, le roi Tobol s'aperçut qu'une larme était au bout de ses cils. Il l'essuya du revers de sa main et, en passant devant la grande chambrière :

— Tiens ! — fit-il ; — j'avais encore une larme, il paraît ?... Je l'ai vite essuyée et c'est fini. Voilà ! c'est fini, fini !...

Et il partit incontinent.

*
* *

Les mois et les années s'écoulèrent. De son palais, le roi Tobol surveillait le château. Des rapports quotidiens lui certifiaient la bonne santé de l'enfant, lui garantissaient l'exacte observance de ses volontés. Il avait remplacé le personnel ancien par un nouveau, jeune et affable, choisi un gouverneur de trente ans qu'il gratifia de la couronne ducale. De ce gouverneur au moindre valet, tout le monde avait prêté serment

de ne révéler jamais au jeune prince le dehors et de garder rigoureusement cette fiction : l'univers limité aux murailles de ce château.

L'existence d'Eudémôn suivait un cours agréable. Elle fut analogue longtemps à celle de n'importe quel enfant riche. Elle s'en distingua peu à peu.

On faisait toutes les volontés d'Eudémôn : il devint capricieux. Mais on guettait ses caprices ; on les satisfaisait à peine nés. Et le roi Tobol approuvait qu'il désirât ceci et cela, mille choses, afin que ses journées ne fussent aucunement monotones.

De pédagogie, certes, il n'était pas question. Ce qu'apprennent les autres enfants, il l'ignora. Il n'étudia que dans la mesure où l'étude le pouvait gentiment distraire.

Quand le roi cherchait à organiser la maison de son fils, on lui avait parlé d'un jeune normalien français, esprit subtil et orné ; mais il savait que ces gens sont tout chargés de siècles et méconnaissent la fraîcheur de la vie momentanée.

Le gouverneur d'Eudémôn lui devait dissimuler qu'il existe une histoire, une géographie, d'autres époques et d'autres lieux. Il lui enseignerait l'art d'écrire, car il est plaisant qu'avec de petits signes l'on puisse communiquer à autrui sa pensée ; l'art de dessiner et de peindre, car il est gracieux d'imiter avec des crayons et des pinceaux la beauté des fleurs et le caractère des visages. Il l'inviterait aux mathématiques, qui sont un rêve sans péril, car elles spéculent sur des nombres irréels, se font un jeu de leur frivole certitude et n'éveillent pas d'impossibles désirs de possession.

Provisoirement, Eudémôn grandissait comme un arbrisseau que soignent des jardiniers attentifs. Il riait volontiers, courait, bondissait, demeurait longtemps à échafauder de petits cubes de bois, à déchirer des feuilles de papier, zélé pareillement à détruire et à construire. Ou bien il mangeait et dormait.

Le roi Tobol le venait voir aussi souvent que le lui permettait le gouvernement du royaume, lequel n'allait point tout seul, car Fougasse s'était, par son autorité violente, rendu fort impopulaire. Le roi Tobol venait voir son fils ; mais il veillait à n'être pas vu de son fils. Il se dissimulait et il épiait ; et, si le petit garçon riait durant qu'il était là, il en concevait une grande joie.

Il s'ingéniait à lui trouver des amusements. Ce n'était pas commode. Les polichinelles, oui, et tous les pantins qu'imagina la fantaisie de nos pères et la nôtre ; mais point de soldats, évocateurs de guerre et de carnage ; point de chemins de fer mécaniques, évocateurs des lointains où l'on va !... Il se faisait présenter toutes les nouveautés des inventeurs ; et il en arriva par milliers. Hélas ! elles étaient, pour la plupart, si compliquées qu'un vieux savant s'y fût sans doute intéressé plus qu'un enfant.

Le gouverneur eut une idée : la musique !... La musique ne serait-elle pas, pour Eudémôn, un joli divertissement ?

— Je ne sais pas, — dit le roi ; — je verrai.

En fait de musique, le roi Tobol connaissait les clairons, les tambours, les fanfares de cavalerie, la charge et ces orchestres qui accompagnent la marche

allègre des armées. En outre, il se rappelait que la petite reine tant futile jouait sur le piano, le soir, des mélodies sautillantes et grêles qui la laissaient toute rêveuse...

— Je ne crois pas, — dit le roi Tobol; — mais je verrai.

Il fit venir au palais royal tout un orchestre, musiciens de cuivre et de corde, au nombre de quarante, et qui avaient la meilleure réputation. Un petit homme chauve, auteur de lestes ballets et de graves oratorios, les conduisait.

— Je vous écoute, — fit le roi.

Mais ils accordèrent d'abord leurs instruments ; et ce fut une cacophonie où bêlaient des agneaux, rugissaient des lions, criaient de petits enfants, pleurnichaient de vieilles femmes, grinçaient des portes, tapaient sur leurs enclumes des forgerons, étaient égorgés des porcs, fustigés des chiens, plumées vives des poules. Le roi Tobol se hérissait :

— Oh ! Oh ! — dit-il ; — mais c'est une chose horrible !...

On le supplia d'attendre une seconde. Le silence s'étant fait, le maestro tapa de sa baguette sur son pupitre, leva les bras, parut subir une amoureuse extase, puis se démena. Chiens, porcs, agneaux, petits enfants, lions et vieilles femmes, recommencèrent leur tumulte, en mesure cette fois, mais avec plus de frénésie encore que devant. Et l'on eût dit qu'ils torturaient le maestro. Celui-ci, qui les commandait, semblait leur obéir et souffrir de leurs exigences diaboliques et se dandiner à leur gré, soumis à leur volonté

cruelle et tatillonne. En le voyant, le roi Tobol éclata de rire : et il criait :

— Assez !... assez !... C'est stupide !...

Il pria le maestro de ne pas faire donner tout son orchestre à la fois : ce « hourvari », comme il disait, lui écorchait les oreilles. Pas de cuivres ; les violons seuls ; les violons avec le piano, si l'on y tenait, et les harpes. Mais moins de bruit, surtout, moins de bruit !... Et, à la pensée du maestro supplicié, il riait encore ; il riait, se bouchait les oreilles et concluait qu'il n'en faut pas davantage pour rendre fou tout un royaume : il y mettrait bon ordre.

Les violons s'exaltèrent. Le roi ferma les yeux pour ne pas voir le maestro. Puis il l'interpella :

— Ne pourriez-vous, maestro, laisser ces messieurs se tirer d'affaire sans vous, et m'expliquer un peu ces musiques ?

Le maestro, confiant la baguette à l'un des violons, s'approcha du roi ; et, tandis que la mélodie évoluait, il en commentait les épisodes :

— C'est le vent dans la forêt, le murmure des feuilles... Ici, un oiseau chante... Ici, c'est une source qui coule...

— Ah ! oui ! — faisait le roi Tobol. — Gentil ! gentil !...

Quelques minutes, il s'amusa de reconnaître les intentions du compositeur. Il les voulut lui-même deviner, et se trompa, prenant la source pour l'oiseau, la fée pour la source et l'arc-en-ciel pour la fée. Bientôt ces rébus l'ennuyèrent. Mais il trouvait un certain charme aux alternances de la colère et de la douceur,

de la tendresse et de la haine, à ces débordements de sonorités dont la grâce, par instants, l'émouvait. Il ne comprenait pas la raison de ces plaintes désordonnées, qui soudain s'entrecoupaient de babillages tumultueux ou puérils ; le développement du thème, où il tâcha de se reconnaître, l'eut bientôt découragé par ses caprices. Mais, à mesure qu'il renonçait à comprendre, il devenait plus sensible à ces musiques vaines. Il attrapait, de place en place, une note et la suivait et la laissait en lui s'épanouir jusqu'à mourir exténuée d'avoir poussé trop loin ses vibrations dernières. La mélodie parfois le chatouillait et parfois le paralysait. Il dit, en riant :

— C'est le diaphragme et la moelle épinière qu'affecte en moi la musique. Pour ce qui est de débrouiller des idées dans ce vacarme, non !

Et, comme les violons jouaient en mineur quelque chose de tendre et de berçant, il se rappela encore la petite reine dont les baisers n'avaient peut-être, hélas ! guère de signification bien claire et cependant réussissaient à le vite alarmer. Alors il fut pris de langueur.

— C'est triste, — conclut-il, — cette musique ; triste au delà de tout ce qu'on peut dire avec des mots !...

A sa demande, on essaya d'une autre mélodie. Elle commença très allégrement, en belle aubade. Mais une phrase se détacha du reste, une phrase longue et qui s'en allait pareille à un soupir, pareille à un adieu, pareille à un regret. Le roi Tobol ne fut attentif qu'à elle ; et c'était en pure perte que les *pizzicati* bruyaient gaiement à l'entour.

— C'est triste ! — répéta le roi, — triste, triste !...

Tous les morceaux qu'on lui joua, les chansons de printemps et les fantaisies galantes et les barcarolles lui parurent tristes et le désolèrent. Il désira de secouer cette mélancolie ; longtemps il ne le put, tant l'avait amolli la douleur pâmée des violons. Enfin, il se leva :

— Merci, messieurs ! — dit-il. — Je ne crois pas qu'on puisse mieux désespérer les âmes que vous ne faites !...

Et il écrivit au gouverneur de son fils :

— Pas de musique au château ; pas la moindre musique !

Tobol vieillissant, et que le gouvernement de son peuple importunait, se réfugiait de plus en plus dans la seule pensée d'Eudémôn. Par lassitude, il laissait à Fougasse une autorité de vice-roi, signait ce que le ministre voulait et lui permettait de réformer le royaume tout à loisir, pourvu que la félicité d'Eudémôn n'en souffrît pas. Les lois du royaume subissaient de perpétuelles métamorphoses. Il n'y avait d'immuable que le roi. Fougasse connaissait bien l'avantage qu'ont les novateurs à s'appuyer sur un pouvoir central solide ; aux objections des républicains, il répondait qu'il n'avait cure de politique, mais de progrès social.

Un après-midi d'été, comme Eudémôn accomplissait sa huitième année, le roi Tobol était venu au château. Dissimulé derrière le rideau d'un portique, il regardait jouer l'enfant dans le jardin. Eudémôn, assis sur l'herbe, se donnait à lui-même la comédie, au

moyen d'un polichinelle et d'un arlequin, pantins en bois dont il tirait les ficelles et auxquels il prêtait un vif dialogue. Il arriva que Polichinelle et Arlequin se battirent. Polichinelle avait tous les torts. Et Eudémôn entra si bien dans la querelle qu'il prit fait et cause pour Arlequin, rossa Polichinelle, le maltraita, et le cassa en deux !

Ce n'était peut-être pas la première fois qu'il cassait un polichinelle ; mais c'était la première fois qu'il remarquait l'accident. Il cessa de s'agiter, d'être en colère. De la main droite, il tenait la tête du pantin, la tête coiffée du chapeau à cornes et qui continuait de grimacer drôlement ; de la main gauche, il tenait le pauvre corps dont pendaient les bras, les jambes et la ficelle inutile. Une seconde, il rapprocha les morceaux et attendit, comme s'ils allaient se recoller, comme si la vie devait y revenir. Mais il eut vite constaté que non, que c'était fini, qu'il y avait deux fragments de polichinelle, et de polichinelle plus aucun. Son visage se contracta d'effroi. Il jeta, dégoûté, ces lambeaux. Ensuite il les reprit et les voulut encore joindre. Ne le pouvant, il regarda tristement son défunt pantin.

Le roi Tobol, de sa cachette, l'épiait et suivait le progrès de cette mélancolie enfantine.

« Il devine la mort ! » songea le roi.

Et il frémit. Il ordonna qu'un polichinelle neuf fût apporté, substitué à l'autre. Mais l'autre, Eudémôn refusa de s'en défaire : il en avait enseveli les restes dans son tablier. Et il pleurait à chaudes larmes, non sur le polichinelle, eût-on dit, mais sur l'universelle mort entrevue, pressentie et détestée aussitôt qu'aperçue.

De toute la journée, il fut impossible de consoler Eudémôn. La tristesse de vivre et de mourir était entrée en lui, sans doute, et agissait sur sa pensée comme sur un métal un corrosif ; ou mieux, elle le pénétra comme s'insinue une odeur funèbre.

Le gouverneur, interrogé par le roi, dut avouer qu'Eudémôn, depuis quelque temps, n'était plus le même. Une sorte d'inquiétude s'était emparée de lui, le harcelait. Il frissonnait au moindre bruit. Le passage d'un oiseau, le cliquetis des feuillages en verre que le vent remuait éveillaient son attention. La tombée du jour et la fausse clarté des lampes qu'on allumait en hâte le rendaient pensif ; à l'approche des ténèbres, il se sauvait comme s'il avait peur ; on avait peine à le retenir et, pour le calmer, on ne savait trop que lui raconter de ces phénomènes surprenants. Le grondement sourd de la mer, qui battait les pilotis du château et clamait au loin, lui était un sujet d'incertitude douloureuse :

— Qu'est-ce que c'est ? — demandait-il, un doigt levé.

Il écoutait un grand mystère et demeurait troublé jusqu'à ce qu'une idée nouvelle, survenant, le divertît.

A chaque instant et à propos de tout, il multipliait les questions, les pourquoi, s'impatientait de n'obtenir pas de réponse et, puisqu'on éludait le problème, il y rêvait seul, opiniâtrément.

— Il est pris de la recherche des causes ! — gémit le roi Tobol. — Qu'allons-nous faire ?

Le gouverneur épilogua...

— Bref, — conclut-il, — mon avis est qu'il faudrait au prince une religion.

— Une religion ! — fit le roi. — Nous sommes perdus !...

Le roi Tobol ne distinguait pas de la tristesse la religion. Il se récria. Le gouverneur lui expliqua de son mieux qu'il n'entendait rien de tel et qu'il y eut autrefois des religions heureuses qui arrangeaient les choses à la satisfaction générale, qui rendaient compte de tout sans blesser l'enfantillage humain, — « qui simplifiaient, sire, qui simplifiaient gaillardement !... »

— J'en parlerai au chapelain, — fit le roi, hochant la tête.

— Chapelain, — disait-il en effet au saint homme, le lendemain, — le petit prince a peur du bruit que fait la mer et il pleure un polichinelle qu'il a cassé... Nous en concluons qu'il a besoin de religion. Qu'en pensez-vous ?

Ce qu'en pensait le chapelain ?...

— Mais, sire, ce n'est pas douteux ! Nulle créature intelligente ne peut vivre sans religion. Et c'est un grand bonheur pour moi que vous renonciez à élever votre fils loin des vérités...

— Oh ! oh ! — s'écria le roi Tobol. — Vous allez vite en besogne, chapelain !... Les vérités ?... Je me moque des vérités ! Et vous aussi, peut-être ?... N'importe !... Mais le problème n'est que de savoir s'il convient d'enseigner à cet enfant un système de fictions ingénieuses qui répondent tant bien que mal à ses inquiétudes et le rassurent quant à certains mys-

tères qui me laissent, moi, fort indifférent. N'est-ce pas cela qu'on nomme une religion ?...

— En substance, sire... mon Dieu, oui !...

— Seulement ?...

— Seulement, sire, je ne connais... ou, plus exactement, je ne reconnais... qu'une religion...

— C'est ?...

— La mienne, sire !

— Ah ! oui, la vôtre, c'est juste !... Eh ! bien, chapelain, je le regrette. Je me disais : « Autant lui qu'un autre ; et je l'ai sous la main... » Je vous croyais d'esprit... comment dirai-je ?... plus délié...

Le chapelain pensa perdre contenance. Mais il se ressaisit :

— Enfin, sire, causons... Il y a des accommodements...

— Avec les chapelains, oui, je sais. Mais je me ferais scrupule de heurter vos convictions !... La religion que je souhaite pour le prince n'est pas du tout celle que vous enseignez. Elle est exempte de tristesse, de mort, de vie future, de dogme, de morale... Je ne sais comment vous expliquer... C'est plutôt une physique... Oui, une physique dans laquelle Dieu intervient dès que l'on est embarrassé. C'est cela : ce qu'on ignore, on l'appelle Dieu. Voilà. Ainsi, mon petit garçon s'effare du bruit que fait la mer ; il ne l'a jamais vue, la mer, et il ne la verra point ; vous savez qu'il est enfermé dans ce château où je limite son univers. Eh ! bien, on lui dit : « Ce bruit-là ? c'est Dieu !... » Et on l'habitue à se contenter de cette réponse... Vous m'entendez ?...

— Parfaitement, sire. Et tel est bien le service que les religions ont toujours rendu aux hommes. Les anciens Grecs appelaient la mer Thétis, parce qu'ils ignoraient la nature de l'eau marine ; et les philosophes d'aujourd'hui appellent Matière le dernier élément qui résiste à leur enquête, parce qu'ils ignorent la véritable nature de ce principe. Ici et là, même méthode, et religieuse dans les deux cas. Il y a tant d'obscurité autour de nous que les hommes seraient devenus fous depuis longtemps s'ils n'avaient eu recours au stratagème de la dénomination religieuse. Ils se rassurent ainsi et se donnent le loisir de vivre !...

— Chapelain, — dit le roi, — vous êtes un sage. Seulement, attribuer à la mer, au vent et à tout cela le nom de Dieu, c'est du paganisme, il me semble : ça vous gênera ?...

— Pas du tout, sire ! Notez ceci : Dieu n'a jamais révélé aux hommes toute la vérité. Il connaît trop les hommes pour leur livrer des sciences qui les dépassent. Il a toujours pris garde, au contraire, d'adapter à leur entendement les doctrines qu'il leur communiquait. C'est une chose qu'il ne faut pas oublier. Autrement, nous risquerions d'accuser Dieu d'erreur ! Lisez la Bible : elle fourmille de renseignements inexacts. Il y est formulé des théories que le premier gamin de vos écoles primaires réfuterait en se jouant. Or nous ne pouvons pas croire que Dieu ignore le mouvement des astres, puisque c'est lui qui les a faits et mis en branle. Mais Dieu savait que les Israélites d'autrefois n'étaient pas aptes à entendre le système de la gravitation ; et il ne se trompait : car, bien des siècles plus

tard; Galilée avait des ennuis pour affirmer que la terre tourne autour du soleil !... Soyez sûr que, si Dieu avait dicté la Bible à ses prophètes après la découverte de l'Amérique, il l'eût tout autrement présentée.

— Concluez, chapelain !

— Je conclus, sire, qu'il m'est loisible de procéder avec votre fils comme fit Dieu avec les hommes, ses enfants. Je ne lui livre, de vérité, que ce qu'en peuvent admettre l'état de son esprit et les conditions de son existence. Les Israélites connaissaient la région méditerranéenne, à laquelle convient l'explication que fournit le Livre d'Enoch. Le prince, lui, ne connaît qu'un espace beaucoup plus restreint : j'adapterai donc à cet étroit espace ma cosmographie.

Le roi Tobol était enchanté. Il riait.

— Chapelain, vous êtes un charmant homme, et le plus accommodant...

— Ah ! sire, — reprit l'autre, — ce sont nos ennemis qui nous ont fait cette réputation d'outrecuidance et de ténacité...

— N'importe !... Nous sommes d'accord. Mais, j'insiste : pas de zèle ! N'allez pas prodiguer une éloquence que l'enfant ne vous demande pas. Attendez-le. Répondez à ses inquiétudes ; ne les sollicitez pas ! Le minimum de religion, le minimum !...

— Sire, une religion bien faite est la simplicité même.

— Et surtout, n'est-ce pas ? sous aucun prétexte je ne veux de mort, d'enfer, de pénitence ; rien de tout cela !

— Mais, sire, ce serait démence de ma part, démence pure !... Du moment que votre fils ignore ces tristesses, comment irais-je l'en consoler par avance et, pour ce, les lui révéler ?

— De la joie, chapelain, de la joie seulement !

— Comptez sur moi, sire !...

Le chapelain se retirait, lorsque le roi Tobol lui dit encore :

— Mais pourquoi diable n'enseignez-vous pas à mon peuple une religion de ce genre, au lieu de l'attrister comme vous faites ?...

— Ah ! sire, c'est que votre peuple connaît l'existence. Il n'est point, hélas ! préservé comme l'est, grâce à Dieu, votre fils de ces misères qui sont l'ordinaire de la vie. Tout ce que je peux faire, c'est de les lui légitimer, voire de les lui diviniser !... A chacune des conditions humaines sa croyance et, si j'ose dire, son Dieu.

— Bien ! — fit le roi Tobol.

A quelques jours de là, comme le chapelain, ses dispositions prises, offrait de partir, sans plus tarder, pour le château, le roi l'examinait ; et il lui dit :

— Une seule chose me tourmente, chapelain. Vous n'avez pas l'air fameusement jeune ! Ne pourriez-vous me teindre cette barbe qui grisonne et me vêtir de poils empruntés ce front qui se dégarnit ?... Et cette robe ?... Elle est lugubre, cette robe ! Je ne m'en étais point aperçu... Ne pourriez-vous être habillé plus gaiement ?

— Il me faudra, sire, vingt-quatre heures...

— Prenez-les !

Il reparut, le lendemain, paré d'une robe de drap rouge que des agrafes d'or enjolivaient. Et quant au poil, il l'avait roux ou, mieux, blond vénitien. Il s'était, en outre, fardé de rouge les pommettes et cerclé de noir les yeux. Il semblait une idole peinte. A peine le reconnaissait-on. Le roi Tobol éclata de rire en le voyant. Le chapelain rit de grand cœur, lui aussi.

— Présage excellent ! — dit le roi. — Un tel apôtre me garantit une religion des plus aimables.

. ˙ .

Le chapelain fut lui-même surpris de la facilité de sa tâche. Il n'était de questions que ne lui posât Eudémôn et qu'il ne résolût aisément au moyen de Dieu. Le bruit de la mer : Dieu. Pourquoi le jour ? Dieu. La nuit ? Dieu. La pluie ? Dieu. Le tonnerre ? Dieu. Et la merveille fut qu'Eudémôn, pourvu de cette réponse, n'en demandait pas davantage. Ce mot lui suffisait. Bientôt il se fit à lui-même la réponse et multiplia les puissances divines.

Comme il s'amusait à dessiner, d'un crayon naïf, sur des bouts de papier, des bonshommes, il prétendit faire le portrait de Dieu. C'est une ambition qu'eut, dès son début, l'art humain ; et Eudémôn, dans sa solitude enclose, revivait la grande aventure de l'humanité. On ne lui avait pas dit que Dieu fût un bonhomme et qu'il eût des yeux, une barbe, des bras et des jambes. Il le devina. Peut-être avait-il dans la tête une image plus belle que celle qu'il réalisa. Ses doigts enfantins avaient leurs mouvements que l'idée ne conduisait pas. Et puis, ayant un jour créé par

hasard son type d'homme, il y demeurait fidèle. Tout ce qu'il put trouver qui différenciât son Dieu de ses autres bonshommes fut d'en augmenter les dimensions jusqu'au bord de la feuille qu'il avait sous sa main.

Il crut que cette image était Dieu, bien que Dieu fût aussi la pluie, le vacarme de la mer, celui du tonnerre et de l'ouragan. S'il n'accorda pas un culte à cette image, c'est qu'on lui avait dit, afin de le tranquilliser, que Dieu est bon. Pour ce motif, il n'éprouva pas le besoin de cajoler l'image, de l'apaiser par des présents ou des paroles timides.

Toutefois, un matin qu'il était d'impatiente humeur et qu'on le priait, à cause d'une averse, de n'aller pas au jardin, il saisit le portrait de Dieu, le déchira pour se venger et, de rage, en piétina les morceaux. Mais, un peu plus tard, il se faisait un Dieu nouveau, pareil à celui qu'il avait anéanti.

Le chapelain suivait avec admiration le développement de l'idée divine dans l'esprit du jeune garçon. Et il disait au roi :

— Sire, ça va tout seul. Je n'ai point à prêcher. A peine eus-je prononcé le nom de Dieu, le prince en usa le mieux du monde avec lui. Et cela prouve l'existence de Dieu. Les arguments que saint Anselme et les autres docteurs ont tirés de leur raison pour démontrer que Dieu existe ne valent point, à mes yeux, l'exemple que le prince me donne. Ce m'est un grand sujet d'édification personnelle !...

— Vous finirez par croire en Dieu, chapelain !...

— J'y viens, sire ; j'y viens tout doucement, — répondit-il avec une bonhomie amusée.

Mais Eudémôn, peu à peu, négligea l'image et même la pensée de Dieu. On eût dit qu'il lui agréait de savoir que Dieu est la cause de presque tout, de le savoir et de ne plus s'en occuper.

Le roi Tobol s'en réjouissait. Le chapelain ne s'en affligeait pas outre mesure ; mais il expliquait au roi :

— Les impies nous objectent volontiers que la misère humaine est inconciliable avec la bonté du démiurge. Ils n'admettent pas que Dieu soit bon et qu'il tourmente l'humanité. Mais ils en parlent bien à leur aise. Voyez votre fils. Il est à l'abri de tous les inconvénients de l'existence ; et il oublie Dieu. Eh ! bien, il en adviendrait pareillement de l'humanité si Dieu ne la tracassait parfois.

— Dieu se défend ! — répondait le roi Tobol ; — je le conçois. Seulement, je désire qu'il veuille bien permettre à mon fils de l'oublier.

— Assurément ! — s'écriait le chapelain.

Eudémôn passa de la sorte les calmes années de son enfance. Mais, un jour, comme il approchait de quinze ans, il interpella soudainement le chapelain :

— Au fond, — lui demanda-t-il, — qu'est-ce que c'est que Dieu ?

Le chapelain se troubla :

— Monseigneur, vous le savez...

— Je ne le sais pas du tout ; et c'est pourquoi je vous le demande. Si vous ne me répondez pas, je vous rosse !

— Mais, monseigneur...

Quand Eudémôn rossait les gens, il n'épargnait pas son énergie. Il tira la barbe du chapelain pour lui bien

donner à entendre que l'affaire était sérieuse. Le chapelain bredouilla ce qu'il put et bientôt profita d'une seconde où Eudémôn lui tenait la barbe moins fort pour se sauver. Il fuyait à la fois les coups et les hasards d'une explication périlleuse.

Eudémôn courut après lui, à travers les chambres du château, les couloirs. Et il criait :

— Qu'est-ce que c'est que Dieu ? qu'est-ce que c'est que Dieu ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas ! — répondait le chapelain.

A la faveur d'une porte qui se ferma derrière lui très opportunément, le pauvre homme put s'esquiver. Eudémôn, resté seul et regardant ses doigts, s'étonna d'y trouver les traces de teinture qu'y avait laissées la barbe artificieuse du chapelain.

Arrivé au palais, le chapelain dit au roi Tobol :

— Sire, mon règne est fini. Le prince a perdu la foi !

Le roi se fit raconter la chose... Le chapelain conclut :

— C'est au tour des philosophes.

— Jamais ! — déclara le roi. — Jamais !... Pour rien au monde je ne veux que ces gens-là brouillent la cervelle de mon fils.

— Mais, sire, — continuait le chapelain, — que voulez-vous que j'y fasse ? Mes symboles ne le contentent plus. Il rêve au delà de cette idée de Dieu que je lui ai fournie.

— Elargissez-la, votre idée de Dieu !

— Sire, impossible ! Je lui ai donné toute son extension ; et même, trop d'extension. Alors, elle craque.

Que voulez-vous ? elle a craqué... On ne peut pas tirer sur une idée indéfiniment.

— Remplacez-la par une autre... Il n'y en a pas d'autre ?

— Il y en a bien d'autres, sire. Seulement, elles ne sont pas de ma compétence... Je m'attendais bien que les philosophes dussent me supplanter. Mais votre fils a été vite !... Dieu, qu'il a été vite !... Un enfant de quinze ans !... Il est joliment doué, c'est une justice à lui rendre.

— C'est peut-être un génie ? — demanda le roi Tobol.

Un génie ? — répondit le chapelain. — Mon Dieu, sire, il convient de ne pas s'étonner que cet enfant aille beaucoup plus vite, à lui tout seul, que n'alla l'humanité. Un petit garçon d'aujourd'hui que l'on enferme ainsi ne ressemble guère à cet Adam qui s'éveilla un beau jour dans l'Eden. Vous avez enfermé avec lui, dans ce château, sans le savoir et sans qu'il le sût, toute l'humanité antérieure dont le rêve obscur est en lui, latent, prêt à s'épanouir dès qu'un hasard l'animera.

Le roi Tobol soupirait ; et il se disait que Dieu, pour réaliser le bonheur adamique, eut de grandes commodités : Dieu travaillait, lui, dans le neuf !...

— Enfin, — conclut-il, — je ne veux pas de philosophes auprès de mon fils ! Arrangez-vous.

Le chapelain dénigrait volontiers la métaphysique. Il y traîne des résidus de religions mortes, difficilement combinés avec la dialectique des pédants. Ah ! quelle courbature inutile de l'esprit ! Pour revenir à

confesser qu'on ne sait rien, quel grand effort et le peu de plaisir !

— Sire, laissons, en effet, les métaphysiciens, du moins quant à présent. Mais il y a les physiciens !...

— Des matérialistes?... Je vous admire, chapelain !

— Oh ! sire, matérialistes ou spiritualistes, il ne m'importe ! Je ne fais pas entre eux une grande différence. Qu'ils appellent matière ou esprit la chose qu'ils ignorent et que moi j'appelle Dieu, cela m'est égal. Et les matérialistes ont, pour tromper leur ignorance, mille occupations préliminaires où ils trouvent de l'agrément.

Eudémôn fut mis au courant de diverses expériences auxquelles les physiciens procèdent avec méthode : les vases communicants, la chute des corps dans le vide, la bouteille de Leyde, etc. Il s'en amusa et son inquiétude en fut calmée.

Du moment qu'il sut le nom de la pesanteur et put réciter la formule de ses lois, il ne demanda pas d'autres explications. Les phénomènes qui, à l'état libre, l'épouvantaient ou le déconcertaient lui semblaient le plus simples du monde quand il les produisait, en petit, avec ses appareils. Il crut résoudre cent problèmes qu'il ne fit que poser.

Il cédait ainsi aux plus habituelles illusions de la science ; et il se figurait connaître tant de faits que l'inconnaissable ne le gênait plus du tout.

— Ça durera ce que ça durera ! — disait le chapelain.

Des mois passèrent ainsi. Logiquement, Eudémôn devait aller de la physique à la métaphysique : et alors,

que de difficultés, de périls !... Eudémôn fut préservé de cet inconvénient par une circonstance naturelle : la survenue précoce de sa puberté, qui le sut distraire de l'idéologie.

— Admirable combinaison ! — remarquait le chapelain. — Si l'humanité n'avait pas cette occasion de ne plus guère songer au mystère qui l'environne, l'angoisse philosophique la tuerait. Mais l'infini, l'absolu, tout cela est vite écarté par le plaisir sensuel. Dieu a ort heureusement pourvu l'homme d'une certaine frivolité.

Le roi Tobol, lui, n'était pas si optimiste. Certes, il redoutait la métaphysique et souhaitait de voir son fils la mépriser ; mais il ne redoutait guère moins l'amour, dont il n'avait pas une bonne expérience. Du reste, il était récemment tombé dans la débauche. La moins édifiante année de son âge fut la soixante-dixième. Il la commença par l'usage immodéré des alcools et, l'estomac s'étant fatigué à ce plaisir, il la continua par les femmes. S'il recourait à ces jeux, qui ne convenaient pas beaucoup à l'hygiène comme à l'honorabilité de sa vieillesse, c'est qu'il cherchait éperdument l'oubli.

La petite reine était arrivée, à l'improviste, un matin. Le roi l'avait, de sa fenêtre, aperçue qui se présentait à la porte du palais. A peine avait-il eu le temps d'avertir qu'on ne la reçût pas. La maturité l'embellissait encore : elle était dans le plein triomphe de sa grâce fine et captieuse. Le roi crut défaillir en la voyant. Elle ne manqua point de faire du scandale. Comme elle s'en retournait, on la reconnut. On la gra-

tifia de telles ovations qu'elle se sentit populaire. Une faction de mécontents se groupa autour d'elle, lui offrit le pouvoir. Une révolte se produisit. Fougasse n'en fut pas maître sans difficulté : il fallut mettre sur pied les troupes urbaines et charger la foule, que la moindre occasion de désordre affolait. Quinze jours durant, l'émeute fit rage. Enfin, la reine fut emprisonnée, puis, par la volonté du roi, menée à la frontière.

Chose curieuse, c'étaient les républicains de la veille qui s'agitaient ainsi. On les vit organiser un nouveau parti monarchique et le défendre avec la même énergie qu'ils employaient jadis à préconiser le gouvernement populaire. Au fond, ils désiraient d'abord se débarrasser du régime que Fougasse représentait. L'ancien chef socialiste s'était rendu odieux. Sa politique de réformes sociales n'avait pas eu d'autres résultats que d'exciter les masses et de ne les point satisfaire. Il annonçait une réforme et puis une autre ; il lançait de savoureux programmes, et ne les appliquait pas. L'impatience populaire s'exaspérait. L'opposition profitait de ses fautes. Fougasse, au bout de quelques années, ne songea plus qu'à se défendre. Il abandonna ses programmes. Il fut l'autorité que l'on attaque et qui doit redoubler sans cesse de rigueur pour ne pas succomber. Il recourut aux plus dures méthodes et mit au service de la royauté les procédés révolutionnaires. Les comités de salut public, les cours martiales sévirent rudement.

Plus d'une fois, le roi Tobol se demanda s'il ne chasserait pas ce ministre. Les choses vinrent à ce point où les concessions même sont dangereuses. Fou-

gasse désormais symbolisait la royauté : livrer Fougasse au peuple équivalait à la plus lâche abdication. Certes, le roi Tobol eût abdiqué avec joie. Mais il pensait à son fils et à ce tutélaire château que sa volonté seule maintenait. A mesure qu'il avait plus de rancune contre la vie, il s'attachait avec un plus paradoxal acharnement à ce rêve de bonheur qu'il avait dressé en face de la vie hostile.

L'année qu'il devenait septuagénaire, la révolution se déclara comme le mal chronique qui emporterait le royaume avec la royauté si quelque hasard ne l'enrayait.

Le roi Tobol prit une maîtresse et crut qu'elle était responsable du peu de plaisir qu'il en retirait. Il en prit une autre ; et celle-là, en dépit de grands avantages pécuniaires, ne dissimulait pas très bien la répulsion que le vieillard lui inspirait. Une troisième fut courtoise et plus habile. Le roi Tobol l'apprécia si vivement qu'il eut peur de la trop aimer ; mais, soucieux d'être, comme il disait, aimé pour lui-même, il essaya de ne la point rétribuer : elle démissionna.

Malgré son âge sévère et la médiocrité de ses ardeurs effectives, il était fort sentimental. Et il l'était peut-être davantage en raison de l'idéalisme auquel le condamnait la vieillesse. Il fut mélancolique à force de subtilité. Ainsi les plaisirs de l'amour lui échappaient et il ne connaissait que les petites douleurs d'une âme attendrie. Il voulut résister là-contre ; et c'est pourquoi il recourut à des courtisanes vulgaires, aussi incapables d'éveiller un bel amour que propres à donner un bref amusement.

Le roi Tobol en était là de son cœur et de son corps quand on lui vint annoncer que le jeune prince avait besoin d'amour. Il en fut désolé.

Les signes n'étaient pas douteux. Eudémôn se laissait aller à des langueurs dolentes et câlines que secouaient soudain de grands désirs d'activité. Il s'étirait nerveusement et se roulait, sur l'herbe, comme font les chats à l'approche de la saison printanière.

Fougasse et le chapelain se trouvaient auprès du roi. Ces deux anciens ennemis s'entendaient, depuis quelque temps, à merveille.

— Il s'ennuie, cet enfant ! — dit Fougasse.

Le chapelain demanda :

— N'a-t-on rien observé de plus évident ?...

Si ! La veille au soir, Eudémôn avait saisi par la taille l'une des servantes ; et il l'avait maniée de la façon la plus claire. La fille s'était sauvée tant bien que mal, par crainte de responsabilités.

— Donnez au prince — proposa le chapelain — des bains très chauds et tâchez qu'il fasse beaucoup de gymnastique.

Mais il comprit lui-même l'insuffisance d'une telle diversion. Il ajouta, comme le roi s'affligeait :

— Que voulez-vous, sire ? C'est dans l'ordre naturel.

Le roi Tobol s'écria :

— Mais comment diable a-t-il deviné ça ? Il faut qu'on l'ait informé !...

Le chapelain ne se tint pas de rire.

— Pas du tout, sire ! Nous naissons avec l'idée de l'amour. D'ailleurs, il serait extraordinaire qu'il n'en

fût pas ainsi. Voilà bien la plus explicable de nos hérédités, à y réfléchir.

Après avoir médité longuement, le roi Tobol fit porter cette réponse au gouverneur du château.

— Puisque mon fils est en proie aux concupiscences de la chair, je ne veux pas le condamner à une chasteté qui lui serait pénible. Mais je ne veux pas non plus qu'il soit amoureux d'une femme plutôt que d'une autre. Qu'on le détourne d'un sentiment particulier. A cette fin, sept femmes également belles et désirables seront à sa disposition. Tout est bien s'il ne s'attache pas à l'une d'elles, de préférence à toutes les autres. Qu'elles soient l'obligeance même et bornent aux jeux sensuels les ressources de leur industrie. Si l'une d'elles s'efforçait de rivaliser avec ses compagnes et d'accaparer l'amitié du prince, elle serait chassée avant d'avoir pris un dangereux ascendant. Mon fils, dont la table est toujours servie excellemment, ne raffine pas sur la gourmandise. J'ordonne qu'on lui épargne de même les néfastes subtilités du sentiment amoureux.

* * *

Eudémôn était alors un bel adolescent, aux formes souples et robustes. La spontanéité de son âge s'adoucissait de nonchalance. Il y avait, dans ses manières comme dans sa physionomie, un agréable mélange de sauvagerie et de délicatesse ; il ressemblait à ces fleurs singulières que l'art des horticulteurs fait croître sous les vitres des serres chaudes et qui ont l'air de bêtes farouches, mais qui sont fines et fragiles.

Ses yeux bleus passaient de la gaieté juvénile au rêve. Et parfois sa robe de soie légère voltigeait, au gré de sa course, par les allées du jardin ; parfois, en longs plis réguliers, elle avait l'ordonnance immobile de la toge d'un sage.

Les petites femmes qui lui furent envoyées l'effarouchèrent un instant : mais il reconnut à leur salut courtois et à leurs mines gentilles, qu'elles étaient pourvues d'intentions affables.

On les avait, de nuit, installées en sept appartements pareils. Elles sortirent au matin, quand le jeune prince, étendu à l'ombre d'un arbre, regardait un petit lézard respirer. Vêtues de blanc, rieuses, elles défilèrent, en groupe joli. C'était le printemps ; et la blonde lumière se répandait autour d'elles. Leur lent cortège se faisait et se défaisait, selon que les allées, plus ou moins larges, accueillaient deux ou quatre ou sept jeunes filles liées entre elles par les bras. Elles riaient et, cependant, furent cérémonieuses. On eût dit qu'elles n'osaient pas s'approcher d'Eudémôn ; mais leurs yeux, s'ils croisaient les siens, lui adressaient un compliment furtif.

Elles parcoururent ainsi tout le jardin, s'arrêtèrent devant un lilas qui, chargé de ses grappes neuves, se dressait en bouquet merveilleux. Elles y choisirent, de-ci, de-là, les fleurs que réclamait leur coquetterie. Elles fouillèrent dans l'opulence de l'arbre ; elles eurent des gestes beaux de convoitise et d'allégresse et, pour orner leurs cheveux, leur cou, leur ceinture, levèrent et arrondirent leurs bras ; elles se consultaient, et s'entr'aidaient ; l'une faisait à l'autre la ré-

vérence ; l'une laissait retomber les fleurs devant ses yeux et jouait la comédie d'en être aveuglée ; l'autre mordillait les fleurs et les tenait entre ses dents, cependant qu'elle secouait en chacune de ses mains une grappe comme une castagnette. Ensuite, ainsi parées, elles se prirent les unes les autres par les doigts et, toutes fleuries, coururent, farandole un peu folle, harmonieuse de rires, parfumée de lilas. Elles semaient de brins de lilas leur chemin. Quand elles passèrent devant Eudémôn, il respira l'odeur de ce printemps qui dansait et voletait et s'enfuyait. Elles disparurent ; et le silence se rétablit dans le jardin.

Eudémôn, tant qu'il les vit, ne sut pas s'il rêvait. Tel fut son trouble qu'il ne songea point à se demander d'où elles venaient dans son étroit univers. Il n'osa bouger : le moindre mouvement ne risquait-il pas d'anéantir le ravissant prestige ? Et il ne discernait pas l'une de ces jeunes filles plutôt que les autres ; mais toutes lui étaient une éblouissante vision.

Seulement, lorsque la première, et la suivante, et les autres, une à une jusqu'à la dernière, se furent engagées sous une porte du château et eurent disparu, il se dressa et, le corps en avant, prêt à s'élancer, il attendit : la solitude et le silence, trop soudains, le glacèrent. Mais sa volonté triompha de sa stupeur. Et alors il se dirigea vers la porte où les jeunes filles étaient entrées. Il n'y fut pas d'un trait ; il se glissa, il se dissimula derrière les feuillages, comme fait un chat qui s'approche, fluet, avant de bondir ; ses yeux ne quittaient pas la porte et, quand il en fut à quelques pas, il s'y rua.

Courant, il découvrit les sept chambres pareilles. Les sept jeunes filles se tenaient à l'huis de chacune d'elles, minaudières et attrayantes.

En leur présence, la timidité prit Eudémôn. Il longea le corridor et vit les sept visages et ne sut ce qu'il leur voulait. Il le sut mieux en remarquant leurs lèvres tendues vers lui. Le sang lui bouillait dans les veines et un grand désir le hantait. Plusieurs fois, il passa devant les sept jeunes filles. Et telle était son incertitude alarmée qu'elles crurent qu'il s'en irait sans avoir préféré l'une d'elles, ou bien qu'il ne cesserait pas d'aller ainsi de l'une à l'autre, faute de pouvoir les enlacer toutes ensemble dans ses bras. Mais il arriva que, sa démarche étant mal assurée, sa robe frôla une robe. Il frissonna, il s'arrêta. Les lilas, tout proches, le grisèrent. De frémissantes lèvres furent si près des siennes qu'elles les attirèrent invinciblement ; et, comme deux gouttes d'eau se réunissent, deux bouches s'accolèrent.

Eudémôn défaillait. La jeune fille le soutint et l'emmena ; et la chambre fut pleine d'une ferveur extasiée.

La jeune fille étant nue, tout à coup, Eudémôn la contempla, muet, ravi. Les six autres, il les avait oubliées ; et il n'entendait pas leur rire à travers la porte et la courtine. Il n'entendait que le bourdonnement de ses oreilles ; et il ne voyait qu'une blancheur duvetée où il promenait ses mains tremblantes, où il posait ses lèvres chaudes. Ah ! la savante jeune fille guida sa gaucherie !...

Et ils ne parlèrent l'un à l'autre qu'ensuite, dans la félicité quiète de leur fatigue.

C'est ainsi que le fils du roi Tobol connut les premières voluptés de l'amour. Il les apprécia.

Poli ou curieux, il ne méprisa nulle des compagnes que la prudence de son père lui avait données. Deux semaines durant, il ne parut point avoir de prédilection pour l'une d'elles. Peut-être ne les distinguait-il guère. Le hasard lui présentait l'une ou l'autre ; son amour éparpillé ne choisissait pas ; celle qu'obtenait sa fantaisie était la seule qu'il connût au moment qu'elle lui prodiguait les trésors nouveaux de ses caresses.

Il fut Daphnis que sept Chloés, bien averties, endoctrinent ; et il n'eut pour elles qu'un même et seul amour.

— Bravo ! — s'écria le roi Tobol.

Puis il ajouta :

— Veillez seulement à ce que le prince n'abuse pas de ces plaisirs. Sa santé en souffrirait ; et puis, il les dédaignerait bientôt : et alors je ne vois pas trop ce qui nous resterait encore à lui offrir ?... Passé l'amour, il n'est plus rien qui vaille, monsieur le gouverneur, plus rien !

Le gouverneur dut avouer qu'Eudémôn ne quittait pas ses petites épouses. Il les conviait à ses repas et les voulait lui-même servir. Il mettait une infinie bonne grâce à les cajoler. Et il n'avait aucune pudeur ; mais il interrompait toutes choses, dîners excellents ou jeux par le jardin, si le désir le prenait d'une amoureuse intimité.

Il éprouva quelque lassitude et parfois fut maussade.

Parmi les sept jeunes filles, il y avait une petite

brune qui s'appelait Lilith. D'où elle venait, on ne le savait pas. Elle racontait là-dessus des histoires peu concluantes. Avant d'entrer en la compagnie d'Eudémôn, elle était figurante à quelque théâtre ; mais elle avait suivi longtemps une troupe bohémienne : enfant trouvée, enfant volée, grandie sur les chemins de maints pays et oublieuse de ses premiers ans... Elle dansait avec une joie délurée, comme si des musiques perdues continuaient à l'animer. Son teint mat, bistré autour des yeux, avait au jour un éclat singulier. Ses yeux dorés, où des paillettes brillaient, au déclin du jour s'assombrissaient. Suivant l'heure, elle n'était pas la même : l'approche de la nuit se manifestait en elle comme sur le penchant des collines. Sa voix aussi variait, tantôt gaie comme le soleil sur l'eau, et tantôt grave comme le reflet d'un cyprès à la surface d'une eau crépusculaire. Sa taille se pliait, docile, à ses divers émois ; les cheveux dénoués, folâtrant parmi les lilas, elle semblait balancée par le vent, ainsi qu'un jeune arbre ; puis, attentive et silencieuse, on la voyait avancer, telle qu'une ombre.

— Je m'appelle Lilith, — avait-elle dit au roi Tobol, qui l'interrogeait ; — et je n'ai pas d'autre nom que Lilith.

Elle avait dit encore :

— Je viens de si loin que je ne saurais plus y retourner !...

— Lilith ?... — remarqua le chapelain. — Certains commentateurs talmudiques rapportent qu'une Lilth fut, au Paradis terrestre, la sœur d'Ève, sa sœur aînée, et la première compagne d'Adam...

— Je ne sais pas si je viens du Paradis terrestre; mais je ne saurais plus y retourner !...

— Seulement, — continuait le chapelain, — d'autres docteurs, peut-être malveillants, ont attribué à cette Lilith, fort belle, une origine diabolique : Dieu créa Ève; et le diable créa Lilith, après la faute.

Le roi Tobol s'était un peu effrayé de ce conte; et les yeux dorés de Lilith ne le rassuraient pas.

— Du reste, — ajoutait, en badinant, le chapelain, — la créature de Dieu ne l'emporta guère sur la créature du Diable : Ève a très mal tourné et compromis gravement sa descendance !...

Trois semaines peut-être après son arrivée au château, Lilith, un soir, s'était assise au bord du bassin fleuri qu'il y avait au milieu du jardin. Elle regardait se fermer, à la fraîcheur du crépuscule, les nymphéas dont le feuillage a l'aspect du bronze et dont la chair, jaune, blanche ou rosée, est sensible extrêmement. D'autres fleurs, cependant, s'ouvraient, plus sensibles encore, et si chastes qu'à la lumière elles se replient sur elles-mêmes : elles n'osent s'épanouir qu'à la faveur de l'obscurité. Le bassin s'emplissait d'ombre; il noircissait peu à peu, comme si l'ombre l'eût lentement pénétré jusqu'en ses profondeurs. Et l'ombre minutieuse entrait aussi dans l'épaisseur touffue des arbres. Elle s'assurait premièrement de ses cachettes, et elle ne circula qu'ensuite par les espaces plus larges, puis les occupa.

Lilith assistait à ce jeu subtil et s'amusait de se sentir, en ce jardin, l'un des objets sur lesquels l'indifférente nuit tombait.

Elle avait apporté, secrètement, sa petite guitare. Quand eut cessé le manège du soir qui arrive et quand se fut installé le silence nocturne, son cœur mélancolique souhaita l'accompagnement d'une musique douce et pareille à ses pensées. Mais elle craignit d'offenser le silence et ne voulut que chuchoter sa plainte. Elle prit sur ses genoux sa guitare et s'inclina de telle sorte que sa joue s'y vint presque poser. Alors, de ses doigts caressants, elle frôla les cordes à peine. Ce n'était qu'un murmure en sourdine. Mais son oreille, toute proche, en saisissait les moindres frémissements.

Elle commença par de timides accords ; puis des notes lui plurent, qui étaient pareilles au bruit d'une goutte d'eau sur une coupe de cristal ; d'autres encore qui, interrompues soudain, semblaient d'harmonieux sanglots. Elle les répéta plus d'une fois ; elle aima leur douleur. Et, insensiblement, elle laissa plus libres de courir sur les cordes ses doigts que guidait le désir de son âme. Une petite mélodie naquit et frissonna dans la boîte sonore où l'on eût dit qu'elle éveillait un rêve assoupi. Dolente et lente, elle ne s'égayait un peu que pour pleurer bientôt plus amèrement.

Eudémôn, qui traversa le jardin, ne sut ce qu'il entendait. Il se tint immobile et guetta. N'était-ce pas la nuit qui, se croyant seule, parlait à elle-même? Eudémôn voulut connaître ses paroles. Il admira cette voix étrange : insidieux, il l'avait surprise !... Il l'écouta, s'étonna de ne la point comprendre, y chercha vainement des mots et sentit qu'elle le troublait au point d'amener des larmes à ses yeux.

La voix se tut, et Eudémôn pensa crier de désespoir. Il attendit...

La musique recommença, et Eudémôn perçut qu'elle partait, lui semblait-il, du bassin. N'était-ce pas l'eau qui la produisait?... L'eau ou les fleurs?... Il se glissa vers le bassin, marchant sur l'herbe et s'appliquant à ne pas faire de bruit. Mais il dut traverser une allée; le sable, sous ses pas, grinçait : il s'en affligea, comme si le moindre tumulte allait révéler sa présence et tuer la si belle voix. Des feuilles aussi, que ses bras remuèrent, pouvaient détruire tout le sortilège. Il s'arrêtait, et puis cheminait comme un tremblant fantôme qui redoute de meurtrir d'autres fantômes.

Lilith ignorait l'approche d'Eudémôn et caressait doucement les cordes de sa guitare. Et Eudémôn, à mesure qu'il approchait, cédait à plus d'émoi.

Quand il la vit, il la reconnut et se figura qu'il l'avait devinée; il accepta comme une chose naturelle que cette mélodie vînt d'elle, par cette nuit délicieuse. Leurs yeux se rencontrèrent. Et Lilith, sans bouger davantage, continua de jouer. Il s'inclina vers elle, s'assit auprès d'elle et, sur l'épaule de la jeune fille, il appuya sa tête.

Ils demeurèrent ainsi et la musique unit ces deux êtres parfaitement. Lilith ne jouait pas un air plutôt qu'un autre : elle laissait aller à leur guise ses doigts sur les cordes de la guitare, et son âme accueillait la mélodie que suscitait un favorable hasard; ou bien étaient-ce ses doigts qui suivaient son rêve nonchalant?... Eudémôn s'abandonnait au même charme persuasif et doux.

A partir de ce soir-là, il aima Lilith et comprit qu'il l'aimait et sut le lui dire. Toute sa ferveur, éparpillée jusqu'alors, se rassembla ; et à la fougue de son désir, plus véhémente, se joignit une tendresse qui tremblait, qui hésitait à se déclarer et qui n'avait pas de relâche. Il se plut à des câlineries silencieuses. Il témoignait à son amie une obéissance enfantine. Il semblait se confier à elle et être content de ce qu'elle voulût bien le guider. Il l'admirait et il l'aimait. S'il se promenait par les allées du jardin, c'était à son bras ; et il avait soin de ne pas marcher trop vite, mais il s'appliquait à imiter ses pas souples et lents.

Les autres jeunes filles tentèrent vainement de l'approcher. Il les éconduisit et, comme elles insistaient, il les repoussa. Le badinage de l'une d'elles le révolta : il menaça de la frapper si elle ne fuyait. Il refusa de les recevoir à sa table et ordonna qu'elles ne parussent point en sa présence. L'amour qu'il éprouvait pour Lilith se nuançait de jalousie ; et l'objet de sa jalousie, ce fut lui-même : il veillait à n'admettre point en sa pensée d'autres images que de Lilith qu'il aimait. Toutes les complications du sentiment amoureux, il les inventa ; et, même, à son bonheur se mêla une tristesse dont il goûta la singulière et alarmante nouveauté.

Lilith éprouvait une pareille tendresse. Elle n'avait pas songé à captiver le cœur d'Eudémôn : pour de telles ambitions, elle était trop nonchalante. Elle ne dut pas le cœur d'Eudémôn à des manigances ; mais elle le gagna par cette musique où s'était divertie sa mélancolie d'un soir. Jusqu'au moment où naquit

leur sympathie, la petite prostituée et le naïf jeune homme ignoraient à peu près également l'ardeur spirituelle autant que sensuelle qui soudain les enivra. Ils furent l'un à l'autre d'âme, de corps et de fantaisie.

On avertit le roi Tobol.

— C'est épouvantable! — s'écria-t-il.

En dépit de l'émeute qui bouleversait la capitale, il se rendit incontinent au château. Le chapelain l'accompagnait.

Le roi Tobol vit Eudémôn et Lilith, assis dans le jardin, près de l'eau où les nymphéas s'extasiaient à la lumière du soleil. Lilith jouait de la guitare en sourdine. Eudémôn, appuyé contre elle, les yeux à demi clos, sentait renaître en lui l'émoi du soir initial.

— Je comprends ! — dit le roi ; — c'est la musique qui a tout fait !... Je veux parler à cette petite !

Ce ne fut pas chose facile, de trouver un moment où l'on pût séparer Lilith d'Eudémôn. Le roi Tobol dut longtemps attendre. Le chapelain lui disait :

— Croyez-moi, sire, l'aventure n'est pas grave. C'est une petite crise de monogamie que le prince traverse. Il sera bientôt las de cette Lilith, et d'autant plus qu'il est plus épris d'elle présentement.

Lilith enfin fut amenée. Au regard du roi, elle devina qu'on la gourmanderait. Elle se fit impertinente.

— Je te mettrai en prison ! — lui dit le roi.

— Vous ne le pouvez, sire, — répondit-elle, — sans faire pleurer le prince ; et cela, vous ne le voulez point.

— Mâtine ! — s'écria le roi.

Et il s'approcha d'elle, les poings levés, pour la battre.

— Vous ne pouvez me battre, sire, — dit-elle, — sans que les marques en demeurent sur mon corps. Et, que je sois un peu moins jolie, le prince pleurera. Si, par mégarde, vous me tuiez, le prince mourra !... Oui, — ajouta-t-elle avec une gentille emphase, — oui, tout cela pour la simple raison que le prince m'aime.

— Des bêtises !... insinua le chapelain.

Mais elle répondit, souriante :

— Essayez, sire ; ou bien essayez, monsieur le chapelain.

Elle laissa tomber ses bras et offrit aux soufflets son visage, aux coups sa poitrine. Comme ni le chapelain ni le roi ne bougeaient, elle dit avec assurance :

— Il n'est pas sur tout mon corps une petite place que le prince ne connaisse et n'aime. Vous ne pouvez, sans le priver d'une parcelle au moins de son bonheur, meurtrir une petite place de mon corps, ni non plus attrister aucunement mon esprit, où il a mis sa prédilection.

Le roi Tobol la supplia :

— Lilith, si tu voulais amener le prince à ne plus t'aimer, il n'est pas de trésors que je ne voulusse te donner pour ta récompense...

— Il n'est pas de trésors que je souhaite à ce prix-là, répondit-elle.

— Lilith, je suis vieux et je suis allé jusqu'au fond de la tristesse. Toutes choses m'ont déçu. Mon peuple se révolte...

Elle ne s'attendrissait pas ; elle regardait, par la fenêtre close, le jardin. Le roi Tobol reprit :

— Lilith, je te conjure !... Aie pitié !... Tu as assez de bonheur dans l'âme, il me semble, pour avoir un peu de pitié !...

— J'ai tant de bonheur dans l'âme — déclara-t-elle — que je ne songe pas à la pitié.

Le roi recommença, pleurant, à l'invoquer. Il s'agenouilla devant elle. Mais elle, hardie, releva sa guitare qui pendait à son bras. Elle se détourna ; et les cordes frémirent ; et, de plus en plus sonore, s'épanouit une gaie musique. Aussitôt arrivèrent du jardin les appels d'Eudémôn :

— Lilith, Lilith !... Où es-tu?... Viens !...

A pas lents, sans crainte, elle s'en fut, n'interrompit sa ritournelle que le temps d'ouvrir une porte, et disparut. Ni le roi ni le chapelain n'essayèrent de la retenir.

Ils entendirent la musique impertinente qui parcourait les couloirs, les escaliers et, dans le jardin bientôt, s'exaltait. Le roi Tobol, de la fenêtre, vit Eudémôn et la joueuse de guitare se retrouver. Le bras d'Eudémôn enlaça doucement la taille de l'amie mélodieuse. Par les allées bordées de fleurs, ils avancèrent unis. Et ils semblaient mener à leur suite un cortège d'invisibles félicités.

— Il n'y a rien à faire, — dit le roi Tobol. — Adieu !

Et, plus triste que jamais, il regagna le palais de sa tristesse.

Eudémôn disait à Lilith :

— Explique-moi, s'il te plaît, Lilith, pourquoi je ne peux pas supporter que tu t'éloignes un peu.

— Parce que tu m'aimes, Eudémôn.

— Mais, justement, Lilith, c'est cela que je te demande. Explique-moi pourquoi je t'aime...

— Parce que je t'aime, Eudémôn.

— Mais cela encore, Lilith, tu ne me l'expliques pas. C'est un grand mystère ! Ne penses-tu pas que nous ne sommes, toi et moi, qu'un seul être qu'on a divisé? Et chaque portion, toi et moi, cherche l'autre ; c'est cela qui est l'amour...

— Je ne sais pas, — répondait Lilith.

— Et, — continuait Eudémôn, — si je me coupais en deux, peut-être que chaque moitié de moi aimerait l'autre ?

Lilith souriait :

— Si tu te coupais en deux, Eudémôn, tu mourrais!

— Que dis-tu ?

— Rien ! — répondait Lilith vivement.

Eudémôn construisait ainsi autour de son amour de prestes idéologies, qui s'élevaient sans peine assez haut, mais retombaient bientôt sur elles-mêmes comme ces cathédrales trop hardies que dressait la foi ancienne et qui s'écroulaient sous leurs voûtes.

— Ne réfléchis pas à tout cela, — lui disait Lilith ; — aime-moi et ne te demande pas ce que c'est qu'aimer : il n'importe !

— Alors, viens !... Quand je t'ai dans mes bras, le mystère de notre amour ne me gêne plus.

Un jour qu'ils étaient las et comme à bout de voluptés, ils avaient, par la grande chaleur de midi, cherché le frais sous un arbre, près du bassin des nymphéas. Des papillons jaunes se pâmaient sur des fleurs immo-

biles ; des abeilles allaient et venaient, et l'on ne savait si leur vol bourdonnant marquait leur allégresse ou la frénésie de leur fatigue. L'air était lourd... Eudémôn respirait mal et souffrait d'un désir étrange, indéfini.

Lilith prit sa guitare et en toucha les cordes graves. Elles eurent le son que réclamait l'heure torride et pesamment extasiée. Les notes volèrent à grands coups d'ailes dans l'air chargé d'aromes, s'y éparpillèrent et s'y perdirent. Eudémôn s'étira et, d'une voix à demi suffoquée par l'angoisse, il dit à Lilith :

— Je crois, Lilith, que tu sais des choses et des choses que, moi, j'ignore, qui me manquent et que tu devrais me dire!...

— Peut-être! — répondit-elle.

Et alors, pour la première fois, elle joignit à la musique de sa guitare une chanson. Moins une chanson qu'une plainte. Les paroles n'étaient pas, une à une, intelligibles pour Eudémôn. Lilith qui, depuis l'enfance, avait accoutumé de les chanter, en avait oublié le sens ; elles étaient d'une langue lointaine et ancienne. Il suffisait à Lilith de les chanter, avec l'accompagnement de la guitare, pour qu'elles lui fussent évocatrices mieux que des mots connus. Elle chanta et se lamenta. Sa tête s'inclinait en arrière, les yeux clos et les traits tirés. Sa bouche s'ouvrait à peine et la jérémiade nasillarde avait des alternatives bizarres de langueur et de farouche désespoir. Et puis Lilith se taisait une minute. Alors les notes métalliques de la guitare, comme libérées de la servitude que la voix leur imposait, allaient à leur guise, folâtraient et baguenau-

daient. Ensuite elles se calmaient afin que reprît son thrène la voix quelquefois rauque et cristalline quelquefois.

Eudémôn subissait l'influence des sons, qui le traînaient, par mille détours, à leur suite. Et il allait jusqu'aux extrémités de la douleur, jusqu'aux extrémités d'une joie sans cause, étonnée d'elle-même. Il n'avait d'apaisement que si les sons le voulaient bien, aux instants de relâche où ils s'amenuisaient pour repartir bientôt vers la douleur ou vers la joie. Et il arrivait aussi que ne fissent qu'un ces deux sentiments ; un suprême silence, succédant au tumulte des cordes forcenées, pouvait seul convenir à l'excès de cet émoi double et où l'âme tout entière, près d'éclater, se pâmait.

— Encore !... — supplia Eudémôn, quand Lilith eut fini sa chanson.

L'autre chanson se raillait plaisamment. Elle avait des rires gentils et faisait des mines. Les doigts de Lilith couraient et badinaient ; l'on ne pouvait prévoir ce qu'ils inventeraient pour continuer leur gracieuse allée et venue, tant ils prodiguaient le trésor de leur gaieté. Mais Lilith, soudain, posa sa petite main sur les cordes et fit taire la guitare. Elle chanta une complainte, et puis une autre, et puis une autre. Et c'étaient de multiples airs, capricieux, délicieux, qui soulevaient les vagues du désir, libéraient des oiseaux nostalgiques, donnaient à danser à de petites filles, emmenaient des vieillards à leur tombe, appelaient la pluie sur la terre altérée, éveillaient les rossignols dans les bois nocturnes, lançaient au ciel les alouettes

allégées, faisaient glisser sur des perrons de marbre les feuilles en cuivre de l'automne et sanglotaient, puis éclataient de rire, et puis ne savaient plus, en fin de compte, ce que souhaitait leur inquiétude.

Ces petites chansons, qui étaient, avec Lilith, entrées dans le château bien muré d'Eudémôn, venaient de loin, des profondeurs de l'espace et du temps. Là-bas, au pays natal de Lilith, que Lilith ne connaissait plus, elles s'étaient accordées à la tristesse et à la joie des générations humaines qui se succédaient et qui se livraient de l'une à l'autre cette merveille, au jour le jour réalisée, l'âme populaire contente de soi. A chacune de ces chansons, tout homme qui l'avait chantée avait laissé un peu de lui-même. Elles s'étaient ainsi, au cours des âges, enrichies, tout en restant pareilles de paroles et de notes.

Et il n'importait guère que Lilith n'en comprît plus les paroles, ni qu'Eudémôn ne les comprît pas. Elles étaient là, ces chansons, toutes pleines de temps et d'espace. En elles chantaient les siècles écoulés et les régions étranges. Le temps et l'espace qui étaient en elles se heurtaient aux murs du château, comme pour les abattre et s'en aller. Eudémôn ressentit profondément leur souffrance captive.

Il interrompit la chanteuse et lui demanda :

— Ce que tu chantes, qu'est-ce ?...

— Je n'en sais rien, — répondit la chanteuse ; — cela se chante dans mon pays, qui est si loin que je ne saurais pas y retourner...

— Je veux partir ! — fit Eudémôn.

Et leur dialogue fut tel désormais :

— Qu'est-ce qu'il y a derrière ici ?

—Des pays, des pays et des pays, et le mien parmi tous ces pays dont je ne sais pas le nombre ni la distance.

— C'est grand ?

— Oui, on ne peut guère aller jusqu'au bout.

— Et après, après, après?

— D'autres pays.

— Et après les pays ?

— Je ne sais pas.

Eudémôn bondit. Il courut à la première porte qu'il trouva. Haletant, il traversa les chambres et les corridors, s'y perdit, s'irrita de vérifier qu'il revenait sur ses pas, sans cesse. Il cherchait une porte qui donnât vers le dehors et il ne trouvait pas la seule qu'il y eût, qui était bien dissimulée.

Lilith, au jardin, s'effarait de le voir, par instants, et de ne plus le voir. Elle le comparait, en pensée, à ces papillons qui se cognent aux murs d'une chambre et qui s'exaspèrent de ne rencontrer nulle issue à leur véhément désir de fuir. Elle trembla que l'impatience d'Eudémôn ne les trahît tous deux. Mais le jeune homme, en dépit de sa fébrile hâte, se cachait et se protégeait d'hypocrisie astucieuse. Elle l'appela. Longtemps il négligea de lui répondre.

Enfin, las, il revint à elle. Il s'approcha d'elle, il la prit dans ses bras, la plia contre son corps, la tint renversée, la regarda au fond des yeux et lui cria au fond de l'âme :

— Emmène-moi, Lilith, dans ton pays ; emmène-moi !

— Je t'emmènerai ; mais ne dis rien !— répondit-elle.

— Emmène-moi tout de suite.

— Non... ce soir... cette nuit... Tais-toi !

Il se tut. Et, pour l'apaiser, elle lui donna son corps à goûter. Mais, parmi les délices de son corps, il criait :

— Emmène-moi, emmène-moi !

Et, plus elle exaltait l'amoureuse ardeur du jeune homme, plus il voulait avec elle s'enfuir.

TROISIÈME PARTIE

Lilith manigança l'évasion. Ce n'était pas chose commode. Mais elle avait l'esprit fertile; en outre, ses appointements, qu'elle économisait, lui servirent.

Le portier résista quelque temps, et puis céda. L'or le tentait. Lilith, par-dessus le marché, lui fournit les honorables prétextes que, disait-il, sa conscience réclamait. C'est à la politique qu'elle les emprunta : le royaume, en tribulation, voulait un autre souverain que le vieux et maniaque Tobol; rendre le jeune Eudémôn à ses destinées, quelle œuvre digne d'un patriote!... Et, quant aux dangers de l'entreprise, eh bien, Lilith assumait toutes les responsabilités...

— Je dirai que j'ai pris tes clés pendant que tu dormais. Ou bien je dirai que je suis sorcière et que j'ai ouvert cette porte au moyen de mes sortilèges...

Elle était brave, de nature. L'irrésistible nostalgie la tirait hors de ce château; elle fuyait le bonheur morne et, vagabonde, elle ne calculait pas beaucoup les éventualités.

Le portier vit sa tâche si aisée que, pour mériter mieux sa récompense, il offrit la complicité de son

frère, un maraîcher des environs qui, chaque semaine, apportait au château ses légumes. Une petite embarcation qu'il conduisait à la godille, par le canal, servait à son voyage. Il était là, précisément, et ne comptait s'en aller qu'au matin ; mais il partirait de nuit, volontiers. Bref, tout fut combiné, le mieux du monde.

Ils s'esquivèrent à la faveur de la nuit.

Dehors, Eudémôn frissonna. Bien que l'obscurité lui dissimulât le paysage et l'horizon, ses yeux cependant cherchèrent et devinèrent l'étendue ; et n'eussent-ils aperçu que l'immensité des ténèbres, leur profondeur illimitée, c'était assez pour que battît son cœur, ému terriblement. Il s'arrêta, pris de stupeur.

Il respira ; et l'air qu'il but faillit le suffoquer. Des odeurs nouvelles y étaient éparses : Eudémôn, les narines tendues, désirait les attraper toutes et s'en griser. Il saisissait aussi, dans le silence large de la nuit, des bruits lointains dont l'origine lui était inconnue, mais qui, par leur ténuité même et leur langueur lasse, lui révélaient une distance que sa pensée n'arrivait pas à concevoir.

Ainsi s'anéantissait, en quelques secondes, cet univers où, la veille encore, il vivait ; et l'autre, le nouveau, ne se construisait pas aussi vite que l'ancien s'était démoli.

Entre ces deux moments de son devenir, Eudémôn souffrit d'une angoisse pareille à celle qu'éprouva l'humanité des vieux âges lorsque les navigateurs et les rêveurs lui agrandissaient soudain le champ du réel. Le château s'abîma et, avec lui, le cercle familier d'un monde qu'entouraient des murailles de marbre

blanc. Voici qu'apparaissait une vaste nuit pleine de palpable mystère et dont les bornes n'étaient pas perceptibles et dont les routes n'étaient pas visibles.

Eudémôn eut peur. Il se réfugia vers Lilith. Elle sentit ses mains qui, tremblantes, s'assuraient qu'elle, du moins, demeurait la même. Eudémôn prit le bras de Lilith. Il se confiait à elle. Et elle, qui allait le conduire à la vie et le guider, Béatrice de l'ici-bas, fut hésitante, une minute. Ainsi leur double incertitude s'attardait, et leurs deux âmes palpitaient comme les voiles qu'on vient de hisser aux mâts des goélettes en partance.

Tel était leur trouble qu'ils ne voyaient pas les signes d'appel du batelier. La porte du château se ferma. Le peu de bruit qu'elle fit en retombant sur son cadre les poussa en avant : le passé les avertissait d'aller ailleurs quêter l'avenir.

Ils cheminèrent donc, Eudémôn s'appuyant sur Lilith et celle-ci ne sachant plus où ils allaient. Leur grand désir de fuir avait perdu sa vivacité, maintenant qu'ils fuyaient. Ils traversèrent un pont ; et leurs pas sur les planches les étonnèrent. Leurs yeux, qui s'accoutumaient à l'obscurité, y purent discerner des masses d'ombre plus intenses que d'autres. Pour Eudémôn, ce n'étaient que nuances vaines dans l'uniformité nocturne ; mais Lilith y reconnaissait la nature de l'eau, du ciel, de la terre et des arbres. Elle y aperçut même, à quelque distance, la forme de tentes pointues. On avait établi là un camp. Lilith en fut effrayée ; elle se hâta. Eudémôn, sans comprendre, eut peur, lui aussi.

A vrai dire, le camp n'était pas un danger pour eux.

Les soldats que l'on avait postés, de place en place, par la Lande morte, ne surveillaient pas le château, mais le gardaient contre les incursions éventuelles des révoltés : car le royaume était soulevé généralement et le roi Tobol réservait pour la suprême résistance le lieu de sa volonté dernière et acharnée, l'univers étroit d'Eudémôn.

Les deux fuyards entrèrent dans le bateau, embarcation de charge, lourde, et qui marchait à la godille. Ils s'assirent à l'avant. Le batelier, debout, manœuvrait ses amarres, ses perches. Il éteignit bientôt une lanterne qu'il ne jugeait pas utile, vu qu'il ne tenait point à se faire remarquer. D'ailleurs, il savait son chemin, par le canal où il naviguait d'habitude.

Eudémôn ne redoutait pas un péril déterminé; mais il se sentait en présence de telles étrangetés, nombreuses et déconcertantes, qu'il s'abandonnait à Lilith, renonçait à toute initiative et, docile, attendait les hasards sans les prévoir.

Il était prêt à les accueillir tous. Il écouta le bruit de l'eau invisible : elle clapotait sur les parois du bateau, elle bavardait confusément ; et Eudémôn percevait une mystérieuse analogie entre cette voix babillarde et la voix de Lilith chantant les complaintes de son pays dont les mots lui étaient inintelligibles. L'eau, fendue par la proue, glissait avec un sifflement que variait la retombée des gouttes sur le sillage. A la poupe, la godille marquait d'un rythme régulier cette monotone kyrielle de l'eau qui s'éparpille et se gaspille. Dans ce tumulte divers, Eudémôn croyait distinguer l'accompagnement de la guitare et un chant qui, sur

cette trame, passe et repasse, joue et badine avec une fantaisie perpétuelle, allégre, jolie.

Il l'écouta longtemps et enfin, rassuré par la lente succession des minutes pareilles, s'enhardit jusqu'à se pencher vers l'eau, jusqu'à tremper sa main dans l'eau.

Il faisait chaud ; la fraîcheur où se plongea sa main lui fut délicieuse. Et, en même temps qu'il goûtait cette sensation qui de ses doigts se communiquait à son cœur, il s'aperçut qu'à son toucher l'eau devenait mélodieuse ; elle montait à son poignet, et le remous qu'elle faisait se répandait en notes de cristal. Il agita la main : les notes se multiplièrent. Alors il lui sembla que toute l'invisible étendue était pleine de possibilités musicales et qu'en s'y promenant ses doigts éveilleraient des chansons innombrables dont il était le maître et le magicien.

Comme s'il avait accompli cette tâche de susciter l'universelle harmonie nocturne, il poussa un grand soupir de fatigue et de langueur. Tant d'émoi nouveau l'oppressait et son esprit se refusait à recevoir encore d'autres idées. Il désirait et n'osait plus augmenter l'accablant trésor de ses découvertes.

— Eudémôn !...

Lilith, qui n'avait pas bougé, l'appelait. Cette voix familière le tira de sa rêverie éperdue. Il vint à elle. Il se blottit contre elle comme si elle était la certitude et la sécurité. Quelque temps, ils cherchèrent une pose commode, que l'étroite banquette où ils étaient assis ne leur offrait pas. Ils s'étendirent sur des couvertures au fond du bateau. L'épaule de Lilith fut l'oreiller

d'Eudémôn ; la main sur le sein nu de Lilith, il s'endormit doucement, comme un enfant s'endort, las d'avoir la vie à comprendre.

Ils n'avaient échangé nulles paroles, Lilith ayant soin du repos d'Eudémôn et Eudémôn ne trouvant pas les mots qu'il lui aurait fallu. Et Lilith, vigilante, ne dormit point : elle protégea le sommeil d'Eudémôn. Le bateau continua, par le canal, sa longue route.

Mais ensuite, des chants pâmés de rossignols naquirent dans la silencieuse nuit. L'un commença ; un autre répondit. A l'appel de leurs modulations tendres et chaudes, des modulations pareilles et que variait seule la distance inégale s'évertuèrent. Il y avait, sur les deux rives du canal, un bois d'érables et de chênes. Et tel fut le concert qu'Eudémôn l'entendit. Il se dressa. Il écouta ces milliers d'âmes qu'exaltait une ferveur passionnée; une semblable ferveur le tourmenta. Il souffrit et il crut que son malaise lui venait d'éprouver le même sentiment qu'exhalait la mélodieuse étendue et de ne pas savoir, lui, l'exhaler en trilles voluptueux.

Il saisit brusquement Lilith. Il lui prit entre ses deux mains le cou ; il approcha de ses frémissantes lèvres les lèvres de la jeune fille et, jeune sauvage en proie à son désir, il les baisa frénétiquement. Il l'eût tuée ; il la posséda ; et, comme le chant des rossignols délivrait d'une amoureuse alarme l'étendue nocturne, ainsi les délivrait de leur angoisse la réussite de leur volupté.

Alors il tressaillit d'allégresse. Et telle fut la magnificence de son orgueil qu'il se leva subitement,

s'alla camper à l'avant du bateau, et pour rivaliser d'ardeur avec les rossignols, il chanta !... C'était la première fois qu'il chantait. Il imita les façons de Lilith ; il répéta l'une de ses romances, en prononça, comme elle le faisait, les incompréhensibles mots ; et sa voix masculine leur donnait une sonorité nouvelle. D'ailleurs, il ne songeait plus à Lilith ni au batelier. Il ne songeait qu'à égaler en belle harmonie la mystérieuse étendue qui, autour de lui, chantait. Bientôt il s'embrouilla. Les mots de la romance lui échappèrent. Mais il renonça vite à les chercher et, confiant en lui-même, il inventa les paroles et l'air que son ardeur victorieuse réclamait.

— Le petit coq ! — dit le batelier. — Voilà qu'il annonce aux quatre points cardinaux la chose faite !...

S'il se taisait une seconde pour reprendre haleine, il entendait que les rossignols ne se lassaient point ; et il se lançait donc à d'autres musiques. Il s'amusait de la trouvaille de sa voix. Il se laissait mener au hasard du rythme, obéissant à la logique des sons et suivant les idées que sa tumultueuse imagination lui suggérait.

Lilith, qu'effrayait cette exubérance soudaine, vint à lui. Comme le souffle lui manquait, il se tut.

— Repose-toi ! — dit-elle.

Mais il ne pouvait souffrir que l'étendue chantât plus longtemps que lui. Maintes fois, il essaya de chanter encore. Ce ne furent que phrases courtes, défis brefs à des forces qui dépassaient la sienne.

Pour l'apaiser, il fallut que Lilith à son tour chantât. Ingénieuse, elle ne donna guère de voix et, peu à peu,

elle en donna moins encore, de telle sorte qu'insensiblement les rossignols pussent prédominer sur elle; ainsi, sans qu'Eudémôn s'en aperçût, elle s'achemina vers le silence de leurs deux âmes jumelles qui, enfin, ne firent plus que d'écouter.

Eudémôn ne remarqua pas que la voix de l'étendue s'était substituée à la voix de Lilith comme celle de Lilith à la sienne. Il frémissait encore de la même abondance de sentiments qui, tout à l'heure, l'avait soulevé. A peine était-il en apparence plus calme. Et ce fut, dès lors, la nuit, l'immense nuit pleine de rossignols, qui célébra l'ivresse d'Eudémôn.

Son âme s'élargissait ainsi. Elle gagnait les espaces que l'ombre dissimulait à ses yeux, mais où allait éperdument son désir. Elle s'épanouissait jusqu'à ne connaître plus de limites; et elle, qui naguère se heurtait aux murailles du château, goûtait un infini plaisir à se répandre en larges ondes sans cesse multipliées et grandissantes.

Le bois de rossignols s'éloigna; le bateau l'eut enfin laissé derrière lui. Les trilles s'espacèrent, et furent de plus en plus rares, et disparurent. Eudémôn ne le sut pas. Il s'était si bien identifié avec la nuit chanteuse qu'il subissait docilement ces épisodes successifs de la musique et du silence. Eudémôn et la nuit se turent ensemble.

Ensemble ils se tranquillisèrent et, patients désormais, attendirent l'événement qui ornerait l'heure prochaine ou la suivante.

Ce fut la survenue inopinée de la lune.

Curieuse, elle émergea de nuages entassés à l'ho-

rizon. A peine avait-elle teinté d'une lueur bleue la fenêtre qu'elle s'ouvrait dans le ciel. Et la nuit l'avait laissée faire. Eudémôn n'y avait pas pris garde, pas plus qu'à des étoiles peu lumineuses qui, depuis quelque temps, scintillaient parmi la brume. Elles s'étaient montrées, timides, à la faveur de l'éclaircie qu'avait faite dans les nuages la montée lente de la lune ; et la lune, qui semblait les avoir allumées, les offusquait bientôt de son éclat.

On ne vit que son front, d'abord ; mais il était nimbé de merveilleuse lumière. Eudémôn l'aperçut et il eut peur d'elle.

Sans doute, dans le jardin du château, les reflets du clair de lune étaient souvent tombés en belles nappes blanches. Mais pour la première fois il voyait l'astre, en liberté, s'épanouir.

Elle fut sournoise. Elle mit à se révéler tant de nonchalance que l'on eût dit que son manège était perfide et qu'il dissimulait un subterfuge malicieux.

Eudémôn, qui la regardait, plaça ses mains devant son visage, devant ses yeux, comme pour se protéger. Il la regardait entre ses doigts. Inconsciemment, il l'imitait et lui jouait une comédie semblable à celle qu'elle organisait avec l'écran des nuages. Et, à mesure qu'elle s'élevait plus haut derrière les nuages, il abaissait, lui, ses mains peu à peu et offrait autant de visage qu'elle-même en laissait voir. Il était grave. Il semblait accomplir, avec une attentive exactitude, un rite ; et ce geste, que sa spontanéité toute seule lui commandait, eut l'air d'une cérémonie prescrite et fixée depuis des âges très anciens.

Lorsque la lune fut visible tout entière, il écarta ses mains. Son visage, à la lumière lunaire, fut éclatant de pâleur.

Mais il remarqua les yeux, le nez, la bouche de la lune, cette face plaisante et hilare, crut-il, qui, inclinée un peu sur l'oreille droite, dodelinait et faisait des mines. Comme si cette gaie grimace s'adressait à lui, pour y répondre il éclata de rire. Ensuite, il se troubla de voir l'autre imperturbable et dédaigneuse, tête figée et qui se hausse sans que la suive un corps. Elle se haussait, mue par un indiscret désir de découvrir plus loin, d'espionner.

Eudémôn, inquiet, demanda :

— Qui est-ce ?

Lilith, assise auprès de lui, l'examinait. Et elle ne répondit point, parce que l'étrangeté de la scène l'épouvantait.

— Qui est-ce ? reprit Eudémôn.

Le batelier lui répondit :

— La lune, monseigneur ! Ou, du moins, le fantôme de la lune. Car, à ce qu'on dit, elle est morte voici des siècles et des siècles, avant que la terre fût née. Seulement son fantôme subsiste, et c'est lui qui se promène dans le ciel. On raconte encore qu'elle est au service du diable, qu'elle lui fait sa police nocturne et lui rapporte ce qu'elle a vu. Ça, je ne saispas : on dit tant de choses !... Quant à moi, je n'ai janais eu à me plaindre d'elle ; mais, à tout hasard, je lui fais les cornes dès qu'elle se montre. Tenez, monseigneur, comme ceci !...

Eudémôn ne s'efforça point de comprendre ces paroles ; elles affluèrent à ses oreilles et n'allèrent pas jusqu'à son esprit. Ni le fantôme, ni la mort, ni le diable ne se précisèrent. Il devina seulement qu'il y avait là de l'effroi. Il tendit les doigts, de la manière que le batelier lui indiquait, et fit la nique à la lune méchante ; il conjurait un mauvais sort qu'il pressentait et ne concevait pas.

Mais Lilith ne voulut point permettre qu'il détestât cette clarté.

— Oh ! non, — fit-elle ; — ne crois pas ce qu'il te raconte. La lune n'est pas méchante, et elle n'est pas un fantôme. Regarde comme elle brille bien et comme elle est douce. Regarde quelle jolie lumière elle verse sur mon visage et sur mes mains !... Et sur ma robe, vois ... Ma robe blanche devient bleue ! et, si je remue les plis de ma robe, regarde cette lumière qui bouge et qui joue avec des ombres nettes, sans se mêler à elles.

Eudémôn admira Lilith, transfigurée.

Cependant le batelier s'obstinait dans son idée et, tout en godillant de la main droite, il continuait à tendre les doigts vers la lune. Il dit, plus dogmatique, puisqu'on le démentait :

— Elle cafarde. Et moi, je lui fais les cornes pour l'aveugler !... On raconte qu'elle a été pendue, jadis, en punition de forniquer avec les démons de la nuit. Et la corde lui a coupé le cou. Le corps est tombé, tombé jusqu'au fond du monde ; et la tête est restée ainsi, au bout de la corde... On ne voit pas la corde ; mais on ne voit pas tout ce qui existe !... La corde la

balance, ah! très lentement, parce qu'elle est, cette corde, très longue. Et on croit que la lune voyage; mais c'est la corde qui la mène de-ci, de-là, en oscillant. Et on croit qu'elle rit; mais, non : c'est la grimace d'une pendue. Et le diable empêche qu'elle meure, parce qu'il a besoin d'elle pour sa police. Ecoutez, monseigneur : les chiens ont peur d'elle!...

De fermes lointaines arrivèrent des aboiements : ils gémirent, se prolongèrent et moururent. Et, dès que se taisait l'un, quelque autre éclatait. La nuit s'emplit de tristesse effarée, de désespoir, de haine lugubre.

— Les chiens aboient, — dit le batelier, — parce qu'ils pensent ainsi la chasser, la tête vilaine.. La tête vilaine qui n'a plus de cheveux!... Les corbeaux du ciel lui ont arraché les cheveux, dans les temps!... Les chiens tâchent de la mettre en fuite; et ils ne peuvent pas, vu que le diable la protège. Et il y a des siècles et des siècles que les chiens de la terre aboient contre elle, inconsolables!

— Lune, lune, tu es belle comme une fleur, et tu es brillante comme une flamme! — répliqua Lilith. — Lune, lune, tu es le charme des nuits tranquilles! Tu rêves un rêve magique et tu es douce comme le lait, silencieuse comme une âme et pensive comme l'amour!...

Elle continua sa litanie naïve autant qu'elle trouva de mots élogieux. Elle psalmodiait son invocation plutôt qu'elle ne la disait; elle en prolongeait les syllabes; elle donnait à sa voix un accent de tendresse et de cajolerie gentille. Et puis, quand les mots lui manquèrent, elle sauta, preste et sérieuse, debout, sur le banc du bateau.

Faute de place et pour garder son équilibre, elle ne pouvait lancer loin ses pas. Mais tout son corps s'agitait, selon le geste de ses bras qui tantôt se levaient comme si elle portait une amphore sur sa tête, et qui tantôt, amollis, retombaient aux plis de sa robe; et parfois ils se courbaient comme ceux d'une femme qui dort, l'un deux soutenant une joue inclinée de la dormeuse; et parfois les mains, voletant, semblaient les ailes d'un oiseau; et parfois un doigt posé sur la bouche signifiait le silence de l'heure, tandis qu'un autre doigt désignait l'astre silencieux. Ce fut un poème en plusieurs strophes, qu'elle mima. Et l'on eût dit qu'à son tour, après Eudémôn, elle accomplissait une cérémonie propitiatoire. Mais surtout elle obéissait à sa fantaisie; elle tâchait aussi d'être persuasive et d'amener Eudémôn à goûter avec elle la paix charmante du clair de lune.

Il la contemplait et il cédait volontiers à l'influence de sa grâce. Il oubliait les mauvaises paroles du batelier. Mieux que des paroles, même éloquentes ou vraies, le manège délicat de Lilith le disposait à bien accueillir la nouveauté soudaine qui, autour de lui, se déclarait.

La robe de la jeune fille était d'une telle blancheur qu'elle rivalisait avec l'éclat de la lune. Parfois cette robe sautillait et, vers le bas, courait, comme les petites vagues frangées d'écume qui, sur le sable d'une grève, ont l'air de blancs troupeaux en miniature, bondissants, ruants, galopants. Parfois elle s'évasait en larges cernes qui se gonflent, tournent et retombent. Et cette robe était vivante par instants;

ensuite elle mourait et n'était plus qu'étoffe balancée et qui redevient immobile. Mais Lilith avait vite fait de la ressusciter, à moins qu'il ne lui plût d'être, une seconde, pareille à quelque statue qui évoque l'idée du mouvement et ne bouge pas. Lilith savait aussi, par de justes inflexions, mener cette robe d'arrière en avant et d'avant en arrière : alors la jupe dessinait ses jambes tendues, prêtes à s'élancer.

Eudémôn tout à coup cessa de la regarder; il se détourna d'elle, car il avait remarqué par hasard le paysage que le clair de lune illuminait. La lune s'était dégagée des nuages qui l'encadraient et des vapeurs qui la diminuaient. Tout cela s'était, devant son ascension souveraine, écarté. Maintenant, haute au ciel et rayonnante, elle régnait sur de vastes et belles étendues.

Elle répandait en flots calmes sa lumière. Les deux rives du canal étaient visibles, et visibles aussi les champs, les prairies, les arbres.

La réalité se manifestait à Eudémôn sous les candides et diaphanes aspects que lui donne le ciel lunaire. L'immense nuit des alentours épargnait aux yeux et à l'esprit de ce jeune homme la brusque irruption du soleil; elle lui ménageait un plus doux passage de la complète obscurité au jour.

La nuit, les campagnes dorment. Mais, au clair de lune indiscret, les pudiques prairies se voilent de nuées bleues.

Eudémôn, sur les deux rives du canal, vit défiler lentement des meules, des lignes de peupliers, des bouquets de bouleaux et de trembles. Ces images, en

dépit de leur netteté, semblaient une fantasmagorie fragile, qu'un sortilège avait créée pour l'effacer bientôt. Eudémôn, s'il délaissait une rive et regardait l'autre, doutait que la première subsistât lorsqu'il reviendrait à elle ; il la retrouvait avec un étonnement charmé. Aux aguets, il suivait les péripéties d'un miracle.

Ce fut d'abord la seule présence de ces choses environnantes qui captiva son attention. Il ne les avait ni devinées ni pressenties. Il avait cru que des espaces vides s'étendaient autour de lui et, bien qu'il fût accoutumé aux alternances du jour et de la nuit, il ne s'était pas demandé ce que révélerait, en ces lieux nouveaux, la lumière.

D'ailleurs, il n'eut pas tout de suite le sentiment des lointains. Ni les différences de la perspective, ni l'épaississement de l'atmosphère qui enveloppait de pénombre les derniers rangs de meules sur les champs et, à l'horizon, les landes brumeuses, ne lui étaient un témoignage des distances où allait son jeune regard.

Il remarquait des peupliers très hauts et d'autres si petits qu'on les eût tenus entre deux doigts comme une baguette ; et des chaumières si basses qu'un chat n'y fût pas entré ; et des collines si vaporeuses qu'elles ressemblaient à des nuages ; et des nuages si lourds qu'ils ressemblaient à des blocs de pierre ; et c'était à se demander si de telles masses n'écraseraient pas de si frêles supports : car le ciel reposait, dôme pesant, sur le bord circulaire d'un impalpable horizon.

Quant à s'interroger sur les bizarreries du spectacle, Eudémôn n'y songeait pas. Le trouble où il

était ne lui en laissait ni la faculté ni le loisir. Depuis la veille, son univers s'était bouleversé. Il assistait à la formation d'un autre univers ; il accueillait avec stupeur chaque moment de l'œuvre gigantesque et attendait que ce chaos fît un monde.

Pour le divertir, pendant que ces phénomènes cosmiques s'accomplissaient, il y avait la beauté du paysage, la grâce fine et multiple des arbres, la sveltesse des uns, la force des autres ; les bouleaux étaient blancs et noirs, leurs fûts brillant à la lumière de la lune comme de l'acier, l'envers de leur feuillage étant comme de l'ébène ; la nonchalance des saules se penchait jusqu'à l'eau des rives ; et les ormes tendaient en vain, dans l'immobilité environnante, leurs bras miséricordieux. Mais, plus que tout, jolie était la surface d'argent des prés ; la verdure s'y devinait en quelques endroits où le reflet de la lune ne tombait pas directement : et ainsi, quand les yeux allaient de cette verdure à la nappe argentée, ils teintaient celle-ci de l'herbe qu'elle recouvrait.

Le canal fit un coude ; puis la ligne de l'eau fila droit vers la lune. Alors la lune y versa l'extraordinaire profusion de sa lumière. Le canal fut un long chemin de fleurs, préparé pour le surnaturel passage d'un mystère. Il se joncha de roses, d'anémones, d'iris, de mauves, de lilas, de renoncules, de genêts, de lis. Et, comme si la jonchée était perpétuelle, les fleurs se substituaient aux fleurs ; elles s'accumulaient, s'entassaient et le remous de l'eau les soulevait, les chavirait, les noyait, amenait les unes après les autres, en retrouvait sans cesse de nouvelles à remuer ; elles grandis-

saient ou diminuaient : on vit des roses s'élargir comme des soleils levants, des marguerites gonfler jusqu'à les distendre leurs pistils d'or, — et les pétales s'en allaient à la dérive, — tandis que de petites anémones rétrécissaient encore le cercle de leur beauté précieuse et s'anéantissaient.

La proue du bateau fendait cette soudaine floraison, la rejetait à droite et à gauche. Eudémôn avançait parmi ces prodigalités éblouissantes, comme un jeune dieu que fêtent les espaces. Il avait confiance que ces merveilles étaient à lui destinées.

Les fleurs s'agitèrent longtemps à la surface de l'eau. Leur splendeur n'était pas faite seulement de leur couleur diverse, mais de la lumière qu'elles semblaient produire elles-mêmes, la lune oubliée.

Plus tard, lorsque se fut éteinte cette féerie, Eudémôn revint à contempler la lune qui, déclinant, ne propageait plus très loin son rayonnement. Elle enchantait encore un coin du ciel. Les nuages s'étaient approchés d'elle et, autour d'elle, formaient des continents, des promontoires et des plages. Elle paraissait voguer dans l'espace qu'ils lui laissaient.

Eudémôn, à l'examiner longtemps, l'immobilisa. Il ne lui voyait plus un visage ; mais elle était, pour lui, une source de lumière et de silence. Un délicat spectacle se joua autour d'elle. A travers l'étendue libre défilèrent de petites nuées, comme des caravelles blanches ; un reflet de la lune y allumait de vives aigrettes. Et puis, lorsque ces caravelles passaient devant la lune, leur transparence les anéantissait ; elles se détachaient enfin de l'astre et repartaient, avec

le vent en poupe, et abordaient à des rivages accueillants ou bien entraient en de larges estuaires et s'y perdaient bientôt. Eudémôn les guettait et il suivait leur course. Il les comparait à cette embarcation sur laquelle Lilith et lui s'en allaient. Son obscure pensée pressentait une singulière analogie entre ces voyages célestes et son voyage. Il ne distinguait pas nettement le ciel de la terre ; l'un et l'autre s'étaient révélés à lui en même temps et par des phénomènes identiques. N'avait-il pas vu le canal s'illuminer d'un grand sillon lunaire, plus brillant et plus éclatant que le disque même de la lune ? N'avait-il pas fendu de la proue de son bateau une voie de clarté entre des rives pareilles à celles que, là-haut, les nuages formaient ?... Il crut que ces petites caravelles de nuées le devançaient et lui désignaient le chemin par lequel il passerait lui-même, après mille détours dont il ne savait ni la durée ni les hasards ; et alors il s'éprit de l'aventure qu'il imagina.

Le jour vint en catimini.

Il n'attendit seulement pas que le clair de lune se fût éclipsé tout à fait. Les deux clartés coïncidèrent quelque temps, l'une attardée et l'autre subreptice.

D'abord blanchirent quelques touffes de nuages. Eudémôn s'en étonna, crut qu'allait se manifester une seconde lune et redouta cette abondance inépuisable de phénomènes.

Il fit froid. De petits souffles de vent humide passèrent. Sur les deux rives du canal, qui s'élargissait en mares indéterminées, des grenouilles, par milliers, coassèrent.

La première aube fut d'argent mat. Mais, à deux reprises, elle disparut, comme si la force lui manquait pour s'épanouir, dans l'accumulation des vapeurs qui, montées de la terre, tendirent au ciel un voile opaque. Enfin, ces vapeurs furent elles-mêmes touchées de la lumière qui, derrière elles, travaillait. Elles la reçurent, et toute leur masse en fut pénétrée. Elles parurent posséder cette lumière, la vivifier et la produire. Une grande lueur se propagea et se répandit jusqu'au sol.

Puis, ce fut triste et tout brouillé.

La nouvelle clarté, qui avait offusqué l'autre, n'eut pas la netteté charmante de celle-ci. Elle n'étincela ni ne pétilla; elle ne dessina point de lignes sveltes et fines. Elle fut abondante et molle. Elle se dilua trop largement pour être, en aucun point, magnifique. Elle gaspilla ses médiocres munificences.

Il n'y eut pas de belle survenue, mais une transformation lente.

Une petite pluie tomba, menue, qui voltigeait de-ci de-là, poussière humide, au gré de l'air. Et il semblait qu'elle dût être perpétuelle. En peu de temps, la beauté du ciel s'était effacée, comme un pastel dont une méchante main dévaste la surface; et tous les tons se mêlent, se confondent, ne sont plus que laide grisaille. Eudémôn crut que c'était à jamais fini des prestiges qui avaient suscité pour lui, pour son arrivée, les charmantes et les éblouissantes fantasmagories de l'étendue.

Lilith s'aperçut qu'il pleurait silencieusement et sans secousses ni sanglots, pleurait comme le ciel, et que la tristesse des choses le gagnait.

— Veux-tu retourner au château ? lui dit-elle.

Il hésita et répondit que non. Le voyage avait perdu tout l'agrément de sa nouveauté lumineuse ; il s'y abandonnait avec lassitude.

— Ça se passera ! — dit le batelier. — Dans la saison, c'est du beau temps si l'aurore est chagrine.

Eudémôn, assis sur le banc du bateau, ne regardait plus autour de lui : le spectacle n'en valait pas la peine. Les yeux baissés, il songeait vaguement ; et les signes d'une pensée morose étaient sur son visage. Lilith essaya de le distraire. Elle commença de chantonner ; il leva vers elle des yeux si mornes qu'elle se tut. Puis elle bavarda ; mais elle vit qu'il ne prenait pas garde à ses propos. Elle fut dépitée. Il s'en aperçut : il s'approcha d'elle, lui saisit les mains et lui marqua une tendresse douloureuse, comme s'il avait pitié d'elle, comme si tous deux ils devaient avoir ensemble une infinie pitié d'une souffrance qui leur était commune avec le ciel, l'eau et toutes les choses environnantes.

Lilith ne comprenait pas beaucoup cette mélancolie soudaine. Du moins, elle n'en devinait pas les causes profondes ; mais elle en subit la contagion et, obligeante, se prêta aux sentiments que la frissonnante amitié d'Eudémôn lui imposait. Elle s'acquittait ainsi de son office de femme ; et il l'en aimait davantage. Ils accueillirent donc la tristesse de l'heure.

Mais, peu à peu, le brouillard se dissipa, la bruine cessa de choir. Le jour s'établit. Le soleil ne rayonnait pas encore ; il éclairait, sans qu'on le vît. Il y eut, au ciel de grands espaces bleus, que les nuages, selon le vent, élargissaient ou diminuaient. Eudémôn regar-

dait cela et, puéril, comparait la vitesse diverse des nuages. Il s'étonnait des formes imprévues que prenaient, comme en se jouant, ces masses blanches et souples. L'une d'elles, qu'avaient étirée et tourmentée les ouragans supérieurs, présenta, quelques minutes durant, la ressemblance d'une femme nue, couchée mollement et qui étendait ses jambes, ses bras, et qui laissait pendre sa tête chevelue. Et puis une jambe partit ; les bras se disloquèrent, et cette femme écartelée s'anéantit. Eudémôn crut qu'on lui donnait la comédie, comme jadis, au château, sur un théâtre de marionnettes. Seulement, cette nouvelle comédie ne lui était pas très bien intelligible et il ne la suivait qu'avec nonchalance.

L'eau le divertit des nuages. Depuis que, la lune partie, elle s'était éteinte, Eudémôn l'avait négligée. Longtemps elle parut morte, ainsi décolorée, mal visible et pareille à elle-même en toute sa longueur. Mais, au jour, elle eut tout son agrément. Elle ressuscita, fut légère, mobile. Les sillons qu'y traçait le passage du bateau eurent deux faces, l'une verte et l'autre blanche. Par endroits, sa transparence révélait des profondeurs glauques où des herbes se balançaient. Un peu plus loin, les petites vagues se multipliaient, miroitaient à la clarté du ciel qui s'y reflétait ; elles cassaient et secouaient la lumière en fragments innombrables et jolis. Eudémôn s'étonna de cette fluidité complaisante qui permettait que cheminât sans secousses le bateau ; et surtout le perpétuel remuement de la surface le décevait : s'il voulait fixer son regard en quelque point, il avait bientôt perdu son

repère et, s'il tâchait de suivre l'une des images que dessinaient sur l'eau les rives, elle lui échappait devant que son esprit l'eût attrapée. Il prit ainsi conscience de l'incertitude où il était à l'égard du spectacle naturel. Et il s'en fatigua de telle sorte qu'à peine ses doigts jouèrent-ils encore avec cette eau où naguèrent ils se plongeaient volontiers.

* * *

Le soleil avait enfin triomphé de la brume, et tantôt il rayonnait, tantôt un nuage le cachait, lorsque le bateau arriva près d'une écluse. Il fallut attendre la manœuvre. Eudémôn vit les éclusiers aller et venir, tirer sur des câbles, tourner des roues. Cela ne l'intéressa guère ; il ne distingua pas très bien les éclusiers du mécanisme auquel ils prêtaient leur concours.

Mais le bateau l'ennuyait. Et il apercevait la lande verte, les prairies, les champs... La lande le tenta !

— Allons là-bas ! — dit-il.

Et il désigna de la main cette verdure ensoleillée.

— Où irez-vous ? — demanda le batelier.

— Là-bas !...

Et il recommença son geste.

Le batelier ne tenait pas beaucoup à mener les deux fugitifs jusqu'à la ville, où certes on incriminerait sa complicité. Mais il s'inquiéta du sort de ces enfants déraisonnables qu'il abandonnerait. Lilith, elle non plus, n'était pas tranquille ; mais que faire ?

— A quelle distance sommes-nous de la ville ? — demanda-t-elle.

— Par le canal, trois lieues, — répondit le batelier. —

Mais, si vous allez par la route, comptez le double, au moins. C'est que la route n'est pas tout près d'ici. Pour la rejoindre, il faut que vous alliez jusqu'à Lermeer, qui est en face, à deux lieues : vous apercevez d'ici le clocher, derrière les arbres. Mais, quant à suivre le canal, impossible ! A chaque instant, vous rencontreriez d'autres canaux qui aboutissent au grand et qui coupent la plaine deux cents fois. A chercher les gués, les ponts et les écluses, vous feriez plus de chemin que pour aller voir le pape à Rome !... D'ici à Lermeer, ce n'est pas difficile. Vous longez d'abord ce petit canal, sur la droite ; et puis... Enfin, vous demanderez... On vous renseignera... Il y a du monde par la lande, en ces temps-ci, vu la moisson.

Cette géographie nouvelle éveilla la curiosité d'Eudémôn :

— Allons ! — fit-il.

Et il saisissait la main de Lilith. Mais elle :

— Sauras-tu marcher si longtemps ?

— Que oui ! — répliqua-t-il. — Viens !...

Ils quittèrent ainsi le bateau, elle un peu inquiète, lui tout à son désir de connaître plus loin la réalité, qui se découvrait à ses yeux avides plus vaste qu'il ne l'avait imaginée.

Lilith prit avec elle un petit sac de provisions qu'elle avait emporté du château. Elle dit adieu au batelier, le remercia ; elle ne cédait que lentement à la hâte d'Eudémôn.

Mais, quand ils furent descendus, tous les deux, sur la berge, Eudémôn s'arrêta et contempla l'étendue. Il la voyait tout autre, plus variée et plus large que du

canal, encaissé entre ses rives hautes. Il se tint immobile et il admira cette immensité surprenante. Elle, au contraire, Lilith, aussitôt qu'elle eut touché le sol et aperçu la plaine, l'herbe, les arbres et les sentiers en lacets compliqués, s'enivra de cet espace où elle revenait ; et, bohémienne, elle aima son aventure.

— Viens donc ! — cria-t-elle à Eudémôn.

Elle ne songeait plus qu'au plaisir de sa liberté retrouvée ; elle se livra toute à son allégresse de petite vagabonde qui retourne à son vagabondage.

— Viens donc ! — reprit-elle.

Mais lui n'en finissait pas de regarder la plaine. Il y avait devant lui une prairie verte comme l'émeraude ; et puis des arbres, une rangée de saules ; et puis encore une prairie ; et puis une série de champs dorés où des hommes travaillaient à hisser, avec des fourches qu'ils dressaient haut, des morceaux de ces champs dorés sur des chariots. De loin, leur pénible effort ne se voyait pas ; et Eudémôn ignorait l'objet de leur activité. Ils semblaient accomplir aisément les rites splendides de l'été.

Le soleil répandit avec profusion ses clartés vermeilles et joyeuses sur les espaces vides et sur les champs où le labeur humain se multiplie. L'air était immobile. Seule bougeait la lumière. Elle vibrait à quelque distance du sol ; et, sans que la limpidité de l'atmosphère en fût altérée, l'image des choses y tremblait. Quant au silence, le crissement régulier des grillons n'était là que pour le rendre plus sensible. Et telle était la beauté de ce décor qu'Eudémôn demeurait stupide devant elle.

Cependant, Lilith, quelque temps, le délaissa, l'exubérance de son bonheur exigeant qu'elle se démenât. Elle bondit et elle dansa ; et, à maintes reprises, elle s'en fut et puis revint, comme affolée d'air et de lumière ; et, de ses mains levées, elle faisait le signe de frapper sur un tambourin ; et sa tête se balançait de droite et de gauche ; et ses genoux se haussaient ; et, pour sauter, elle touchait le sol et s'envolait ; et elle courait, le front en avant, comme une petite chèvre ; et elle tournait sur la pointe de ses pieds, s'inclinait, et ne savait quelles mimiques inventer pour témoigner de sa ferveur à la plaine radieuse.

Mais enfin, gentille et toute rouge, elle revint à Eudémôn qui, sans elle, n'osait avancer ; elle lui dit :

— Nous avons faim ; déjeunons.

Ils s'assirent dans l'herbe et ils se réconfortèrent des provisions qu'avait emportées Lilith, prévoyante. Ce leur fut un jeu agréable. Mais, quand ils eurent achevé ce modique repas, Eudémôn dit à son amie :

— Ce soir, qu'est-ce que nous aurons ?...

Il devinait les risques de la vie. Alors, il fallut que Lilith lui expliquât l'or qu'elle avait, et l'échange de la monnaie contre des aliments ou l'hospitalité en quelque auberge, et les services que les hommes se rendent mutuellement, et mille choses... Eudémôn avait grand'peine à comprendre tout cela, qui soudainement se présentait à son intelligence. Après cette nuit vigilante et ces émois, il eut sommeil. Lilith aussi. Et ils dormirent à l'ombre d'un bouquet d'arbres Autour d'eux bourdonnaient des abeilles. Ils dormirent deux heures.

Ils s'éveillèrent ensemble. La matinée était dans sa beauté pleine ; la lumière se répandait en flots tièdes et limpides.

— Allons voir ! — dit Eudémôn.

Allégé par le bon repos, Eudémôn sentit son entrain renaître.

Ils se mirent en chemin, suivirent un étroit canal, entrèrent dans la fraîcheur des sous-bois, dans la resplendissante clarté des champs découverts. Eudémôn s'amusait d'un colimaçon qui traversait le sentier, d'une alouette qui surgissait d'une motte de terre et, piaillant, montait en vrille, vers le ciel et vers le soleil qui l'attirait, comme prise de la fureur de s'y aller brûler et anéantir; il s'amusait de la difficulté de la marche par les labours et sur l'éteule où ses souliers brisaient la paille courte ; il s'amusait d'aller plus vite que Lilith ou de la retenir par sa robe si parfois elle le dépassait.

Mais l'horizon surtout le ravissait. Des teintes bleutées, violacées s'y estompèrent. Il désira s'en approcher et les toucher du doigt. Lilith lui affirma qu'il y fallait renoncer, qu'elles reculeraient à mesure qu'il avancerait vers elles. Ses commentaires ne parurent pas à Eudémôn persuasifs ; elle se lassa d'avoir à expliquer tant de choses et d'être, à cette tâche, maladroite. Finalement, elle devint dogmatique et catégorique. Les mots qu'elle disait n'avaient pas de sens pour Eudémôn. Elle s'impatienta ; Eudémôn aussi. Elle concluait :

— Tu verras !...

Ils arrivèrent à un village, quelques maisons basses au bord d'un canal que des arbres feuillus couvraient.

Il y avait là tant d'ombre que le silence y était à l'abri. On eût dit que, depuis des siècles innombrables, il y dormait et que rien ne l'avait encore troublé. Un sentier longeait le canal ; ils le suivirent. Les maisons étaient de l'autre côté : une vingtaine, aux toits de chaume, peintes en jaune et en vert. Et à nul signe on ne pouvait apercevoir que de la vie était logée là. L'eau immobile réfléchissait, et n'en brouillait pas l'image, ces façades pareilles. Tout le reste de sa surface était noir, d'un noir profond où il semblait qu'aucune lumière ne pût jamais pénétrer. Cette eau dormante était lourde aux regards, si lourde que pas une ride ne remuait sa torpeur. En quelques endroits, une petite herbe verte y poussait ; et l'eau avait l'air d'y pourrir. Auprès de la rive c'était comme un métal fondu et pesant, comme du fer qui, par places, se rouille ; du fer, de l'étain, du plomb. Et il n'y avait pas d'humidité sur le sol voisin ni dans l'air, tant cette eau morne était incapable de propager son influence.

Mais, de l'une des chaumières, un homme sortit. La porte qui s'était ouverte se referma sans bruit ; la chaumière reprit son aspect d'immobilité morte. L'homme descendit vers l'eau du canal, entra dans une barque brune qui était amarrée là ; il la détacha, saisit des rames et s'en fut, à petits coups de rames. Il cassa, en passant, le reflet des maisons dans l'eau ; les fragments coururent, s'éparpillèrent. L'eau, allégée soudain, frétillante sous les avirons, un peu plus loin se plissait largement. Le silence ne fut guère endommagé. Eudémôn, qui regardait se détraquer et s'en

aller en miettes l'image que tout à l'heure portait l'eau indifférente, crut qu'elle était une fois pour toutes perdue. Mais il vit les morceaux revenir à leur place peu à peu ; ils hésitèrent, bougèrent et enfin l'image se reconstitua. Quand l'homme, après un tournant du canal, eut disparu, il ne resta aucune trace de son furtif passage. L'ombre éternelle s'était réinstallée en son domaine de silence et de quiétude inaltérable.

*
* *

Après avoir ainsi parcouru les abords et les vestibules de la réalité, Eudémôn entra plus avant dans le secret de la vie.

Il y avait une grande bâtisse de pierre, régulièrement construite, rectangulaire, blanche, où s'alignaient des fenêtres pareilles, avec leurs petits rideaux blancs qui, relevés, ménageaient un intervalle pointu, noir. Sur la toiture d'ardoise bleue, une cloche nichait entre quatre colonnettes qui soutenaient un dôme un peu chinois. Devant la bâtisse, un jardin, qu'une grille de fer séparait de la route.

La cloche tinta : une seule note, aigre et pleurnicharde. Elle la répéta, coup sur coup, quatre fois ; et puis, après quelques secondes, quatre fois encore ; et puis, après un nouveau silence, elle s'évertua. Elle sema, par tout le paysage, une tristesse chevrotante, babillarde et mal résignée.

— Qu'est-ce que c'est ? — demanda Eudémôn.

— Un asile de vieillards, il me semble.

— Qu'est-ce que c'est ?

Lilith ne répondit plus : elle ne savait que dire...

Elle essaya de détourner Eudémôn, lui montra de l'autre côté un joli chemin bordé de bruyères et de genêts.

A cette époque de l'année, les bruyères avaient été roussies par le soleil. Il ne restait de leur floraison carminée que des taches parmi de larges traînées rouges où pointait, avec un peu de verdure, l'or pâle des genêts fleuris.

— Regarde comme c'est charmant !...

Mais Eudémôn n'était soucieux que de cette clochette qui, là-haut, s'agitait sans que l'on vît le mécanisme de sa corde et le sonneur. Elle semblait prise de frénétique ennui ; et l'on eût dit qu'après tant d'heures passées à tâcher d'être muette elle cédait à ce frivole et forcené désir de se plaindre et de raconter à la plaine son désespoir. Elle fut, en ces minutes, l'âme de cette maison qui témoignait par elle sa détresse intime et sa misère cachée.

Eudémôn écouta cette lamentation ; et il fut sensible à tant de mélancolie ardente. Il en éprouva une sorte de crainte et cependant il ne put résister à cet appel d'une douleur qui avait hâte d'être vue. Il se dirigea vers l'asile, lentement et comme en rechignant : une force impérieuse l'y conduisait malgré lui. Lilith le suivait.

Il s'arrêta devant la grille du jardin.

Dans le jardin, des vieux et des vieilles étaient assis, prenant l'air, chauffant au soleil leurs corps étriqués. Le costume des uns et des autres était de drap bleu gris. Parmi les vieux, quelques-uns, en veste courte, avaient le chef coiffé d'une casquette à visière ; et cer-

tains, appuyés sur des cannes, se promenaient, les yeux baissés vers le sable de l'allée, et paraissaient attentifs à l'alternance de leurs pieds qui, clopin-clopant, faisaient encore un pas, encore un pas, comme si chaque pas était un beau résultat qu'ils obtenaient. Ceux-là étaient les plus gaillards. Les autres, emmitouflés de robes de chambre et de casques à mèches, languissaient sur des bancs ou au fond de fauteuils d'osier et, en dépit de la saison chaude, étaient contents de couvertures qu'on leur avait mises aux jambes. Ils gardaient sur leurs petits ventres leurs mains croisées et quelquefois tournaient leurs pouces non sans peine et dans l'intention de se distraire... Parmi les vieilles, il y avait des catégories analogues. Sur leurs robes aux plis épais, elles portaient de longs tabliers à bavettes, de couleur bise ; leurs cheveux ne débordaient pas beaucoup des bonnets blancs, empesés, qui leur cachaient les oreilles. Les manches de leurs corsages étaient boutonnées aux poignets ; les jupes, très larges, donnaient aux hanches une ampleur qui contrastait avec la chétiveté des poitrines séniles.

Tout cela était un petit monde paisible dont la nonchalance ne s'accordait guère avec l'exaspération de cette cloche folle. Quand la cloche se tut, Eudémôn lui en sut gré.

La première impression qu'il eut de ces bonshommes et de ces bonnes femmes fut de cocasserie. Il éclata de rire devant eux, appela Lilith et, du doigt, lui montra une sorte de polichinelle bizarre qui, à vrai dire, n'avait qu'une bosse, et dans le dos ; mais son nez crochu rejoignait son menton presque : sa

large bouche que terminaient deux rides profondes avait l'air de rire, comiquement. Un autre, qui faisait les cent pas, semblait disloqué ; l'effort de sa démarche le secouait ; les bras ballaient ; et les jambes se lançaient de façon très hasardeuse. Eudémôn le comparait à une marionnette.

Les hospitalisés regardèrent ces passants : un peu de distraction, qui variait leur journée. Mais la moquerie d'Eudémôn les irrita ; et de vains bâtons se levèrent.

— Viens ! — disait Lilith à Eudémôn.

Il ne voulait pas s'éloigner. Alors Lilith eut pitié des vieux et des vieilles que cette jeunesse insultait :

— Ne les offense pas. Ils ont du chagrin.

— Qu'est-ce que c'est ? — demanda encore Eudémôn.

— De pauvres vieux et de pauvres vieilles, tu vois. Il n'y a plus de gaieté pour eux.

Alors Eudémôn remarqua l'infinie douleur d'une telle décrépitude. Il s'approcha de la grille, saisit de ses deux mains deux barreaux, sur ses mains appuya son front ; ses yeux alors examinèrent avec une attention curieuse le spectacle que la vieillesse lui offrait.

Une bonne femme était en face de lui. Les yeux d'Eudémôn se fixèrent sur les yeux de la bonne femme. L'échange que firent leurs regards n'apprit rien à celle-ci ; mais Eudémôn en reçut la révélation d'une tristesse immense et qu'il n'avait pas soupçonnée.

Les yeux de cette vieille étaient tout pleins du souvenir d'une vie longue et qui avait, au jour le jour, eu

son lot d'infortune. Il ne s'y manifestait plus d'étonnement ; la souffrance qui s'y marquait n'était pas due à quelque événement plutôt qu'à tous les autres. Cette souffrance résumait les déceptions perpétuelles et innombrables d'une destinée. Si les yeux de cette vieille semblaient vagues, c'était à force de contempler de trop diverses images, diverses mais toutes chargées d'une mélancolie pareille ; et, parmi toutes ces images, ils s'embrouillaient. S'ils ne pleuraient plus, c'était faute de pouvoir choisir, entre tant de sujets de larmes, le plus digne d'être pleuré.

Eudémôn n'avait pas une expérience de la vie qui lui permît de deviner le détail d'un tel désespoir. Mais il ne put méconnaître l'intensité de ce désespoir. Alors les bonshommes et les bonnes femmes qu'il avait trouvés ridicules et drôles se transformèrent et lui furent émouvants au point de le gêner. Il les examina tous, l'un après l'autre, et il les vit écrasés d'une douleur analogue ; et il n'eut pas pitié d'eux, mais il détesta leur douleur.

Tant et si bien qu'il ramassa des graviers et de la poussière sur la route et les lança contre ces vieux, contre ces vieilles qui étaient coupables de l'initier à une insupportable mélancolie.

Alors, il y eut, dans le jardin de sénilité, des cris, des gloussements de colère et de peur, des gestes de menace et de panique, des fuites autant que le voulut bien l'ankylose des jambes et l'équilibre difficile des statures. Les plus empêtrés agitèrent leurs bras et braillèrent. La vieille aux yeux de désespoir pleura silencieusement.

A la vue de ces pitoyables frayeurs, la vindicte d'Eudémôn s'exaspéra. Il se baissait pour prendre encore une poignée de cailloux ; mais Lilith lui saisit le bras et le retint de toute sa force. Elle lui dit :

— C'est méchant, ce que tu fais. Ces pauvres gens n'ont pas mérité que tu leur lances des pierres. Viens. Allons-nous-en !...

Eudémôn était d'avis qu'ils avaient mérité ses représailles : ne l'offensaient-ils point par leur tristesse laide ? Il céda cependant aux paroles de Lilith. Dans le grand trouble où il était, un judicieux instinct lui conseilla de se fier à elle. Et puis, il ne désirait pas demeurer plus longtemps en face de ce spectacle. Docile et morne, il se laissa emmener.

Telle fut la première rencontre d'Eudémôn avec les misères de l'humaine condition : il connut la vieillesse.

Tandis qu'ils s'en allaient, Eudémôn fut silencieux. Il avait pris le bras de son amie. Elle le conduisait et n'osait pas lui parler, bien qu'elle désirât le distraire d'une pénible pensée.

Eudémôn songeait ; et il se perdait parmi tant de problèmes qui affluaient à son esprit. Il eut recours à la science de Lilith. Il l'interrogeait à la manière pressante et astucieuse d'un enfant qui ne renonce point à ses curiosités, si peu zélé qu'on soit à lui répondre. Lilith ne le renseignait pas sans crainte.

— Lilith, — demanda-t-il, — pourquoi sont-ils vieux?

— Ils sont devenus vieux, — répondait Lilith, — un peu chaque année, un peu chaque année ; et, à la fin,

ils furent tout à fait vieux, comme tu les as vus...

— Ah ! — fit Eudémôn, — ils n'ont pas toujours été vieux ?

— On n'est pas vieux ; on le devient, comme est devenu grand le petit garçon que tu étais.

Cette formule, que prononça Lilith sans se méfier, fut pour Eudémôn la révélation décisive. Il n'interrogea plus. Ou, du moins, il n'attendit plus de réponses à ces questions précipitées qui, les unes sur les autres, s'accumulèrent et continrent la vérité, la vérité manifeste et claire.

— Ah ! ah ! tout le monde ?... Tout le monde, oui, deviendra vieux ?... Et toi aussi ? et moi aussi ?...

Il répéta, d'une voix accablée :

— Et moi aussi ?...

Lilith s'étonna de tant d'émoi. La certitude de vieillir était, en elle, usée par l'accoutumance. Elle ne vit dans la révolte d'Eudémôn qu'un enfantillage. Mais l'exaltation de cette voix qui lui criait comme un reproche : « Et moi aussi ?... » l'effraya. Elle balbutia... Eudémôn s'adoucit alors et, quand il répéta cette parole désolante, sa voix était toute pleine d'une pitié qu'il éprouvait pour lui-même.

— Moi aussi, je serai vieux, — dit-il avec douleur ; — je serai pareil à ces bonshommes laids et qui n'ont pas la force de bouger et qui ont des yeux immobiles !...

Plus il parlait et plus il s'apitoyait. Mais il secoua Lilith et rudement lui demanda :

— Quand ?... Dis-le-moi !

— Dans très longtemps, — fit-elle. — Beaucoup plus

tard. Après des années et des années. Ce n'est pas la peine d'y penser, tant c'est loin, tant c'est loin dans l'avenir !...

Une seconde, il se réjouit de ce délai. Mais il se ravisa.

— Loin — demanda-t-il — comme les arbres qui sont là-bas ?

Il désignait les derniers arbres que l'on pût distinguer vers l'horizon et, puéril, empruntait à l'espace qu'il ne connaissait guère, la mesure du temps inconnu.

— Oui, — répondit Lilith, — loin comme ces arbres-là.

Elle ne savait que dire ; elle se troublait.

— Ce n'est pas loin ! — dit-il. — En courant, j'y serais bientôt.

Elle reprit :

— Mais non !... Qu'est-ce que je disais ?... Beaucoup plus loin que ces arbres-là. Loin comme des choses que tu ne peux pas voir et qui sont cachées par des quantités d'arbres, de montagnes et de pays ! Enfin... si loin, si loin... qu'on ne peut pas imaginer comme c'est loin...

Elle tremblait. Eudémôn sourit en la regardant.

— Lilith, tu me racontes n'importe quoi pour empêcher que je ne pleure. Mais, puisque je serai vieux, je n'ai plus de plaisir à ne pas l'être encore. Et toi aussi, tu seras vieille ? C'est triste !... Tu ne seras plus jolie ? C'est triste !... Ah ! tout est triste, puisque nous serons vieux, toi et moi... Lilith, j'ai pitié de nous !... Ce n'était pas la peine de quitter le château... Ecoute,

je n'ai plus envie d'aller voir d'autres pays. Je n'ai plus envie de marcher. Asseyons-nous, là, sur l'herbe, en attendant que nous soyons vieux !...

Des moissonneurs passèrent, qui menaient une charette de blé. Ils arrivaient et ils chantaient. Sur la botte de blé la plus haute, ils avaient placé une grande guirlande de bluets et de coquelicots ; et d'autres guirlandes étaient aux colliers des chevaux qui traînaient la charrette; il y avait encore des fleurs aux fouets des charretiers. Le blé lourd semblait du soleil entassé, dont la provision s'emporte vers des granges d'orgueil. Derrière, hommes et femmes, en ribambelles, chantaient et fêtaient la moisson faite.

— Regarde comme ils sont heureux! — dit Lilith à Eudémôn ; — entends comme ils chantent !...

Eudémôn les regarda, les entendit.

Par jeu, quand ils passèrent devant ce couple jeune, un moissonneur et d'autres saluèrent; les femmes firent la révérence, robe pincée, genoux pliés et vite redressés; et la marche continua, et la chanson ne s'était pas interrompue. Courtoise et gaie, Lilith rendit saluts et révérences. Ils s'éloignèrent. Eudémôn vit les jupes rouges, bleues et jaunes, et les fichus blancs et les chapeaux de paille s'en aller.

Lilith reprit :

— Comme ils sont heureux !

Mais Eudémôn lui demanda :

— Ne savent-ils pas qu'ils seront vieux ?

— Ils le savent et n'y pensent pas.

—Ils doivent y penser ! — répliqua Eudémôn ; — et moi, je le leur rappellerai.

Il leur cria, tant qu'il put :

— Vous serez vieux ! vous serez vieux !... Il n'y a pas de quoi chanter et être gais... Vous serez vieux !...

Mais, tout à leurs chants et à leur joie, ils n'entendirent pas ou ils négligèrent ce rappel de la destinée, qui leur venait d'une bouche adolescente. Comme ils ne se retournaient point et ne cessaient de rire et de danser, Eudémôn haussa les épaules.

Et il laissa passer ainsi ce conseil de vie allègre et oublieuse que le hasard du chemin lui offrait.



Au bras de Lilith, il reprit sa route. Une grande tristesse l'avait envahi. Lilith n'osait pas lui parler. Il demeurait enfermé en lui-même, à calculer le temps selon l'espace et à l'évaluer. Mais, si loin qu'il reculât, en imagination, les limites de l'échéance, il ne l'écartait pas de sa pensée. La vieillesse allait et venait capricieusement parmi la durée qu'il inventait ; et elle fanait toutes choses et toutes choses enlaidissait. Il eût voulu la fixer au delà d'une libre étendue qu'il eût fait ample et radieuse. Il ne le put : elle luttait contre son effort comme un ressac de houle mauvaise et qui gagne invinciblement.

Ils arrivèrent à un petit bois de chênes nains. Un étrange bois. Il y avait, dans les fourches des arbres, des pierres, les unes petites, les autres énormes ; et certaines étaient presque au ras du sol, les autres à diverses hauteurs, certaines près des cimes. Tout le bois était ainsi, comme s'il avait soulevé, comme s'il

avait pris, en sortant de terre, un beau jour, les pierres qui s'opposaient à son essor.

Eudémôn s'étonna de ces arbres qui avaient des cailloux parmi leur frondaison. Lilith, qu'il interrogea, ne sut le renseigner. Il s'adressa donc à une vieille femme qui était là, marmonneuse de prières et gardienne de ce petit bois à la lisière duquel sa maisonnette présentait, sous l'auvent, un choix d'images dévotes et d'amulettes. Elle dit :

— C'est le bois du miracle ! Vous ne le connaissez pas?... Ah ! jeunesse !... Plus tard vous en apprendrez le chemin, jeunesse !...

Elle ne bougeait pas de son fauteuil. Ses bras seuls s'agitaient. Tandis qu'elle parlait, elle avait l'air tout à la fois d'une montreuse de curiosités qui débite son boniment et d'une prophétesse qui ouvre des horizons sur le mystère.

Eudémôn l'écoutait, bouche bée. Lilith, en prévision d'un verbiage fâcheux, essaya d'entraîner Eudémôn.

— Allons-nous-en ! — dit-elle. — Cette vieille ne te racontera que des bêtises. Viens !...

Mais lui refusait de partir. Et la vieille :

— Attendez seulement un peu ; il y a aujourd'hui pèlerinage. Et vous verrez ! Le plus beau pèlerinage de l'année. Les malades viennent en bande depuis l'église de Lermeer jusqu'ici. Et ils apportent une pierre. Chacun sa pierre. Plus elle est grosse, mieux ça vaut. Mais bien sûr que les plus malades n'ont pas la force de charrier une roche !... Et la pierre qu'ils ont apportée, à grande fatigue de bras ou

d'épaules, ils la vont placer dans une fourche d'arbre à la hauteur où la maladie les tient. Pour leur récompense, quelquefois, Dieu les guérit. Il les guérit, s'il le juge bon : c'est évident qu'on ne lui commande pas, et il a ses raisons. Mais le monde est si exigeant !... Par exemple, il y a une chose que je me tue à répéter. Quand vous entrez dans le bois avec votre pierre, prenez garde de ne pas faire tomber la pierre qu'un autre a placée en quelque fourche. Vous attraperiez sa maladie, séance tenante ! Vous ne vous en apercevrez peut-être pas tout de suite ; mais, aussitôt que la pierre tombe, vous avez le germe. Et notez bien que l'autre n'est pas guéri pour ça. Non : il n'est pas guéri, puisque sa pierre n'est plus là. Alors, ça n'est profit pour personne !... Moi qui suis la gardienne du bois, je n'y entre jamais : j'ai trop peur !...

Eudémôn écoutait ce bavardage, ne le comprenait pas, y devinait vaguement d'inquiétants mystères et frissonnait. La vieille le prit par la main. Il n'aima point le contact de ses doigts secs : mais il la suivit avec docilité. Elle marchait à pas menus et, à chaque instant, risquait de choir. Son corps, en quittant le fauteuil où il était tout à l'heure installé, ne se redressa point ; et, les cuisses étant quasi verticales, la poitrine fut inclinée vers le sol ; la tête, pour regarder en face, cassait la nuque. La vieille mena Eudémôn autour du petit bois ; et Lilith, à regret, les accompagnait. La vieille multipliait, avec une sénile complaisance, les démontrations :

— Regardez, mon jeune homme ! Ce caillou que voici là, en bas, c'est pour une entorse qu'on l'a mis,

probablement. Celui-ci, plus haut un peu, une coxalgie. Celui-ci, une maladie des poumons, ou bien du cœur. Celui-ci, ce doit être pour les yeux ou enfin quelque maladie de la figure. Je ne peux pas vous affirmer : ça dépend de la taille de la personne. Moi, toute ratatinée et déjetée, si je mettais une pierre à cet hauteur-là, ça voudrait dire... ça voudrait dire que j'en ai par-dessus la tête !...

Et elle rit de son sarcasme.

— C'est, ma foi, vrai que j'en ai par-dessus la tête, certains jours. Seulement, ça, c'est une maladie qui ne se guérit pas; il n'y a pour guérir cette maladie-là qu'une maison de planches dans un trou, avec trois pieds de terre dessus. A la disposition du Seigneur, *amen*!... Et vous remarquerez, mon jeune homme, des pierres qui sont si haut, si haut dans les arbres que personne n'a jamais pu avoir de maladie si haut que ça. Le bruit court que ce sont des géants qui les ont placées là, dans les temps. Mais je ne crois pas ça. Les arbres poussent et, en poussant, haussent les pierres, voilà tout. Et ils pousseront jusqu'à l'éternité ; et, au jour du jugement, ils présenteront à Dieu, dans le ciel, toutes les pierres que les malades d'ici-bas ont apportées, en acte de foi. Mais croyez-vous qu'il y en a ?... Sans compter celles qui dégringolent, soit que le vent les chasse ou que la branche pourrisse : d'une manière comme de l'autre, c'est mauvais signe pour le malade, si Dieu a refusé sa pierre !... Mais croyez-vous qu'il y en a ? Des milliers et des milliers !... Et en voici, des maladies, et en voilà ! Toutes les maladies du corps et de l'esprit ! Quelle misère !

Et la souffrance! et les larmes! et la dégoûtation!... Si on y pensait, on en aurait le cœur tordu!... Mais on s'y fait. Ainsi, moi, je n'y pense guère.

Quand elle eut dévidé sa kyrielle de paroles, Eudémôn se tourna vers Lilith et lui demanda :

— Qu'est-ce que la maladie?...

Lilith ne lui avait pas encore répondu, que la vieille, un doigt levé, l'autre main en conque vers l'oreille, annonça :

— Mais voici mon pèlerinage. Entendez-vous?

Des voix, en effet, approchaient. Des voix geignardes et traînantes. On ne distinguait pas encore les paroles. Une complainte morne et lente, une plainte qui s'efforçait de chanter.

Au tournant d'un sentier bordé d'arbres, déboucha le cortège. Les voix affluèrent. Elles psalmodiaient, en latin, des litanies d'imploration. Des cris aigus ou rauques, mal accordés, rythmés à peu près. Cela s'alanguissait, comme de fatigue, et repartait avec fureur et n'avait pas de cesse.

D'abord, allaient, clopin-clopant, des boiteux. On leur avait donné la tête du cortège afin qu'eux, les moins allants, indiquassent l'allure lente qui leur était seule possible. Certains n'avaient qu'une jambe. D'autres n'avaient pas de jambe du tout et avançaient à la force des bras, balançant leurs torses lourds. D'autres, paralysés, contrefaits, pareils à des crabes ou à des pieuvres, se traînaient sur le sol à grand'peine ; plusieurs, pareils à des limaces, glissaient et l'on ne voyait pas comment. Tous étaient chargés d'une pierre qu'on leur avait ficelée sur le dos. Leur marche en

était encore retardée. Ils ressemblaient à des Sisyphes estropiés. Parfois quelqu'un s'arrêtait, de lassitude, et soufflait. On l'attendait. Et le cortège avait ainsi des à-coups, des défaillances. Après les infirmes venaient les malades ingambes. On distinguait parmi eux des lupus, des cécités, des ulcères. Au soleil, ces plaies furent rouges. Puis il y eut la ribamdelle des fous, des idiots que l'on conduit en les tenant sous le bras ; les maniaques, qui dansent, se trémoussent et font mille contorsions ; les tuberculeux, squelettes verts ; les cancéreux, qui se tortillent de douleur ; toutes les maladies cachées ou manifestes qui attaquent la peau, la chair ou l'âme. Et chaque malade portait sa pierre, qui à la main, qui sous le bras ; les uns des cailloux, les autres des morceaux de roc. Des civières enfin charriaient de lamentables résidus de souffrance : à peine y pouvait-on reconnaître des débris d'humanité pantelante. Et des mains crispées, qui émergeaient de ces civières, tenaient une pierre, la brandissaient de toute la force qui leur restait ; et, en d'autres civières, la pierre était posée sur quelque poitrine ; et, ailleurs encore, la pierre était suspendue au cou du malade par une ficelle.

La litanie sortait de quatre-vingts bouches à demi mortes. Elle était effroyable ; et des cris de douleur augmentaient l'éclat de la supplication.

Quand le cortège fut à peu de distance, Eudémôn eut un geste de recul. Il entraîna Lilith. La vieille les rejoignit et elle disait :

— Quelle misère ! quelle misère !...

Eudémôn se serrait contre Lilith, comme si, pour

se protéger d'un tel voisinage, il désirait le contact de ce corps jeune et sain. Mais il demanda :

— D'où vient à ces gens la maladie ?

La vieille répondit :

— La maladie, mon jeune homme ! Elle est dans toute la chair humaine, qui est la chair de péché. Elle sort un jour ou l'autre ; mais, en germe, elle était là. C'est une grande pourriture que notre chair, depuis qu'Adam a fait la faute !...

Eudémôn fut songeur un instant. Tout à coup, l'idée de la chair vivante que l'universelle corruption travaille lui entra dans l'esprit ; alors, il écarta Lilith brusquement, comme s'il devinait et pressentait, en elle aussi, le germe ignoble et le travail monstrueux de la corruption.

Puis il ferma les yeux ; ses bras firent le geste de repousser toute approche ; et, pris de dégoût, il se sauva.

Telle fut la deuxième rencontre d'Eudémôn avec les misères de l'humaine condition : il connut la maladie.

Eudémôn se sauvait si éperdument que Lilith, pourtant agile, douta de le rejoindre. Elle courait et l'appelait. Mais lui, au lieu de répondre, fuyait plus vite. Chacun des appels de Lilith, comme un vent d'épouvante, le chassait. Dans sa hâte, il faillit choir. Puis il entra dans un chemin sans issue. Il tenta vainement d'escalader une barrière. Lilith, preste, lui saisit le bras. Il voulut s'arracher, il frissonnait.

Tous les deux, en nage, essoufflés, se trouvèrent face à face. Leurs yeux mêlèrent leurs regards ; et telle était leur amitié mutuelle qu'un même sentiment de réciproque pitié les anima.

Eudémôn dit :

— Ce n'est pas de toi, Lilith, que j'ai horreur, mais de toute chair humaine, où réside la corruption ; oui, de la mienne autant et plus que de la tienne !

Et, en disant cela, il frémit. Sa tête se rejeta en arrière, comme offensée d'une odeur mauvaise, et ses bras s'allongèrent vers le sol, et ses mains remuèrent.

Le petit chemin creux où ils étaient s'encaissait entre deux talus d'herbe, de mousse, de fleurs, et recevait, par l'intervalle des feuilles, des bribes de soleil qui tombaient dans la pénombre douce. La solitude et le silence étaient là comme à tout jamais.

Lilith recula de quelques pas ; et, sans une seconde regarder Eudémôn, elle ouvrit sa robe légère, dénoua des rubans et se décolleta de telle sorte qu'apparurent son torse charmant, sa poitrine en fleur. Elle dégagea ses épaules, qui étaient blanches et jolies. Les bribes de soleil jouaient sur sa peau nacrée. Alors elle dit :

— Suis-je vieille ? suis-je laide ? Ressemblé-je aucunement à ces malades que tu as vus ? Et quelle corruption devines-tu dans ma chair qu'hier encore tu aimais ?...

Il la regardait. Et certes il était trop jeune pour que le désir ne lui vînt pas, à telle vue. Mais il ne bougea point. Elle reprit :

— Si tu veux t'éloigner de moi, va-t'en. Si tu m'aimes, donne tes lèvres aux miennes, qui t'appellent et qui t'attendent.

Il répondit :

— Tu es jolie !... Mais celles-là aussi furent jolies, que j'ai vues tout à l'heure en proie à la corruption !...

Et ceux que j'ai vus pourrir au soleil furent jeunes et beaux comme moi !...

Lilith, à ces mots, s'attrista. Sur son visage descendit une mélancolie pareille à l'ombre du soir qui tombe sur une vallée. Elle baissa les paupières ; sa bouche trembla. Elle pleura silencieusement. Pudique et offensée, elle ferma sa robe. Elle avait honte de ses petits seins, offerts et refusés. Eudémôn la vit et s'approcha d'elle. Quand il fut devant elle, il posa ses deux mains sur les épaules d'elle et attendit. Bientôt leurs lèvres s'unirent. Ce fut le baiser le plus émouvant qu'il lui eût donné. Il en éprouva longuement la trop alarmante douceur ; il en ressentit la joie effarée : il comprit que se cajolaient et s'enivraient amèrement deux chairs momentanées, promises à la désuétude et qui se hâtent d'être voluptueuses.

*
* *

Les heures qui vinrent ensuite, midi passé, furent graves et mornes. Eudémôn et Lilith se reposèrent ici et là, souvent. Leur voyage avait perdu toute son allégresse. Eudémôn était las et le disait. Il était las à force de chagrin. Telle fut sa nonchalance découragée que Lilith le dut stimuler : ne fallait-il pas arriver à la ville avant le soir, afin d'y trouver un asile? Voudrait-il être la nuit dehors, en ce lieu qu'avait traversé le pèlerinage des malades? La promesse d'un lit et d'un bon repos ne l'aguichait-elle pas?

Des vivandiers ambulants, qui avaient accompagné le pèlerinage, leur vendirent ce que leur faim réclamait. Eudémôn eut quelque dégoût de ces nourritures.

Le paysage ne le divertissait plus. Il ne s'amusait plus de voir, à mesure qu'il avançait, de nouvelles cimes d'arbres apparaître, l'horizon reculer et de vastes espaces qu'il n'avait pas devinés surgir, comme attentifs à lui ménager une surprise perpétuelle. Son esprit, occupé de la vieillesse et de la maladie, soupçonna toutes choses d'être vieilles et malades. Il crut que la nature environnante souffrait. Les cailloux de la route lui semblèrent lugubres, ceux-là même dont le soleil faisait scintiller joliment les facettes. N'étaient-ils pas, ainsi que les autres, destinés au bois des miracles implorés et qui ne s'accomplissent pas? La terre douloureuse en était chargée, à la manière des malades lamentables qui donnaient ce témoignage de leur confiance vaine ; et, s'ils jonchaient immobiles le sol, n'était-ce pas le signe d'un dernier espoir abandonné ?

Eudémôn compatit à la misère des arbres. Il reconnut l'ancienneté de quelques-uns, leur décrépitude. S'il trouvait encore de la jeunesse au fût svelte et brillant des bouleaux, la rude et rugueuse écorce des chênes lui parut analogue à la peau qu'il avait vue sur le visage et sur les mains séniles des hospitalisés. Le tronc d'un hêtre était bossué de verrues et entaillé d'une large plaie : on eût dit qu'une gangrène le rongeait. Un pin qu'on avait abattu saignait comme un membre coupé. Des ramures de pommiers et de figuiers se tendaient et se tordaient, pareilles à des bras qui montrent leur douleur.

Il pensa que l'eau des canaux était malade. Les rides que la chute d'une feuille ou le toucher furtif d'un

insecte y excitait s'y propageaient comme un frisson de fièvre ; et la surface, par endroits couverte de mousse, ailleurs colorée de reflets sales, semblait moisir.

Il se demanda si les hirondelles, qui voletaient et près du sol multipliaient leurs tours, n'étaient pas affolées d'une torture insupportable.

Ainsi toute la nature lui devenait une image de souffrance.

Ils gravissaient, Lilith et lui, une côte très dure. Ils étaient silencieux, Eudémôn gardant pour soi sa rêverie et Lilith évitant de provoquer une question dangereuse. Ils marchaient lentement, les bras enlacés, mais les âmes distantes. Ils aperçurent au sommet de la montée, soudain, quelque chose d'étrange et qui diversement les effraya. Un cortège, d'aspect farouche.

D'abord, un homme, très vieux, vêtu d'or, coiffé d'une mitre en or ; il tenait, de la main droite, un bâton d'or et, de la gauche, sur l'épaule, un grand parapluie vert qui le garantissait du soleil. Derrière lui, deux bambins, habillés de rouge et qui portaient des ustensiles en argent. Ensuite venait un char singulier, noir, muni d'une toiture et qui était chargé de draperies noires, et que traînait un cheval roux, harnaché d'étoffe noire et empanaché de plumes noires. Derrière ce char, il y avait une femme frénétique, qui allait et venait, qui s'agitait avec une fureur bizarre. Enfin des gens paisibles formaient une file quelconque, d'allure rapide mais régulière.

Lilith, qui avait reconnu l'appareil funèbre, n'essaya même pas d'en épargner la vue à Eudémôn : elle savait

sa curiosité trop éveillée pour qu'il dût consentir à omettre ce nouveau spectacle. Il entraîna Lilith, s'écarta du milieu de la route et, contre un talus, attendit avec autant d'avidité que de résignation le passage de cette chose, qui allait lui révéler quoi?...

A mesure qu'approchait le cortège, il en distinguait plus nettement le détail. Le vieil homme doré marchait plus vite qu'il ne l'eût souhaité, cahin-caha, par la descente rude. Ses jambes raides ne suivaient pas sans difficulté l'élan de son corps; et il se rattrapait, à chaque instant, d'une menaçante chute. Sur le char était posée une longue boîte. La femme frénétique tenait, de la main gauche, l'une des colonnettes qui supportaient la toiture; elle se laissait tirer par le char et cependant luttait pour empêcher qu'il n'avançât. De sa main libre, sans cesse brandie et remuante, elle faisait le geste de chasser on ne savait quoi, des démons sans doute, des esprits mauvais ou de sinistres idées. Et elle se lamentait, gémissait, hurlait, comme une bête battue. Cette mimique outrée était en contraste avec l'indifférence des autres gens qui accompagnaient le convoi. Et ces cris rauques, désordonnés, s'accordaient mal avec une très morne et lente mélopée que le vieil homme doré chantonnait nonchalamment.

Le soleil, dont commençait le déclin, répandait de grands rayons sanguinolents.

Lorsque le cortège fut à la hauteur d'Eudémôn et de Lilith, Eudémôn, qui l'avait attendu sans bouger, tressaillit. Un brusque sursaut le lança vers cette chose étonnante et redoutable. Il courut. Son indiscrète curiosité le porta vers le prêtre; il le regarda sous le

nez. Le vieil homme, sans interrompre ni sa marche ni sa chevrotante psalmodie, secoua pour le menacer et l'écarter son bâton d'or. Eudémôn, interloqué, s'arrêta. Au passage du char, il se dressa sur la pointe des pieds. Il aperçut le cercueil ouvert, le mort emmailloté de linges blancs, la tête seule visible. Alors, il vint se placer derrière le char, saisit comme la femme forcenée l'une des colonnettes qui soutenaient le dôme et se laissa traîner. Mais la femme hurla plus fort et se démena et se jeta sur Eudémôn pour lui faire lâcher prise. Elle l'eut bientôt chassé.

Il défaillait. La fatigue, la chaleur lourde, l'horreur entrevue de ce cadavre, la sauvage colère de cette femme et surtout une odeur dégoûtante qui suivait le char comme un sillage délétère, lui montaient au cerveau, le paralysaient.

Avec Lilith, qui l'avait rejoint, ils cheminèrent à côté du char. Les gens du convoi leur lançaient des regards irrités ; mais la hurleuse ne leur était plus attentive, retournée à ses cris et à son remuement farouche.

Après une course longue et des détours imprévus, on fut dans un enclos sinistre et ensuite devant un trou creusé à même le sol. Le vieil homme doré, le char, la hurleuse, les gens, s'immobilisèrent. D'autres gens, qui étaient là d'avance, prirent sur le char le cercueil et le déposèrent sur le sol. Eudémôn assistait, comme à des rites incompréhensibles, à ces manœuvres funèbres. Mais, quand le cercueil eut été déposé sur le sol, il s'approcha et vit la face tuméfiée, la grimace affreuse des lèvres violettes, les yeux

enfoncés dans les orbites, les joues blêmes déjà marbrées de taches rouges et bleues. Il y eut des sanglots, parmi l'assistance.

Le couvercle du cercueil fut apporté, vissé. Eudémôn frissonnait comme un feuillage de tremble et Lilith avait peine à le soutenir. La hurleuse, au contraire, s'était calmée. Elle prit une pose d'affliction tranquille et, d'une voix dolente, récita cette complainte :

— « Tu étais de la chair vivante, qui goûte la fraîcheur du matin, l'éclat de midi et la paix magique du soir. Tu es mort et il n'y a plus pour toi d'heures ni de jours ni d'années, mais un temps que rien ne varie.

» Tu étais de la chair vivante, qui va et vient par les routes d'ici-bas et cueille les fleurs et prend son plaisir. Tu es mort et tes jambes ne sont plus des jambes ni tes mains des mains ; tu es inerte et tu ne sais même pas qu'on a lié tes mains et tes jambes inutiles.

» Tu avais des yeux, une voix, une raison, une âme. Tu entendais, et tu te mêlais aux conversations des hommes. Tu es un mort parmi les morts ; et, entre les morts, il n'y a point échange de paroles ni de pensées, mais le silence et rien.

» Tu aimais et tu as connu la volupté. Mais tu es mort et celle que tu aimais serait nue et lascive devant toi sans que tu en eusses le sentiment, puisque tes yeux sont aveugles, tes oreilles sourdes et tes narines à jamais indifférentes.

» On t'aimait. Tes camarades t'appelaient à leurs fêtes. Tu es mort et tu es devenu un tel objet d'hor-

reur qu'on te laissera au fond de ce trou et qu'on désirera que la terre te garde.

» Tu ne seras que pourriture et puanteur. Et puis enfin, tu ne seras plus rien, absolument plus rien. Dans les mémoires, ton souvenir aussi se décomposera. Il n'en restera rien, absolument rien, après que seront morts à leur tour ceux qui t'ont connu et les autres à qui ceux-là auront parlé de toi peut-être. Et, que tu aies vécu ici-bas, joui de mille voluptés et supporté mille tracas, sera la même chose exactement que si jamais tu n'avais existé. »

Elle avait fini de pleurer. Mais l'assistance, émue de cette complainte qui pourtant ne lui apprenait rien de nouveau, étaient en larmes. Eudémôn tremblait d'épouvante.

Après que la pleureuse eut achevé sa complainte, le vieux bonhomme en or débita des formules longues, qui devaient être spiritualistes et qui, sans doute, reportaient à l'actif de l'âme tout ce qu'avait manifestement perdu le corps. Mais il s'exprimait dans un idiome que personne n'entendait ; et lui-même ne semblait pas attacher beaucoup d'importance ni de signification précise à son discours : il le bredouillait en hâte, prenait à peine le temps de chantonner la fin des versets. D'ailleurs, il toussait, car il avait eu chaud : sa gorge en était congestionnée.

La boîte, dûment fermée, fut saisie par les gens du cimetière, entourée de cordes, amenée au trou, plongée dans le trou ; et les pelletées de terre, l'une après l'autre, y tombèrent, sonores les premières, qui tapaient sur les planches avec leur gravier, puis sour-

des. Et patientes, elles couvrirent peu à peu la boîte, arrivèrent au niveau du sol, le dépassèrent ; et ce qu'il y avait de trop fit sur le mort un tumulus qu'arrangèrent le mieux possible les bêches, à petits coups bien appliqués.

A ce spectacle, Eudémôn se mit à ululer si lamentablement que le cimetière s'emplit de sa plainte ; sa plainte courait parmi les tombes et s'y traînait et s'y heurtait comme une bourrasque éperdue.

Telle fut la troisième rencontre d'Eudémôn avec les misères de l'humaine condition : il connut la mort.

Eudémôn disait à Lilith, tandis qu'ils cheminaient vers la ville enfin proche :

— Moi aussi, je serai mort ?

Elle lui répondait :

— Tout le monde et tout sera mort !

La mélancolie d'Eudémôn l'avait gagnée. Elle n'essayait plus de le divertir. L'émoi tragique d'Eudémôn l'avertissait d'être attentive à des tristesses qu'elle avait toujours sues et qui lui étaient devenues à la fois familières et indifférentes. L'idée de l'inévitable mort la bouleversa. Au début de cette journée, la stupeur d'Eudémôn en présence de la destinée humaine et de ses péripéties lugubres l'étonnait ; maintenant elle s'étonnait d'avoir vécu étourdiment avec la certitude de mourir. Elle répéta :

— Tout le monde et tout sera mort !

Eudémôn insista :

— Moi aussi ? moi aussi ?

— Oui, — répondit-elle, — toi aussi ; et moi, et quiconque vit.

— Je ne veux pas ! — cria-t-il, — je ne veux pas !...

Il tendit devant lui ses deux mains, et il proféra :

— Ces deux mains-là, qui sont mes mains vivantes, ne seront plus des mains ?... Et cette chair que voici pourrira, s'en ira en miettes, ne sera plus rien ?... Non, non, non !... Lilith, dis-moi que ce n'est pas vrai, que cette femme était absurde, dis-le moi !

— Je ne peux pas te le dire. Toute ta chair, et la mienne, s'en ira et se défera et s'anéantira !...

— Cette chair en fleur ?...

— Cette chair vivante !...

Alternativement, Eudémôn s'affligeait et il s'indignait. Il refusait d'accorder à la décomposition fatale ses mains, son visage, son corps qu'il sentait jeune et sain. Sa vaine colère disputait aux menaces impassibles de la mort sa chair, et faisait une défense opiniâtre. Mais il devina plus forte que lui l'ennemie et sut qu'il ne limiterait point le désastre. Il supplia Lilith :

— Au moins, Lilith, dis-moi si l'on ne peut devenir rien, tout à fait rien, soudainement et sans passer par cette pourriture !...

— On ne le peut ! — répondit-elle.

Il cessa de marcher et il détesta son corps d'être ce corps qui pourrirait. Il regarda ses mains avec dégoût. Lilith lui conseilla de songer aussi qu'il vivait. Elle lui dit :

— Ecarte cette pensée. Ne la garde pas avec toi. Si l'on a cette pensée dans l'esprit, on ne peut plus vivre.

Il répliqua :

— Je ne peux pas l'écarter. Elle est en moi, désormais ; elle gâte tout. Son odeur est en moi et imprègne toutes mes idées !... Comment saurait-on que l'on sera mort et n'y penserait-on pas ?...

— Je l'ai toujours su !... Je l'ai toujours su, il me semble.

— Tu n'y penses jamais ?... Moi, du moment qu'il est certain que je mourrai, je n'aime plus à vivre. Je voudrais être mort déjà. Ce serait une chose faite !... Toi aussi. Je voudrais que nous fussions morts, depuis si longtemps que ce fût une chose dont il ne serait plus question. Mais j'ai horreur de ce corps que voici, qui sera mort et qui, pour cela, m'est un objet de dégoût !...

Ainsi alternaient leurs propos funèbres ; et leur marche en était retardée.

Ils arrivèrent cependant à cette ville où ils devaient passer la nuit, Lermeer, ancienne capitale. Cette ville datait de l'époque lointaine où les ancêtres de Tobol constituaient leur royaume. Elle avait été florissante et puis abandonnée, à mesure que la puissance des Tobol devenait continentale et, de la mer où elle était née, allait s'installer dans un large territoire.

Lermeer n'était plus qu'un village d'une centaine d'habitants. De sa gloire abolie elle conservait une immense cathédrale, un hôtel de ville admirable, muni d'un beffroi, et deux maisons seigneuriales à demi ruinées. Alentour se tassaient de petites chaumières, proprettes, couvertes de tuiles rouges, les murs crépis à la chaux, les volets et les portes peints en

vert. Et des glycines en étaient l'ornement ; des vignes aussi encadraient les fenêtres et sous les toits couraient comme des frises de vivante architecture.

Le contraste était singulier, de cet humble village et des monuments : le village paré, joli ; les monuments qui se délabrent. Dès le premier regard, on percevait que la vie humaine avait, en ce lieu, subi de graves péripéties et qu'en se restreignant elle s'était retirée des magnificences pour se réfugier, discrète, en de plus modestes demeures.

Lorsque arrivèrent Lilith et Eudémôn, le soleil achevait de se consumer parmi les vapeurs de l'horizon. L'incendie avait longtemps sévi ; et puis, comme tombent des murailles calcinées, des pans de nuages s'étaient écroulés dans la fournaise. Il ne restait, à l'occident, que de grandes fumées, qui se dissipaient avec lenteur. L'étendue libre du ciel se nuançait de tons bleus, verts, mauves, qui se fondaient ensemble et formaient une voûte charmante, pareille à quelque émail de riche et de douce couleur. A peine y traînait-il des effilochures de nuées parties ; on les eût dites enchâssées dans cette voûte comme des cabochons précieux : roses ou violettes et variées de reflets changeants, elles avaient plus d'éclat que l'émail qui leur servait de fond.

Elles blanchirent peu à peu ; le ciel se fonça.

Le crépuscule se répandit sur le paysage. Il en éteignit les vives couleurs, il en pacifia les mouvements ; et le silence fut souverain. Le soleil disparu, toute la lumière qu'il y eut encore semblait oubliée

par mégarde : et elle était délicieuse d'être si fragile.

Eudémôn et Lilith, en qui se calmait l'inquiétude de la mort, s'abandonnaient à un rêve indécis où la tristesse allait s'atténuant. Ils aperçurent une auberge ; et Lilith décida que tel serait l'asile de leur nuit, de leur repas et de leur coucher.

Une sorte de sécurité agréable leur vint. Libres alors et tentés par la sereine beauté de l'heure, ils se promenèrent. Les chemins étaient pavés de briques unies, où leurs pieds se plurent, et bordés de buissons que des lianes fleuries paraient. De place en place, les vitres d'une croisée avaient des lueurs glauques. Les maisonnettes, muettes, enfermaient bien la vie qui était là, qui s'éternisait là, monotone, perpétuelle.

Eudémôn s'étonna de la cathédrale. C'était un édifice lourd ; les murailles se dressaient comme des blocs monolithes, bien qu'elles fussent construites de cailloux médiocres, empâtés de ciment. Une tour inachevée, carrée, soutenait une flèche malingre. La voûte s'était effondrée. Par le portail ouvert, Eudémôn vit à l'intérieur l'accumulation des décombres ; des herbes folles et des arbres menus y prospéraient à leur gré.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-il.

— La cathédrale.

Il ne comprit pas ce mot ; mais il dit :

— La cathédrale est morte !...

Les demeures seigneuriales, l'une à côté de l'autre, avaient de fastueux perrons pourvus de rampes en fer

ouvragé. Les meneaux des fenêtres étaient sculptés finement ; mais il n'y avait plus de vitres et ces trous donnaient sur de l'ombre. Des armoiries taillées dans la pierre et sur lesquelles on remarquait encore des traces de peinture et des devises incomplètes, d'écriture indéchiffrable.

— Qui habite là ? — demanda Eudémôn.

— Personne.

— Ils sont morts ! — conclut-il.

L'hôtel de ville avait une façade haute. Une tourelle ajourée la surmontait et, sur sa pointe, elle portait une girouette dont le découpage signifiait une frégate, — ah ! toutes voiles dehors et, aux mâts, des drapeaux, des oriflammes : la carène soulevée voguait !... Allégorie d'un temps où Lermeer était la capitale d'un royaume marin qui sur les flots lançait richesses et gens curieux d'aventures... A droite et à gauche de chaque fenêtre, il y avait des statuettes de marbre : seigneurs à longs cheveux, le chapeau orné d'une plume, le manteau ample sur l'armure stricte, le gantelet de la main gauche appuyé au croisillon d'une forte épée, l'autre main tenant le globe, le bâton du commandement ou bien faisant un geste emphatique ; dames au visage encadré de nattes pendantes, le corsage étroit, la taille contournée, une main qui sur la hanche relève un pan de la jupe trop longue. Et les seigneurs, de rude aspect, ne semblaient pas enclins aux galanteries, en dépit de la beauté de leurs femmes. Celles-ci, du reste, montraient plus de fierté que de douceur, sauf une, gracieuse et gentille, qui souriait et qui penchait la tête avec une rêveuse coquetterie.

Un petit dais à clochetons, surmontait chacune de ces figures ; et les socles étaient marqués des noms augustes et désuets de ces personnes plus qu'à demi oubliées.

Eudémôn regardait cette façade où le passé était inscrit. Il s'efforça de déchiffrer ces noms : il devina des individualités pareilles à lui, distinctes de lui et singulières. Il fut longtemps à contempler ce témoignage d'autrefois que lui livrait l'éternité fidèle de la pierre.

Le soir tombait. L'ombre affluait peu à peu. Elle entoura de son minutieux voile le monument. Les statuettes furent moins apparentes et il sembla qu'elles s'évanouissaient dans le crépuscule. Eudémôn, silencieux, laissait se former en lui la notion plus nette de ces surprenantes choses : le passé, la survivance atténuée des époques lointaines, la réalité des événements abolis. Et il dit :

— Tout cela est mort !...

Il s'émerveilla de connaître ce qui n'est plus.

— Tout cela est mort !...

Cette parole qu'il répéta maintes fois, dans le soir doux et triste, sonna comme un refrain de romance mélancolique ; et, la romance, il ne la disait pas. Il l'écoutait en lui-même, confuse et telle que nulsmots n'en eussent traduit la pénétrante et la persuasive douleur. Les idées, nombreuses et furtives, allaient et venaient dans son esprit. Elles étaient insaisissables ; elles échappaient à ses prises : mais, si diverses qu'elles fussent, il y avait entre elles assez d'analogie pour qu'elles composassent, à elles toutes, un sentiment.

Il conçut la durée, la continuité des âges. Son chagrin n'en fut pas diminué ; mais une sorte de sérénité lugubre lui venait et, dans le désespoir, il s'apaisait.

Quand ils s'en allèrent, Lilith et lui, par le village, ils côtoyèrent un massif de roses qu'une haie feuillue encerclait. A cause de la pénombre nocturne, les roses n'étaient plus guère visibles ; leur couleur se confondai avec les entours, plus pâle à peine. Mais leur présence délicieuse se révélait par leur odeur. Eudémôn s'arrêta pour l'aspirer ; ce parfum de roses qu'il ne voyait pas se mêla, parmi les étrangetés de l'heure, à l'évocation trouble et mystérieuse du passé mort et persistant qu'il avait, ce soir-là, deviné.

Puis, afin de gagner l'auberge, Eudémôn et Lilith reprirent les sentiers et les ruelles qu'ils avaient suivis une fois déjà. L'une des chaumières était éclairée. Elle jetait sur le sol du chemin la nette image de ses deux fenêtres ouvertes.

Lorsqu'il fut devant l'une d'elles, Eudémôn s'arrêta. Il reconnut les gens qu'il avait accompagnés au cimetière. Il les examina, qui accomplissaient le rite du repas funèbre. A la faveur de la nuit, sa curiosité ne fut point aperçue. Lilith essaya de l'emmener ; du moins réussit-elle à le faire tenir dans l'ombre sans bouger.

La parenté dînait en silence ; avec appétit, d'ailleurs, et il n'était pas évident que l'on se tût en l'honneur du defunt plutôt que pour consacrer aux nourritures l'effort des bouches affamées. Enfin, l'un des parents se leva, sortit de la pièce où l'on dînait, et, quelque

temps après, revint, méconnaissable. Il s'était accoutré d'un drap blanc qui l'emmaillotait des pieds au cou, enserrant de ses plis les bras et les jambes : il marchait difficilement. Un angle du drap couvrait ses yeux et pendait sur son front. Il était vêtu d'un suaire, comme le mort que l'on avait, l'après-midi même, enterré.

Telle était la ressemblance qu'Eudémôn en tressaillit.

— Le mort !...

Lilith le rassura : c'était une coutume de ce pays, une coutume ancienne et qui, chez les paysans, restait en vigueur.

L'homme au suaire s'assit à la place qu'il avait laissée libre en s'en allant et qui était au milieu des convives. Ceux-ci ne furent point émus de son arrivée. Ils ne le regardèrent pas ; mais ils s'abstinrent de manger et demeurèrent immobiles. Lui avait clos ses yeux et, plus immobile encore que les autres, parut attendre. Le plus vieux des parents, d'une voix haute, lui demanda :

— As-tu besoin de quelque chose ?

Il répondit résolument :

— Non !

— As-tu à te plaindre de quelqu'un ?

— Non !

— Regrettes-tu amèrement la vie terrestre ?

— Je ne la regrette pas !

— As-tu, dans l'autre vie, tout ce qu'il te faut ?

— Tout ce qu'il me faut, je l'ai !

— Convient-il que ta parenté se lamente ?

— Non, non, non!...

L'homme au suaire mit à cette réponse toute son énergie. L'interrogatoire funèbre achevé, le questionneur conclut :

— Alors, c'est bien!

La parenté, masculine ou féminine, jeune ou vieille, répéta, d'un cœur unanime :

— Alors, c'est bien!

Ce fut tout juste si le substitut bénévole du mort put assez bien garder son personnage pour ne pas acquiescer, lui aussi. Les autres se montrèrent empressés. Il se leva derechef, tourna les talons et, à petits pas gênés par le suaire, se retira. L'on n'avait pas fait mine de le vouloir retenir. A peine se fut-il éloigné, la tristesse de la réunion se dissipa. Du moment que le défunt lui-même se déclarait content du sort que lui offraient les destinées de l'outre-tombe, en vérité pourquoi ne pas se relâcher un peu des attitudes fatigantes qu'impose la pensée de la mort? De braves conversations naquirent; elles accompagnèrent agréablement cette œuvre d'alimentation par quoi se refait et répare ses défaillances la pauvre chair humaine qui, d'heure en heure, va se détruisant.

A son retour, démailloté de son suaire, rendu à soi, le mort intérimaire, bien vivant, reprit avec simplicité sa place parmi les choses de la vie. Il n'avait point l'aspect de qui, solennel, attesta que l'outre-tombe est confortable. Et le mort était mort une seconde fois, celle-ci la bonne, décidément; il ne gênerait plus personne : les vivants s'étaient bien défaits de lui.

Eudémôn, avec amertume, s'amusa de la comédie. Il riait. Lilith ne l'empêchait point aisément d'intervenir et de houspiller ces liquidateurs désinvoltes de leurs propres sentiments.

— Avec tout ça, — fit-il, — le vrai mort n'a pas dit son opinion !...

Et il plaignit le mort :

— Ils l'ont emporté loin de sa demeure et ils l'ont jeté dans un trou, fort loin. Le peu qui traînait encore de lui parmi eux, ils viennent de s'en débarrasser. Lilith, regarde-les ! Ils n'ont plus aucune tristesse. Qu'ils ont vite oublié ce malheureux mort !...

Lilith répliqua :

— Il faut bien qu'on oublie les morts, puisqu'il faut qu'on vive. On ne peut pas avoir un esprit qui soit plein de morts, comme un cimetière. Il faut, pour vivre, qu'on oublie !...

— Mais moi, — répondit Eudémôn, — je ne peux pas oublier tous les morts. On dirait que ces gens n'avaient qu'un mort à oublier. Ah ! oui, si l'on n'avait à oublier qu'un mort, j'en viendrais peut-être à bout, moi aussi... Cependant, c'est pénible de songer que cela est mort qui était une chose ou un être au soleil !... Mais il ne s'agit pas d'un mort à oublier, pour moi. J'ai dans mon esprit tous les morts. Oui, tous les morts qu'il y a eus, dont je ne sais pas le nombre ; ceux de cette ville, ceux de la cathédrale et de ces demeures qu'ils ont laissées vides. Et les morts de toutes les villes, dont je ne sais pas le nombre ; et de tous les temps, dont je ne sais pas la durée. Lilith, et encore tous les morts qu'il y aura !... Oui, toi et

moi, parmi le nombre illimité des morts qu'il y aura!... Comment veux-tu que je me défasse de la pensée de tous ces morts?

— Je ne sais pas, — avoua-t-elle.

Eudémôn reprit :

— Toi, Lilith, qui as toujours su la mort universelle, comment vivais-tu ?... As-tu, ainsi que ces gens, une comédie pour écarter la pensée de chaque mort? Je ne peux pas comprendre cette chose, qu'on soit vivant et qu'on accepte qu'il y ait des morts!... Moi, quand je serai mort, je refuse qu'on dise pour moi : « Je ne regrette pas la vie terrestre! » Je refuse!... Mais quel moyen me reste-t-il de l'empêcher?... Ah! tous les morts!...

Eudémôn se débattait contre la pensée de la mort. Eperdu, il cherchait à s'échapper; mais, à toute issue, il voyait la mort en travers. Il la voyait, ou plutôt il la pressentait. Elle ne se détermina point, dans son imagination, sous la tangible forme d'une allégorie. Elle fut une odeur mauvaise, une présence funeste qui se dissimule, qu'on devine et de laquelle on a peur. Il lui sembla que la nuit où ils cheminaient, Lilith et lui, était toute pleine de cela. Il n'avança qu'avec épouvante, comme si des fantômes le frôlaient.

Et, quand ils furent arrivés à l'auberge, il pleura. Lilith ne put le consoler. Il pleura sur la vie promise à la mort; il pleura sur la vie et la mort, contradictoires et identiques.

Le lendemain, comme ils dormaient encore, un carillon soudain s'anima, éparpilla ses notes joyeuses, tintinnabula, sembla des oiseaux qui s'envolent. Eudé-

môn s'éveilla, ne sut pas s'il rêvait, fut aux écoutes. Lilith s'éveilla, rit, aima cette gaieté imprévue qui éclatait comme une aubade, qui saluait le jour nouveau.

Les volets de la chambre étaient fermés. A travers les fentes passaient de minces rayons de clair soleil, directs, aigus, qui se jetaient obliquement sur le plancher, comme par jeu, s'y attachaient et, bien tendus, frémissaient. De fines poussières y entraient, y évoluaient, les unes lentes, les autres vives. Leur remuement donnait une sorte de vibrante vie à ces rayons où elles s'agitaient. Et Eudémôn, sans réfléchir, se figura que ces rayons étaient les cordes merveilleuses d'une guitare où la musique du carillon serait née sous d'invisibles doigts.

— Que c'est joli, mon bel amour ! — s'écria Lilith.

Eudémôn se taisait. Elle insista. Il répondit :

— C'est une comédie encore, et la vie fait semblant d'être gaie !

Mais elle répliqua :

— Non, ce n'est pas une comédie !... La vie est gaie. Ecoute comme la vie est gaie !...

Le carillon n'avait ni cesse ni paresse. A peine une chanson finie, une autre commençait. Parfois la même note se répétait, seule, à maintes reprises. Le carillon s'amusait de la ressasser. Puis une note plus haute ; puis une note plus haute encore, comme si c'était une recherche plaisante que d'aller toujours plus haut, jusqu'à des sons qui ressemblaient à des éclats de rire enfantins, à des cris délirants d'hirondelles. Et, quand la note la plus difficilement haute était atteinte, alors,

au bout du compte, la multitude variée des notes se mettait de la partie ; l'on eût dit qu'elles se hâtaient et qu'entre elles c'était à qui la première prendrait son vol. Leur émulation n'était pas désordonnée, mais ingénieuse autant que folle. Aux tintements grêles succédaient ritournelles et gentils airs de danse, gamineries et coquetteries et courtes mélancolies qui ne sont que tendresse. Enfin,ce fut une fête de joie exubérante.

Lilith battit la mesure, fit des mines. Elle se leva, preste, folâtre, sauta en mesure ; ses pas touchèrent le plancher à chaque temps fort du carillon capricieux. Elle s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit. Les volets claquèrent aux murs ; et tout le soleil matinal se rua dans la chambre.

Tel fut l'éblouissement que Lilith couvrit ses yeux de ses doigts. Elle rit, et son rire se mêla aux musiques du carillon, qui affluèrent avec le soleil.

Tant que dura le carillon, l'excès d'une telle gaieté oppressa le cœur d'Eudémôn. Il en subit la domination violente. Il ne put aisément, comme Lilith, se mettre en harmonie avec cette allégresse prodigieuse qui autour de lui se déchaînait.

Ensuite, le silence s'étant fait et Lilith appelant, il se leva lui aussi et s'approcha de la fenêtre. La plaine verte et ruisselante de lumière lui apparut.

Il y avait de vastes étendues de prairies, séparées par des canaux bleus, miroirs du ciel pur, et, au delà, vers l'horizon, la mer bleue aussi, du même bleu limpide que le ciel : des voiles blanches de navires étaient suspendues et, semblait-il, voguaient entre l'eau et le ciel. L'atmosphère était douce et fraîche, d'une fraî-

cheur subtile et suave qui affectait l'odorat comme un parfum.

Lilith regarda Eudémôn et vit qu'il était sensible au charme jeune de ce paysage. Elle voulut le convaincre mieux encore, et elle dit :

— Hier, le jour était mort ; et voici qu'il est ressuscité, plus beau. Tu vois comme la vie est éternelle !

Eudémôn regarda Lilith et sourit amicalement à son effort dialectique. Il n'était pas la dupe de son argument. Mais, plutôt que d'y répondre, il sourit. Telle était cependant la persuasive grâce de la plaine ensoleillée qu'il en éprouva une sorte d'allègement. Il s'étira. Ses bras d'adolescent s'ouvrirent comme pour accueillir tout le matin radieux ; ses yeux reçurent tout le paysage, et sa poitrine s'emplit d'air pur.

Un peu plus tard dans la matinée, une patache emmenait à la capitale des gens de l'auberge.

— Nous irons aussi, veux-tu ? demanda Lilith à Eudémôn.

Il consentit. L'aubergiste annonça qu'il serait peut-être impossible d'aller jusqu'au bout : l'émeute faisait rage, disait-on. Lilith s'informa. L'émeute, ou mieux : la révolution. L'effervescence s'était communiquée à tout le royaume ; la capitale était en état de siège. Lilith ne broncha point : au fond d'elle-même, un grand désir naissait de se mêler au peuple turbulent.

Ils partirent. Eudémôn regardait, à travers les vitres, la ronde des arbres de la route qui, à la queue-

leu-leu, semblaient tourner en cercle autour de quelque point de l'horizon. Les nouveautés qu'il observait le divertissaient un peu, et la jolie clarté de la campagne le disposait à s'égayer. Mais il gardait, dans le tréfonds de son être, l'idée de la souffrance et de la mort : il en était imprégné.

Lilith songeait à bien des choses. Elle réfléchissait que l'émeute lui permettrait peut-être d'éviter le châtiment de sa fuite. Et elle se disait que, grâce à l'émeute, Eudémôn deviendrait le roi. Elle se disait cela et n'osait trop se lancer en de tels rêves ; elle s'y lançait malgré elle.

Après deux heures de voyage, le fer des chevaux battit sur des pavés ; les roues de la patache ressautèrent avec un bruit infernal ; les vitres firent leur tintamarre. On entrait dans les faubourgs. Maisons noires, compactes ; cheminées d'usines ; boutiques de couleur terne.

La patache fut accostée par une escouade de soldats, les voyageurs dévisagés et les bagages visités. Elle passa. Plus loin, des ouvriers, par groupes, que des soldats obligeaient à circuler, à se disjoindre : des querelles. Encore plus loin, des ouvriers, en grand tumulte, écartaient les soldats. Ils vinrent à cette patache, ordonnèrent aux voyageurs et au cocher de descendre, dételèrent les chevaux et renversèrent la patache : elle fit, en dégringolant, un singulier vacarme. Eudémôn assistait à l'aventure sans la comprendre. Comme il s'irritait, Lilith le contint.

Sur une chaise, un homme pérorait, avec de grands éclats de voix et des gestes larges. Des cris d'assen-

timent lui répondaient. Eudémôn et Lilith s'approchèrent. Ils entendirent :

— Je vous demande si vous avez pris la résolution de vivre dans la souffrance. Une fois pour toutes, dites-le !

La foule cria :

— Non ! non ! Assez de souffrance

L'orateur reprit :

— Je vous demande si vous acceptez une existence qui n'est qu'une mort perpétuelle. Dites-le !

— Non ! non ! non !

— Alors, êtes-vous prêts à vous venger ? Dites-le ! Vous avez des bras et des gourdins ; avez-vous du courage ?

La foule hurla :

— Oui ! oui ! oui !

— Alors, suivez-moi ! Nous irons porter nos doléances au palais du roi. En avant !

La foule se mit en branle. Eudémôn et Lilith se joignirent aux révoltés. Et au pas de course ! Un barrage de soldats fut ouvert. On passa.

On recruta, le long du chemin, des gens épars. Le flot grossit. Eudémôn y était comme une goutte d'eau dans une vague. Et il sentait son cœur battre la charge. Et confusément il croyait aller, avec ce peuple en folie, réduire à néant les puissances sinistres de qui venaient vieillesse, maladie et mort : il se vengerait !... Les cris, la course l'excitaient.

Quand ils arrivèrent sur la Place Royale, l'affluence y était déjà nombreuse ; et l'on se bousculait. Eudémôn vit, sur le perron du palais, un vieil homme à la barbe blanche qui, entouré de soldats en armes, par-

lait à la foule impérieusement. Ce qu'il disait, on ne l'entendait pas, à la distance où était Eudémôn. Mais la foule le huait :

— A bas le roi Tobol! A mort!...

Eudémon détesta en lui la cause de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Avec les autres, il le hua.

— Tais-toi! murmura Lilith.

Mais il continua de crier :

— A bas le roi Tobol!...

Le roi Tobol ne le vit pas et ne sut pas qu'il était là.

QUATRIÈME PARTIE

Le roi Tobol, pour parler à son peuple, avait revêtu son costume de gala, hermine et velours bleu, ceint sa couronne et pris en main son sceptre d'or. Et il avait dit à Fougasse :

— Venez-vous avec moi, Fougasse ?

— Dans l'intérêt de Votre Majesté, il vaut mieux que je ne paraisse point : sire, je n'ai plus l'oreille du peuple.

Le roi Tobol s'était tourné vers le chapelain :

— Venez-vous avec moi, chapelain ?

— Sire, le peuple me déteste ; à cause, dit-il de mon cléricalisme... Et Dieu sait, pourtant !...

Le roi Tobol se disait que la rage du peuple allait le délivrer peut-être d'une existence qui lui était à charge de plus en plus.

— Un régicide, s'il vous plaît ! — suppliait-il, à demi-voix, avec plus de sincérité encore qu'il ne le croyait.

En arrivant sur le perron du palais, il s'était irrité de voir tant de troupe le protéger : la garde était là, sabre au clair, et l'infanterie royale, baïonnette au

canon. Le roi Tobol avait cambré son vieux torse de septuagénaire, levé la tête et regardé la foule.

La foule, remuante malgré sa densité compacte, ressemblait à un océan sous la tempête. Des houles l'agitaient; de grandes vagues s'y dessinaient ; une clameur s'y proférait. Le roi Tobol fut impassible. Mais il se souvint de la fable antique et de Neptune qui apaise les flots courroucés. Derrière sa barbe, il sourit, à l'idée qu'il était un pauvre Neptune impuissant, un trop ridicule Neptune, dont le sceptre a perdu son efficacité, dont la voix ne domine plus le vacarme des éléments.

Il parla cependant, et sans nul espoir d'être entendu, mais parce qu'il avait résolu de parler. Tout le discours préparé, il le débita, les yeux fixés sur la foule qui refusait de l'écouter. Les huées n'avaient pas de cesse ; les cris de mort se multipliaient.

Le roi Tobol, ayant achevé sa vaine harangue, resta quelques secondes immobile. Puis il étendit ses deux bras et offrit sa poitrine au peuple. Comme provoqué par une bravade, le peuple fit un mouvement en avant. Des poings se brandirent et des gourdins se dressèrent. Alors la troupe donna. Les fantassins épaulèrent. Des officiers commandèrent :

— En joue !...

— L'arme au pied ! — cria le roi Tobol.

Une sorte de stupeur farouche saisit la foule. Mais bientôt une recrudescence de fureur la secoua. Les soldats furent menacés.

— En joue !...

Une escouade, en dépit des ordres du roi, se défendait.

— Feu !...

Et retentit une vocifération sauvage. Des files d'émeutiers tombèrent et dans la foule creusèrent, en longueur, des vides pareils à ceux que font les rues entre les maisons d'une ville vue d'un monument élevé. Cela ne dura qu'une seconde. Un prodigieux tumulte mêla les groupes, combla les vides. Il y eut des fuites lâches et folles, des retours momentanés, une débandade. Les plus hardis se ruèrent. La troupe et le peuple furent aux prises.

Le roi Tobol sentit que l'océan le débordait. Il abaissa le sceptre qu'il portait et, la tête humiliée, rentra dans son palais, à pas lents, soucieux de ne point se hâter.

Fougasse et le chapelain l'attendaient. Il dit à l'un :

— Fougasse, vous deviez faire le bonheur du peuple. Il ne semble pas que vous y ayez parfaitement réussi.

Fougasse allait répondre. Mais le roi dit au chapelain :

— Chapelain, vous deviez enseigner au peuple la résignation, pour le cas où votre collègue ne le comblerait pas de félicités. Vous n'avez pas trop réussi, ce me semble !...

Ils bredouillèrent, l'un et l'autre. Le roi reprit :

— Et moi non plus, je n'ai pas réussi !...

Il souriait amèrement. Il ajouta :

— Vous entendez ? On se tue, aux abords du palais. Je ne sais pas comment cette aventure finira !...

Fougasse grommela :

— Sire, par la république !

— L'insolence vous revient, Fougasse ! — fit le roi. — Tant mieux ! Je vous aime autant de la sorte. Seulement, c'est, à vrai dire, un peu tard !... Messieurs, j'abdique. Et je vous charge d'annoncer au peuple ma résolution. Vous l'annoncerez demain, s'il vous plaît. Demain, je ne serai point ici. Vous direz au peuple que le roi Tobol était un peu las du gouvernement de son royaume et qu'il s'en est allé. Vous offrirez au peuple mes excuses et mes politesses. Pour ce qui est du trône royal, mon fils n'y est point candidat. L'héritier présomptif s'arrangera tout à sa guise ; la république aussi : c'est leur affaire ! Adieu, messieurs !

Le roi Tobol se retira dans ses appartements et commença ses préparatifs de départ : il se réfugierait d'abord au château de la Lande morte ; de là, il négocierait avec la république ou avec le nouveau roi, obtiendrait un sauf-conduit pour son fils et pour lui-même, et filerait à l'étranger.

Comme il classait divers papiers, le gouverneur du château fut introduit. Le malheureux était de mine déconfite. Il soufflait, ayant dû, pour arriver jusqu'au palais, traverser la cohue des émeutiers et des soldats, se battre et fuir. Il fut quelque temps à réunir ses idées ; puis il balbutia :

— Sire, le prince n'est plus au château.

— Où donc est-il ? — demanda le roi Tobol.

— Sire, je ne le sais pas. Il s'est nuitamment sauvé, en compagnie de cette fille... Je ne sais pas où il est...

— Sortez !

Le roi Tobol ne marqua nul étonnement. Sans

doute, il n'avait pas prévu cette calamité dernière qui survenait ainsi pour l'achever. Mais elle suivait la série des calamités si bien, si logiquement, qu'il l'accueillit comme une chose naturelle et continua le classement de ses papiers.

Il défiait la destinée ; il affectait, à l'égard de la destinée, un air d'indifférence hautaine et de mépris... Est-ce qu'il n'était pas arrivé à un tel point de désespoir que rien ne pût le désespérer davantage ? Est-ce que l'Océan s'aperçoit que la pluie, en tombant, lui jette encore un peu d'eau ? Est-ce que la terre s'aperçoit d'un mort encore, enfoui dans le sol que la pourriture des siècles fertilise ?...

Mais il vérifia que ses mains tremblaient. Et, plus il le vérifiait, plus elles tremblaient. Puis elles montèrent aux yeux du roi Tobol et se mouillèrent de larmes.

Le roi Tobol pleura longtemps ; et il ne songeait plus à dédaigner la destinée. Il la détesta ; et de telle sorte qu'il y eut, dans sa tristesse, de la colère. Ses pieds frappèrent, à petits coups précipités, sur le tapis. De ses poings fermés il se frotta les yeux avec rage, et sa vieille barbe fut secouée du tremblement de ses mâchoires. Il détesta la destinée et s'irrita contre Eudémôn. Il accusait Eudémôn de méchanceté : le mauvais garçon !...

— Pauvre petit ! — murmura-t-il bientôt, parmi des larmes.

N'enverrait-il pas, à la recherche d'Eudémôn, de fins limiers ? Certes ! Mais, dans le royaume révolté, comment le trouverait-on ?... Le roi Tobol se rappela

que jadis, au départ de la petite reine, il avait hésité pareillement à mettre en chasse ses policiers. Il pensa :

« La mère s'est sauvée, et l'enfant aussi. Hérédité ! Le goût de fuir est dans leur complexion. »

Il répéta, comme par acquit de conscience :

— Pauvre petit !...

Il plaignit Eudémôn, qui affrontait la redoutable vie ; et il se plaignit davantage.

Lorsque la fusillade avait commencé, sur la Place Royale, Eudémôn s'était exalté de colère. L'agitation de la foule, le bruit, l'odeur de la poudre et l'effroyable chaleur qu'il faisait, par ce midi de canicule, le rendaient fou. Sa haine du vieillard étrange et mauvais, contre lequel hurlait le peuple et qui contre le peuple déchaînait la mort, s'exaspéra.

Il écarta Lilith et s'élança. Il bousculait qui se trouvait devant lui et, les yeux fixés sur le vieillard, criait. Ni le danger ni le scrupule ne le retardaient et, confiant en sa jeune force, il se frayait un passage. Mais il y eut un mort à ses pieds. Il frémit. D'autres morts qu'on relevait, des blessés qu'on emportait et qui semblaient morts l'épouvantèrent. Le sang coulait. Il sentit que sa tête chavirait, que l'âme lui manquait, et il s'évanouit.

Lilith eut grand'peine à le rejoindre. On le crut, lui aussi, blessé. Des gens le prirent et, inanimé, l'emportèrent. Des bourgeois le recueillirent, Lilith avec lui, et le soignèrent.

L'émeute dura tout le jour. Elle ne s'apaisa qu'à la tombée de la nuit. Le roi Tobol quitta le lendemain son palais, à la faveur d'un déguisement.

Demeurés maîtres du palais, Fougasse et le chapelain se consultèrent. Ils n'étaient pas tranquilles.

— Nous voilà bien ! — dit Fougasse.

— C'est votre faute ! — répondit le chapelain.

Fougasse n'ignorait pas ses responsabilités. Il eût, avec indifférence, laissé le chapelain les décrire ; mais il trouva le propos inopportun.

Le chapelain disait :

— Vous avez placé la charrue avant les bœufs : c'est votre plus fâcheuse erreur. Vous promîtes monts et merveilles au peuple qui n'en demandait pas tant. Et puis vous lui serrâtes la vis. C'est le contraire d'un bon procédé gouvernemental ; et, je ne le dis qu'avec détachement, voyez comme procède la religion, comme procèdent les gouvernements qui s'inspirent d'elle. L'inverse ! Primo, l'on serre la vis ; et, secundo, l'on relâche un peu, de temps en temps, la pression. Promesses : cette vie est une vallée de larmes ; ne vous attendez qu'à des tristesses, bonnes gens ! Réalités : un petit plaisir, par-ci, par-là, quelle aubaine !... Ah ! que nous sommes, Fougasse, plus malins que vous !

Fougasse, avec mauvaise humeur, répliqua :

— Il fallait donc vous charger de l'affaire.

— Le moyen, — reprit l'autre, — du moment que vous avez tout gâté ? Vous avez saccagé notre prestige, vous et les vôtres. Vous avez répandu l'opinion que nous sommes des imposteurs...

— C'est la vérité ! — s'écria Fougasse.

— Là n'est point la question, — repartit le chapelain ; — l'essentiel est que vous auriez mauvaise grâce à nous reprocher notre impuissance après nous avoir

désarmés. Vous avez substitué votre imposture, mettons : à la nôtre ; et vous ne faites rien qui vaille. Je constate cela, voilà tout. Et sans orgueil ; avec regret !...

Fougasse n'écoutait plus. Il était effondré sur un fauteuil. Le chapelain continuait :

— Le socialisme est une gracieuse doctrine, mais un peu niaise et par trop imprévoyante. Je serais socialiste volontiers, si j'ignorais absolument l'homme et les conditions que la nature lui a faites. Dieu aurait pu être socialiste, s'il eût aimé cette combinaison... Je dis, par habitude, Dieu ; mais entendez, s'il vous plaît, la nature, la fatalité, la destinée, à votre choix. Et, si Dieu avait été socialiste quand il organisa les choses d'ici-bas, nous le serions utilement ou, du moins, logiquement. Il ne le fut pas ; et alors nous le sommes en pure perte.

Fougasse interrompit le chapelain.

— Quoi qu'il en soit, ce qui est fait ne dépend plus de nous. Et nous voici, l'un et l'autre, dans une situation terrible !...

— Terrible et absurde ! — acquiesça le chapelain.

— Nous n'en pouvons être tirés avantageusement — reprit Fougasse avec une sincérité manifeste — que par un miracle.

Le chapelain ne se tint pas de rire.

— Un miracle ? — dit-il ; — comme vous y allez !...

Ils se regardèrent l'un et l'autre plaisamment.

Une difficulté sérieuse les occupa. Cette commission dont le roi Tobol les avait chargés n'était pas plus commode qu'agréable : « Vous direz à mon peuple que j'abdique, étant las, et vous lui ferez mes politesses... »

— A qui transmettre ce message? — demanda Fougasse.

— Il est vrai — répondit le chapelain — que le protocole des révolutions n'est pas bien fixé.

— Le peuple!... Qui ça, le peuple? — grommelait Fougasse.

— Si nous avertissions d'abord l'héritier présomptif? — hasarda le chapelain.

Fougasse eut un geste découragé :

— Je ne sais seulement pas où il est!...

— Quel désordre! — conclut le chapelain. — Par le temps qui court, les monarques sont inexcusables de ne pas prévoir les révolutions. Ce ne sont pourtant pas les avertissements qui leur ont manqué! S'ils organisaient, pendant qu'ils sont au pouvoir, leur déchéance, ils épargneraient à leurs peuples mille inconvénients...

— A leurs peuples, — dit Fougasse, — et à leurs ministres!

Ils décidèrent que le message royal serait affiché sur les murs, par tout le royaume. Qu'est-ce que le peuple, à proprement parler, sinon les personnes qui lisent des affiches sur les murs?...

A tout hasard, Fougasse et le chapelain résolurent de contresigner l'affiche. Si les émeutiers étaient contents de l'abdication royale, ils sauraient gré aux signataires de la leur avoir notifiée.

— En cas contraire, — dit Fougasse, avec mélancolie, — nous n'avons plus rien à perdre, somme toute.



Les hôtes d'Eudémôn et de Lilith se trouvèrent appartenir au parti révolutionnaire : un ancien notaire et sa femme.

Cet ancien notaire avait éprouvé mille ennuis dans l'exercice de sa profession. Il avait spéculé, plus que de raison, sur les fournitures de l'armée ; et ce, faute de fortune personnelle, au moyen des fonds que sa clientèle lui confiait. Un séjour de dix ans aux colonies lui avait été imposé par les tribunaux. Il était revenu de là métamorphosé, soucieux du bien général et féru d'idées subversives, mais auxquelles il savait donner un tour de philanthropie émouvante. Il lui avait suffi de renoncer à la cité provinciale où lui étaient arrivés ses malheurs pour se faire, dans un quartier de la capitale, la réputation d'un apôtre. Sa femme s'était mise à sa hauteur. Ils se nommèrent dorénavant la citoyenne et le citoyen Bonheur-d'autrui, — cela dans la langue du pays, bien entendu.

Lilith fut si touchée de leur affectueux accueil qu'elle leur conta toute son histoire et celle aussi d'Eudémôn. Elle ajouta qu'Eudémôn ignorait sa royale origine, et qu'elle ne savait pas comment la lui révéler, et qu'il fallait la lui révéler cependant, afin qu'il ne s'exposât plus à huer son propre père, à le tuer peut-être.

Le citoyen Bonheur-d'autrui s'émerveilla de l'aventure et, tout de suite, résolut d'en tirer parti.

Certes il eût aimé qu'Eudémôn succédât à son père et, par l'effet d'une gratitude bien naturelle, le comblât de ses faveurs. Mais la dynastie des Tobol avait

déplu ; l'absolutisme royal avait été ruiné par le soulèvement populaire : le socialisme était à l'ordre du jour.

« C'est dommage ! » pensa-t-il.

Et il conclut :

« Restons fidèle à nos convictions. »

Le malaisé, justement, c'était de mettre d'accord ces convictions avec l'usage qu'on pourrait faire d'un fils de roi, en l'occurence.

Bonheur-d'autrui épiloguait avec lui-même :

« Soyons logique ! — se disait-il ; — d'un fils de roi, je ne puis faire autre chose qu'un roi. Comment concilier le socialisme avec la royauté ? Je n'y vois qu'un moyen, mais excellent : constituons la royauté socialiste... »

Quand il eut inventé cette formule, Bonheur-d'autrui fut content. Il la voulut étudier ; mais en vain. D'ailleurs, il ne s'en étonna guère : la solitude ne l'inspirait pas et, pour réfléchir, il lui fallait un public ; c'est en discourant qu'il imaginait ses meilleures idées. La nécessité de ne pas être coi lui suggérait les mots indispensables. Ensuite il songeait à ses phrases et profitait de ce qu'il avait dit. Quelques retouches suffisaient à constituer de tout cela une doctrine au moins provisoire et que, faute de mieux, il conservait. Il attrapait ses opinions par mégarde ; mais il savait les adopter et bientôt les défendre.

Il essaya de pérorer en la présence de sa femme ; seulement, elle n'était point, pour la circonstance, un auditoire assez excitant. Puis, têtue, lente d'esprit, elle s'obstinait à riposter :

— Je croyais que nous étions républicains ?

— Nous sommes premièrement socialistes ! — répliquait-il.

Et il sentait que le stratagème dialectique était là ; mais la médiocrité intellectuelle de son interlocutrice empêchait qu'il ne raisonnât avec abondance et subtilité. Il résolut de convoquer chez lui ses camarades. Aussi bien fallait-il acquérir leurs concours : on ne mène pas seul de telles entreprises. L'essentiel était, pour Bonheur-d'autrui, de marquer nettement l'initiative qu'il avait eue et de se poser en instigateur. Il eut, à ce propos, un entretien solennel avec Eudémôn.

« Prenons date », se disait-il.

Eudémôn accueillit d'abord avec indifférence la révélation de son hôte. Il était le fils du roi ; bien ! Jamais encore il n'avait ressenti la curiosité de savoir qui pouvait être son père. Qu'était-ce qu'un roi ? Bonheur-d'autrui le lui expliqua. Bien ! Eudémôn enregistrait tout cela. Bonheur-d'autrui s'ébahissait de trouver le jeune homme si calme à l'annonce de telles nouvelles.

Mais, quand il comprit que le roi son père était le farouche bonhomme entrevu sur le perron du palais et qui répandait la mort devant lui, Eudémôn en conçut quelque horreur. Les mauvais souvenirs affluèrent : il pâlit. Cependant la parenté n'était pour rien dans son émoi. Chaque fois qu'il songeait à cette tuerie de la Place Royale, la même épouvante le glaçait.

Bonheur-d'autrui rompit les chiens.

— Prince, dit-il, ne seriez-vous pas bien aise de succéder à votre père et d'être roi ?

Eudémôn, d'un geste violent, repoussa cette seule idée. Il n'avait vu le roi Tobol que répandant la mort

devant lui ; il se le représentait comme un dieu de la Mort. Certes non, il ne voulait pas être roi !...

Bonheur-d'autrui le complimenta.

— Mais, prince, ce n'est pas une telle royauté que le peuple vous offre par ma voix. Tout au contraire, vous seriez, non le roi de la Mort : le roi de la Vie !...

Il développa ce thème, esquissa l'image d'une Salente industrielle, qui lui semblait délicieuse et qui séduisait moins Eudémôn. Il multiplia les détails, avec cette facilité qu'on a quand on travaille dans l'irréel. Il en dit trop ; il en dit plus que de raison. Eudémôn ne le suivait pas en de si vastes rêves ; il s'enferma dans la tristesse où, depuis le jour de la tuerie, son âme habitait. Bonheur-d'autrui pensa :

« Pour aujourd'hui, c'est assez ; le reste viendra, mais à son heure... »

Lilith ne réussissait plus à distraire Eudémôn. Elle s'ennuyait, quant à elle, affreusement. La citoyenne Bonheur-d'autrui la prêchait du matin au soir, lui recommandait la pratique des vertus naturelles, lui dénigrait la prostitution qui, à ses yeux, avait l'inconvénient de compromettre le juste renom de l'union libre.

— Ma chère fille, disait-elle, ce sont les fautes que nous commettons, nous autres affranchis, qui renforcent les bourgeois dans leurs préjugés. Nous sommes l'avenir : donnons une rassurante et belle idée de l'avenir ; c'est indispensable.

Lilith n'avait jamais eu l'intention de mener une existence emblématique, et la vieille l'assommait. Elle cherchait tous les prétextes d'aller faire un tour, et

volontiers elle se fût sauvée si l'amitié d'Eudémôn ne l'eût contrainte.

Les journées qui suivirent l'abdication du roi Tobol furent singulièrement troublées et bizarres. Complète anarchie ; collisions, de place en place ; cortèges de républicains, tambours en tête et bannières déployées, agapes fraternelles et bousculades des partis.

L'héritier présomptif arriva, prêt à monter sur le trône. Les amis de sa cause le reçurent en grand cérémonial. Mais à peine eut-il aperçu les difficultés au milieu desquelles il lui faudrait régner, il perdit le goût du pouvoir ; et, comme ces difficultés lui apparurent, à moins d'un kilomètre de la gare, sous les espèces d'une bande d'émeutiers, il décida que le jeu n'en valait pas la chandelle, considéra que le sort de Charles Ier ou de Louis XVI n'est pas enviable, tourna les talons, remonta délibérément vers la gare et prit le premier train qui le pût mener à la frontière : il n'eut que le temps de saluer ses partisans, de leur jurer qu'il reviendrait à la première occasion favorable...

— Faites-moi signe ! leur disait-il.

Et il pensait :

« Si l'on m'y repince !... O douceurs de l'exil !... »

L'amant de la reine, à tout hasard, se montra dans la capitale agitée. Il avait réfléchi que les révolutions ont leurs caprices et leurs aubaines, et que le cœur des foules est parfois aussi léger, aussi facile à prendre que celui des reines. Il fut déçu. C'est que, depuis les jours de la séduction flatteuse, il avait beaucoup enforci ; il n'était plus le hussard brillant de naguère, mais un gros homme parmi les gros hommes. On

l'accueillit mal. Des caricaturistes s'emparèrent de son personnage et le ridiculisèrent ; des chansonniers mirent en couplets badins et licencieux son aventure. Il se retira, disant :

— J'abandonne ce peuple à sa folie. Puisse-t-il ne pas faire une trop dure expérience des démagogues !...

Car il avait des convictions aristocratiques.

C'est ainsi qu'Eudémôn fut aisément délivré de ses compétiteurs. Il n'eut contre lui que l'idée républicaine.

Celle-ci faisait son chemin. Il s'était constitué un gouvernement provisoire, qui ne disposait de nulle autorité légale, mais qui n'en travaillait pas moins à organiser, par tout le royaume, un *referendum*. S'il lambinait un peu, c'était afin d'assurer à la question qu'il formulait la réponse qu'il souhaitait. Le peuple a besoin d'être guidé.

— N'oublions pas — remarquait l'un de ces messieurs — que la plupart des paysans auxquels nous demandons leur avis ignorent jusqu'à la signification du mot république. Mais dirigeons leur choix : c'est le seul moyen de donner un caractère significatif à cette grande cousultation nationale !...

Il ajoutait :

— La démocratie est le gouvernement de tous. Il importe donc que la république rassemble tous les suffrages. Le gouvernement d'un monarque ou d'une oligarchie se passe d'unanimité ; la république, non. Veillons-y !...

Il y veillaient ; et cela demandait du temps.

Les royalistes s'étaient informés d'Eudémôn. Ils

surent que le prince avait disparu. D'ailleurs, ils ne le cherchèrent pas outre mesure, l'éducation que ce jeune homme avait reçue l'ayant mal préparé sans doute à la pratique du pouvoir, et sa naissance adultérine n'étant un secret pour personne. Ils se ralliaient à l'espérance d'une république sage, comme ils disaient. A peine signalait-on quelques groupes d'intransigeants qui annonçaient l'intention de bouder le nouveau régime. Quant à la province, elle était en grève : les ouvriers agricoles avaient suivi l'exemple des métallurgistes, des tisseurs et des typographes. Diminution des heures de travail et, toutefois, augmentation des salaires : voilà ce que l'on réclamait, assurément. De la sorte, le seul foyer de monarchisme qui subsistât fut la socialiste demeure du citoyen Bonheur-d'autrui.

Les camarades qu'il avait convoqués étaient au nombre d'un dizaine : les chefs du parti ; — mais, à vrai dire, ils formaient à peu près autant de partis qu'ils étaient là d'individus. L'étiquette de socialistes qu'ils portaient communément n'empêchait pas leurs dissensions idéologiques. Ils se haïssaient les uns les autres, en attendant l'heure où ils réaliseraient la fraternité universelle. Ils se méprisaient les uns les autres, et chacun d'eux avait ses raisons. Bonheur-d'autrui s'accommodait d'eux tous. Depuis longtemps, il nourrissait le rêve de les réconcilier ; mais il n'avait jamais encore osé les avoir ensemble chez lui.

La hardiesse fut d'inviter Fougasse, le renégat, disait-on, le traître qui n'avait profité du pouvoir que pour tyranniser les socialistes, emprisonner quelques-

uns d'entre eux et réduire les autres au silence. Fougasse ne manqua pas de se rendre à l'appel de Bonheur-d'autrui. Sa situation n'était pas brillante : il saisit l'occasion qui lui est offerte de rentrer en grâce auprès des puissants du jour.

Seulement, il arriva le dernier, un peu en retard : il ne circulait pas sans précaution, l'imprudence n'étant pas dans son caractère.

— Je vous demande pardon, — fit-il avec timidité.

Les autres bondirent, sauf deux ou trois qui, malins, ne s'étaient pas brouillés avec Fougasse au plus fort de son impopularité.

— Fougasse ! — s'écriait-on. — C'est une trahison, citoyen Bonheur-d'autrui !

— C'est un guet-apens !...

Un grand maigre, qui avait les yeux perdus derrière la confusion de ses sourcils et de ses cheveux, proféra d'un voix fluette :

— Retirons-nous, citoyens !... Il ne sera pas dit que nous ayons siégé avec Fougasse l'apostat.

Il remit son chapeau, qui écrasa sa chevelure et lui fit, autour de la tête, une corniche audacieuse. Divers chapeaux couvrirent d'autres têtes ; et il y eut un mouvement d'exode vers la porte, que Fougasse n'avait pas eu le loisir de fermer derrière lui. Il était là, penaud, si gêné, si confus, que le seul geste qu'il fit ressemblait à de la politesse exagérée : il s'écarta, l'échine à demi-courbée, comme qui a l'usage du monde et connaît les bonnes manières.

Mais Bonheur-d'autrui se précipita :

— Citoyens ! — dit-il ; — je vous en conjure, du

calme, de la sagesse ! L'heure n'est pas aux petites querelles. Un grand souffle de liberté passe sur le pays. L'apaisement, l'apaisement ! L'œuvre sociale et humanitaire à laquelle nos cœurs... J'ai de très importantes communications à vous faire. Demeurez, je vous en conjure !...

Il rabâchait. Le grand maigre l'interrompit.

— L'alternative n'est pas compliquée : ou bien Fougasse le renégat déguerpira, ou bien je me retirerai.

— Moi aussi !... Moi aussi !...

Fougasse releva la tête, du mieux qu'il put ; et il dit :

— Je m'en vais.

Il s'en alla. On rit, à cause de cette humilité que Fougasse avait acquise depuis l'abdication du roi Tobol.

Enfin, l'on s'assit en cercle, autour d'une table qui, étant celle de la salle à manger, portait encore les marques du déjeuner. La toile cirée n'était exempte ni de ces ronds qu'y a laissés un verre trop plein, ni de miettes, ni même de noyaux de cerises.

La citoyenne s'aperçut que l'un des camarades rechignait à poser ses coudes sur la table ; avec son petit doigt, il chassait les miettes. C'était un délicat. Ancien banquier, fort riche, bien vêtu, coquet de ses petits favoris blancs, soignés et qu'il tapotait sans cesse, Zwolff se faisait pardonner ses façons de capitaliste par ses largesses. On avait recours à lui dans les moments difficiles : on ne l'en méprisait pas moins. La citoyenne s'en fut quérir un torchon ; puis, elle s'insinua entre deux socialistes maigres et, d'un bras vigoureux, elle essuya ; elle recueillit dans sa main gauche les résidus de l'opération, les jeta dans la che-

minée et resta debout. Les autres membres de ce concile, gros ou menus, arrogants ou timides, n'étaient que de quelconques bonshommes.

Bonheur-d'autrui, avant de prendre la parole, essaya de rassembler ses idées, que l'incident Fougasse avait mises en déroute. Il n'y sut parvenir. Il éprouvait une effroyable difficulté. Offrir à ces gens de restaurer la monarchie lui sembla si périlleux qu'il en frémit. Il hésita et sentit qu'il ne pouvait hésiter longtemps. S'il eût imaginé soudain quelque proposition capable d'être substituée à celle-ci, avec quelle joie il l'eût adoptée ! Il n'en trouva point.

— Parle ! s'écria la citoyenne.

Donc, il parla. Il se perdit en des circonlocutions. D'ailleurs, on l'écouta sans étonnement : il se conformait à la manière socialiste, qui ne tient pas à être concise. Après qu'il eut épuisé le stock des mots insignifiants, il fut acculé à l'obligation de l'aveu ; et, comme ce qu'il avait dit jusque-là était nul, l'aveu éclata soudainement, sans que rien l'eût préparé...

— Bref, il nous faut un roi !

Pour ne point rester là-dessus, où il se trouvait en posture mauvaise, Bonheur-d'autrui désirait continuer son discours, dire autre chose, n'importe quoi. Il en fut empêché par la colère de plus d'un.

Le grand maigre se leva.

— Citoyens, — cria-t-il, — je suis de trop dans cette assemblée. Evidemment, le citoyen Bonheur-d'autrui m'a convoqué par erreur. Dans quel guêpier de conspirateurs cyniques ne suis-je pas tombé ? Vive la république, messieurs, et au revoir !

Il se fût logiquement retiré s'il n'eût été curieux de voir l'effet de sa répartie. Effet considérable. Chacun voulut en dire autant, pour le moins. Le temps que ces déclarations durèrent permit à l'émoi général de se calmer : les derniers qui prirent la parole ne s'indignèrent que par acquit de conscience. Bonheur-d'autrui seul était consterné. Il tenta cette diversion :

— Citoyenne, apporte-nous de la bière et des craquelins ! — dit-il à sa femme.

Il faisait chaud ; on avait la langue sèche. Le grand maigre lui-même se rassit ; ceux qui s'étaient à son exemple levés se rassirent à son exemple. Zwolff, qui était un homme du monde, éprouva le besoin de répondre par un mot de courtoisie au bon procédé de l'hôte. Il fit cette remarque :

— Laissons-le s'expliquer, citoyens. Il n'appartient pas à des socialistes de condamner un homme sans l'avoir entendu.

On but. La bière était fraîche. Elle disposa les esprits à la conciliation. Bonheur-d'autrui en profita.

— Citoyens, — dit-il, — ne soyons pas les dupes des mots ! Et méfiions-nous des mots les plus attrayants, les plus captieux !... Je demande un roi. Mais quel roi ? Si le roi que je demande — et je l'ai peut-être sous la main — convenait mieux que la république au triomphe de nos idées socialistes, auriez-vous raison de le repousser pour le seul motif que le mot de république est doux à vos oreilles ?...

— Nous réclamons la république sociale ! — hurla le grand maigre.

— Répondez-moi ! — reprit l'orateur, qui, d'un

coup de poing sur la table, marqua le tournant de son argumentation. — Dites-moi si vous êtes d'abord socialistes ou républicains !...

— Nous sommes en même temps l'un et l'autre !

Ici, quelqu'un protesta :

— Pas du tout ! Nous sommes d'abord socialistes ; et nous sommes républicains ensuite, parce que nous ne concevons pas un régime autre que la république qui puisse ou veuille réaliser les réformes socialistes.

Cette formule fut approuvée. Bonheur-d'autrui l'utilisa.

— Eh ! bien, dans ces conditions, réfléchissez. Au capitalisme individuel nous substituons l'Etat. Oui, l'Etat industriel. Toute l'industrie nationale se résorbe dans l'Etat. Mais, à cette industrie immense, prodigieuse, il faut un patron.

Sept ou huit bouches meuglèrent ensemble :

— Des patrons, il n'en faut plus !

L'une d'elles expliqua :

— Et c'est justement parce que nous ne voulons plus de patrons que nous remplaçons les patrons par l'Etat.

Bonheur-d'autrui ne se laissa point abattre :

— Citoyenne, encore de la bière : on étouffe, ici !... Qu'est-ce que l'Etat ? Une abstraction. Tant que la doctrine socialiste ne sera point réalisée, il vous sera loisible de concevoir l'Etat comme le patron modèle : comme un patron qui n'existe pas. Mais passons de la théorie à la pratique : l'Etat se personnifie aussitôt. Il est quelqu'un.

— Quelques-uns ! — répliqua-t-on.

— Ah ! — reprit Bonheur-d'autrui, qui triomphait,

— je vous attendais là. Et je n'ai pas besoin de plus de commentaires pour résumer ainsi la question. La voici : voulez-vous donner à l'industrie nationale plusieurs patrons ou bien un seul ?

Une sorte de silence ahuri se fit alors. Bonheur-d'autrui laissa quelques secondes s'écouler et conclut rigoureusement :

— Mon avis, à moi, c'est que, moins il y a de patrons, mieux ça vaut !

— Ça peut se soutenir ! — fit le banquier.

Un petit homme qui, depuis le commencement de la séance, n'avait rien dit, prit son chapeau et se retira.

— Vous partez, Machicorne ?

Machicorne ne répondit pas et disparut.

Les dents cassaient les craquelins salés et bien secs ; la bière coulait dans les gosiers. Au bout de quelques minutes, le grand maigre dit :

— Mais, ce patron, qu'est-ce qui vous empêche de le nommer, au lieu de roi, président de la république ?...

Bonheur-d'autrui riposta :

— Si vous voulez qu'il fasse un coup d'Etat, il n'y a pas mieux !

Cette réplique donnait à songer.

— Donc, — continuait Bonheur-d'autrui, — nous aurions un roi industriel. Nous passerions avec lui un contrat. Quant à savoir s'il demeurerait fidèle à ce contrat, eh ! bien, oui, j'en réponds. Car nous le tiendrions par l'intérêt. Nous le comblerions d'avantages et de bénéfices. Il gagnerait plus d'argent que nul industriel. Notez qu'il nous serait facile, n'ayant qu'un

seul patron, de le couvrir d'or et de l'entretenir royalement. Ça nous coûterait encore moins cher que de nous saigner, comme sous le régime capitaliste, pour des centaines et des milliers de patrons. Bref, nous nous payerions le luxe d'un roi, oui, mais afin de limiter nos dépenses.

Cet argument, par sa simplicité magistrale, plut beaucoup. Le banquier demanda :

— Mais qui ?... Vous avez quelqu'un, citoyen ?

C'était grave, de désigner incontinent le fils du roi Tobol. Bonheur-d'autrui chercha des voies détournées...

— Il nous faut — dit-il — un homme dont le prestige soit incontestable ; un homme dont la suprématie évidente soit reconnue par la population tout entière ; un véritable roi...

— Qui ?... Répondez ! ... Qui ? ... Dites-le ! ... Qui ?...

— Le fils du roi Tobol !

A ces mots, l'étonnement fut tel que les protestations n'éclatèrent pas tout de suite. Elles éclatèrent cependant.

— Vous vous moquez de nous, Bonheur-d'autrui ?...

— Vous êtes fou, citoyen !...

— C'est une gageure !...

Mais Bonheur-d'autrui argumentait :

— Dites-moi vos objections ; j'y répondrai.

— Un homme — s'écria le grand maigre — imbu de tous les préjugés dynastiques, voilà qui vous nous proposez comme patron de l'Etat industriel, comme roi socialiste ; un homme que son éducation quoti-

dienne a préparé au métier d'autocrate et de tyran !...

— Pas du tout ! — répliqua Bonheur-d'autrui.

Et il rappela qu'Eudémôn avait grandi loin de la cour, qu'il ne connaissait seulement pas le roi son père ; et il raconta que la première démarche du jeune homme, dans la société capitaliste, avait été de se joindre aux émeutiers pour crier : « A bas le roi Tobol ! A mort !... »

— Admettons ! — reprit le contradicteur ; — admettons qu'on l'ait élevé dans l'ignorance de la cour et de la tyrannie. Croyez-vous que ces gens-là n'ont pas la tyrannie dans le sang ? Ils naissent avec. C'est l'hérédité !...

Le banquier répondit, et il souriait :

— Quant à cela, citoyen, rassurez-vous. Le jeune prince recueillera peut-être l'héritage du roi Tobol ; mais l'hérédité du roi Tobol, non !... Vous oubliez le hussard.... Il ne faut jamais oublier le hussard, dans ces affaires-là

Cette remarque mit en gaieté l'assistance. Un socialiste, qui buvait, s'engoua. Un autre voulut trinquer à la santé du hussard. Mais la citoyenne intervint, disant :

— Ce ne sont pas de jolies plaisanteries.

Bonheur-d'autrui insista sur l'excellence de la situation : le jeune prince avait tout le prestige d'un fils de roi, non la funeste hérédité.

— Mais on ne sait pas ce qu'il est devenu ! — hasarda le grand maigre.

Bonheur-d'autrui eut un geste large :

— Il est ici, sous mon toit modeste ; et je vais vous le présenter !

Ce coup de théâtre eut le plus vif succès.

— Un instant ! — fit le grand maigre, qui ne voulait pas s'engager par trop ; — un instant !...

Mais sa courte protestation se perdit dans la curiosité générale. Bonheur-d'autrui s'éloigna, laissant ses camarades interloqués, et revint accompagné d'Eudémôn.

— Vive le roi ! — cria la citoyenne.

Bonheur-d'autrui, mécontent, lui imposa silence. Il craignait que ce ne fût trop pour le républicanisme ombrageux de l'assemblée. Mais l'assemblée, d'un seul mouvement, se leva. Seul se montrait un peu froid le grand maigre ; les autres saluaient très bas, à qui mieux mieux.

— Bonjour ! — fit Eudémôn.

Il n'était pas timide ni arrogant. Il plut. La mélancolie où, depuis quelques jours, il rêvait donnait à sa claire jeunesse une touchante beauté.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il simplement.

On ne savait plus ce qu'on lui voulait. Personne ne songeait à prendre l'initiative de parler. Il y eut une minute d'embarras, de déférence muette. Enfin on reprit place autour de la table ; Eudémôn occupa la chaise qu'avait abandonnée Machicorne. Bonheur-d'autrui rayonnait, avec un peu d'inquiétude. Ce fut le grand maigre qui se déniaisa le premier. Aussitôt, et comme si un même ressort les eût mis en branle, tous les autres éprouvèrent un pareil désir de ne point laisser un collègue les devancer. Chacun d'eux dit un

mot quelconque et dut se taire, car le grand maigre, d'une voix résolue et forte, s'imposait :

— Prince ! — commença-t-il ; et il se ravisa : — Citoyen, si l'autorité royale vous était confiée, en useriez-vous pour réaliser le bonheur universel ?

— Comment ferais-je ? — répondit Eudémôn.

Tant d'ingénuité les déconcerta. Ils n'imaginaient pas que l'on pût, à cette question, répondre autrement que par des promesses enthousiastes et de vives assurances...

— Il est idiot ! — dit à l'oreille de son voisin le banquier.

Le grand maigre lança ;

— En appliquant les principes du socialisme.

— Qu'est-ce que c'est ? — fit Eudémôn.

Il ne s'agissait plus que d'un exposé de doctrine. Qui ne se fût chargé de cette tâche facile et glorieuse ? Autant de socialistes présents et autant d'orateurs tout prêts à pérorer sur la chère doctrine. Cette fois encore, le grand maigre s'imposa. Il débita du marxisme avec flamme. Eudémôn l'écoutait et, s'il ne comprenait pas un détail, réclamait un léger supplément d'explications. Tous se hâtaient de le vouloir fournir ; et il fallait à chaque coup, que le grand maigre hurlât pour conserver la parole. Mais on lui fit des objections. Il y avait là des théoriciens variés qui, entre le communalisme et le collectivisme, prenaient position différemment. Le grand maigre dut répondre à ses contradicteurs et, souvent, négliger Eudémôn. Telle fut bientôt la bisbille que Bonheur-d'autrui s'en désola. Il dit :

— Citoyens, en dépit des opinions individuelles, le

socialisme est un. Eh! bien, affirmons ce qui nous assemble et omettons ce qui nous sépare. Sauvegardons l'unité socialiste.

On se rangeait à cet avis très volontiers. Mais chacun désirait que l'unité se fît autour de sa théorie; et ce ne fut pas sans encombre que le grand maigre parvint au bout de son discours. Eudémôn l'avait suivi curieusement.

Il fut songeur, quelque temps. Silencieuse, l'assistance le regardait, l'épiait et attendait qu'il voulût bien conclure. Il se leva, se dirigea vers la fenêtre, tira le rideau... Les socialistes s'approchèrent. Il leur montra les gens qui allaient et venaient dans la rue. Il les leur désigna du doigt et, à propos de chacun d'eux, il demanda :

— Celui-ci sera heureux ?

Celui-ci, c'était un mendiant qui, tournant la manivelle d'un orgue, lançait à droite et à gauche des regards d'imploration famélique. Eudémôn contemplait avec pitié cette détresse ; et, plus il était attentif, moins il concevait qu'elle ne fût pas à tout jamais en possession de ce pauvre diable.

— Certes, il sera heureux !...

Le grand maigre expliqua, en termes éloquents, l'extinction du paupérisme. C'est un sujet sur lequel chacun des camarades avait des stratagèmes à recommander. Les remèdes abondèrent.

— Et celui-ci ? — fit Eudémôn, — il sera heureux ?...

C'était un loqueteux farouche, à qui un bras manquait et une jambe. Il s'arrangeait d'une béquille et n'avançait qu'en faisant autour d'elle des quarts de

cercle hasardeux. Il rageait manifestement et ses pas tapaient sur le sol avec colère.

— S'il sera heureux?... Comme un coq en pâte!... Avec une bonne loi sur les accidents du travail, l'accident du travail devenait, selon les dires du grand maigre, « un chopin » ! Toutefois on réussirait à diminuer le nombre des heureuses victimes. Perfectionnement du machinisme industriel : le banquier vanta le progrès, l'annonça merveilleux, du jour où, la fraternité des peuples établie, le génie des inventeurs délaisserait les canons, les fusils, tout cela, pour se consacrer aux œuvres de paix. Un collègue prophétisait un autre avenir : le machinisme aboli, le doux travail des mains humaines substitué à la féroce vapeur. Un théoricien plus hardi célébrait l'âge d'or, la paresse universelle, l'idyllique fainéantise.

— En tout cas, — dit, conciliant, Bonheur-d'autrui, — d'une manière ou d'une autre, c'est la félicité !

— Et celui-ci? — fit encore Eudémôn.

Il désignait un homme triste infiniment qui, tête basse, déambulait.

Les socialistes se penchèrent et, faute de diagnostic, ne surent pas indiquer tel remède plutôt qu'un autre. Ils indiquèrent tous les remèdes. Ils accablèrent de remèdes cet infortuné, lui guérirent sa pauvreté, s'il était pauvre; ses infirmités, s'il avait les organes en fâcheux état; sa honte, s'il subissait les avanies de son prochain; sa mélancolie, si le rêve le tourmentait.

Eudémôn évoquait, en imagination, toutes les maladies, toutes les souffrances, toutes les tristesses qu'il avait aperçues, qu'il avait devinées. Et il écoutait, avec

une incrédule admiration, ces raccommodeurs de l'humanité, qui lui faisaient le boniment de leurs drogues, qui lui vantaient la panacée socialiste et annonçaient le reboutage universel, pour peu qu'on leur permît d'appliquer à la misère générale leur souveraine invention.

Eudémôn eût souhaité de les voir à l'œuvre. Il se retint d'ouvrir la fenêtre et d'appeler les misérables, de leur crier qu'ils n'avaient qu'à venir, tous, tous !... pour essayer du remède socialiste, et qu'on les guérirait peut-être... et qu'on tâcherait de les guérir.

Comme le roi Tobol, un jour, avait confié à Fougasse le bonheur de son peuple, Eudémôn éprouva, quelques secondes, la velléité d'être le roi des foules douloureuses et de donner à ces foules ces mires étonnants.

Mais il se ravisa, pris d'un doute. Une terrible idée entra dans son esprit ; elle s'y manifesta violemment ; elle y grandit, elle l'occupa tout entier. Elle fut telle qu'Eudémôn frissonna.

Il s'écria :

— Supprimez-vous la mort ?

Cette question naïve éclatait dans leur utopie comme une bombe désastreuse. Un réflexe fit au banquier hausser le coude devant son visage ainsi que pour se protéger. Les autres eurent des gestes analogues.

Ils se ressaisirent. Bonheur-d'autrui, sans mot dire, interrogeait du regard les camarades. Le grand maigre dissimulait mal son mécontentement : l'impertinente question l'avait choqué ; il n'était pas sûr qu'Eudémôn ne se fût point moqué d'eux ; et déjà il prenait un air

de dignité blessée, lorsqu'Eudémôn, d'une voix nette, répéta :

— Supprimez-vous la mort ? Dites-le moi !...

Des bras découragés se levèrent et firent des gestes ronds, avec ennui. Le banquier sentit que le silence ne pouvait durer. Il recourut à des métaphores, aux termes desquelles la mort socialiste ressemblait beaucoup à la vie, en vérité, beaucoup.

Eudémôn refusa de les accepter.

— Je vous demande — reprit-il — si l'on ne mourra plus ?

Le grand maigre en avait assez de la situation ridicule où ils demeuraient, à ne savoir que répondre.

— Eh ! bien, oui, déclara-t-il avec mauvaise humeur, — on mourra, ça ne fait pas de doute ! Et après ?...

— Si l'on doit mourir encore, — dit Eudémôn, — laissez-moi.

Ils étaient absourdis.

— Si l'on doit mourir encore, tout ce que vous ferez sera comme si vous ne faisiez rien !

— Mais enfin, — répliqua le banquier, — ce n'est pas une raison, parce qu'on doit mourir, pour ne point s'efforcer de vivre mieux !

Un autre ajouta :

— Et puis on mourra beaucoup plus tard qu'à présent. Le progrès de la médecine reculera sensiblement le terme normal de la vie.

Eudémôn eut le ton d'un prophète farouche.

— Je ne vous demande pas si l'on mourra plus tôt ou plus tard, mais seulement si l'on mourra. Vous me répondez : « Oui, l'on mourra ! » Alors, moi, je vous

dis : « Si vous ne supprimez pas la mort, vous ne supprimez rien ; si l'odeur de la mort reste dans la vie, la vie en est gâtée irrémédiablement !... »

Son visage était bouleversé. Il continua :

—Faites qu'on ne meure plus. Faites que chaque minute du temps ne soit plus un acte de mort. Débarrassez la vie de la mort ; et alors nous parlerons d'embellir la vie, de l'orner, de la rendre plus délicieuse. Les misères qu'il vous paraît opportun de détruire ne sont que les aspects variés de la mort. Et c'est à la mort qu'il faut vous attaquer.

Le grand maigre voulut parler. Eudémôn ne le lui permit pas.

— Et moi, je songeais à ces choses, quand vous m'avez appelé. Je n'espérais pas vaincre la mort, qui est trop installée dans la vie pour qu'on puisse l'en déloger. Mais je me disais qu'il n'y avait pas d'autre remède que d'abandonner à la mort, résolument, toute la vie. Ce fut l'idée du roi Tobol, je suppose, quand il lança la mort parmi son peuple. Il avait décidé que le mieux est d'en finir au plus tôt. Et moi, si j'étais le roi des hommes et si j'avais la mort dans la main, je la lancerais partout, pour en finir tout de suite, pour ne pas laisser la mort prendre son temps et tourmenter ses victimes et s'en faire un jeu. Celui-là serait le sauveur des hommes, qui anéantirait la vie mortelle !...

Le grand maigre haussa les épaules. Le banquier sourit, narquois. Les autres avaient beau se dire que les paroles d'Eudémôn n'étaient que niaiseries d'en-

fant blessé par ses propres chimères: une étrange émotion les angoissait.

A ce moment, on sonna. La citoyenne s'en fut ouvrir et bientôt se récria. Un commissaire de police, accompagné d'argousins, se présentait. Il était porteur d'un ordre du gouvernement provisoire, ordre d'amener Bonheur-d'autrui et ses camarades, exception faite pour le banquier Zwolff et pour un petit vieux qui n'avait rien dit depuis le commencement de la réunion. La citoyenne hurla, comme une chienne battue. L'ordre était formel, les argousins étaient en nombre: inutile de résister. Les inculpés sentirent qu'il ne leur restait qu'à prononcer des mots historiques.

— Nous sommes ici pour le bien du peuple ! dit le grand maigre.

Il eut volontiers abondé là-dessus. Mais il dut céder la parole aux camarades qui avaient hâte de n'être pas muets. Bonheur-d'autrui déclara seulement :

— C'est un coup de Fougasse et de Machicorne. Ils nous ont trahis. Il ne fallait pas offenser Fougasse ; il ne fallait pas !

— Adieu, citoyens !... Compliments ! — s'écria le grand maigre.

Et il salua, de la manière la plus sarcastique, le petit vieux et le banquier. Ces deux-là se félicitaient secrètement de l'avoir échappé belle; toutefois ils étaient un peu gênés de la faveur qui les distinguait.

Lorsque Bonheur-d'autrui s'approcha de la citoyenne, pour le baiser d'adieu, elle lui dit avec un orgueil qui éclaira toute sa large face :

— Cette fois, c'est pour la liberté du peuple... Adieu, martyr !...

Elle ajouta :

— Vive la République sociale !

Puis elle tomba dans un fauteuil et bredouilla confusément.

Lorsque les inculpés eurent, avec les argousins, disparu, Zwolff et le petit vieux ne désirèrent que de n'être plus là. Ils n'échangèrent point une parole. Chacun d'eux se préoccupa de son chapeau. Zwolff, le premier, trouva le sien. En passant devant la citoyenne, il s'inclina ; puis il partit. Une seconde après, le petit vieux saluait évasivement la citoyenne et partait.

Eudémôn avait assisté à cette scène sans y rien comprendre. Il regarda, par la fenêtre, les socialistes monter avec les policiers dans des fiacres et s'éloigner. Il vit le petit vieux et Zwolff s'en aller, l'un à droite et l'autre à gauche. Il entendit la citoyenne grommeler :

— Quelle guigne !

Il se tourna vers elle, s'approcha d'elle et, remarquant qu'elle pleurait, se mit en devoir de la consoler. Il fût câlin, l'embrassa. Mais elle déclamait :

— Monseigneur, n'oubliez jamais que nous souffrons pour votre cause !...

* * *

A quelques jours de là, un bel après-midi de lumière et d'agréable chaleur, la république était proclamée.

Des réjouissances éclatèrent dans la capitale avec une soudaineté merveilleuse. Les arcs de triomphe, les guirlandes de papier multicolore, les oriflammes furent prêts en peu de minutes. C'est que, sachant d'avance le résultat du plébiscite, ses organisateurs avaient averti les organisateurs de la joie populaire. Le difficile fut d'empêcher que ne se produisissent trop tôt les manifestations : à maintes reprises, il fallut que l'on retînt la hâte des comités.

On avait préparé une constitution parlementaire qui créait deux chambres, nommait sénateurs inamovibles les membres du gouvernement provisoire et les chargeait de choisir le président de la république, dont les pouvoirs seraient ensuite ratifiés par les deux chambres.

Fougasse ne manqua point de briguer la présidence. Il faisait valoir son passé de vieux républicain, le zèle avec lequel, étant ministre, il avait rendu la situation tout à fait impossible au roi Tobol, le contreseing qu'il avait apposé à l'acte d'abdication du roi, enfin l'initiative qu'il avait prise de signaler à la vigilance du gouvernement provisoire ses anciens camarades socialistes qui, devant même que la république fût établie, complotaient contre elle.

Il n'eut point une seule voix. Les libéraux s'entêtaient à le considérer comme socialiste avec autant d'obstination qu'en mettaient les socialistes à le considérer comme l'ennemi de leur cause.

Le président que l'on choisit fut un vieillard austère et triste qui, toute sa vie, avait porté le deuil de ses idées. L'annonce de leur tardif succès ne le dérida

point. Ceux qui l'approchèrent, le jour qu'il entra en fonctions, s'étonnèrent du contraste qu'il y avait entre la mélancolie de son visage et l'allégresse populaire qui le saluait.

Fougasse et le chapelain durent évacuer le palais royal. Ce monument devenait palais présidentiel; d'ailleurs, il ne s'aperçut pas du changement : ni son architecture ni son mobilier ne se transformèrent. Symbole du pays qui passait à de nouveaux maîtres et, en réalité, ne changeait pas d'existence.

Fougasse apprit que ses biens étaient confisqués. Il ne fut pas autrement affecté de cette mesure sévère, qui ne le prenait pas au dépourvu : prudent, il avait mis en fonds étrangers sa fortune et placé les titres en lieu sûr. Une seule chose l'ennuya, c'est qu'il lui faudrait, un peu de temps au moins, affecter la misère, se priver des meilleurs agréments de la vie, renoncer à ce luxe dont il avait, désormais, la douce habitude.

– Adieu, chapelain !

– Adieu, Fougasse ; et bonne chance je vous souhaie !

Ils se séparèrent avec indifférence.

Le chapelain se retirait dans un couvent où il avait commencé sa fructueuse carrière ecclésiastique. Il serait là bien à l'abri des tourmentes sociales et prêt, d'ailleurs, à surveiller les événements, à guetter ceux qui favoriseraient un retour offensif de la réaction. Avec deux charrettes attelées d'ânes, des frères lais vinrent chercher ses bagages. Il s'en alla, les bras ballants, comme ce sage antique qui disait : « Je porte tout avec

moi » ; il pensa donner un assez bel exemple de vertueux désintéressement.

Quand il sortit du palais, il dit à demi-voix :

— Adieu, vingt-cinq années de ma vie ! Adieu, mille espérances !

Il ne fut pas dans la désolation ; mais il éprouvait un peu d'ennui à la pensée de l'existence qui l'attendait : il redoutait la piété de ses nouveaux compagnons. Sa piété à lui s'était, à la cour et à la ville, bien amenuisée ; la leur, protégée par la stricte clôture, florissait. Il n'avait à compter, pour son divertissement, que sur le goût très vif de l'intrigue et de la conspiration qui animait ces âmes confinées.

Comme il songeait à ces choses, il se dit qu'Eudémôn était le prétendant tout désigné, le souverain légitime, en quelque sorte. Et, puisqu'il passait par là, il entra donc chez la citoyenne Bonheur-d'autrui : ses informations personnelles, beaucoup plus exactes et minutieuses que celles de nul ministre ou maître de police, lui avaient révélé, depuis longtemps, cette résidence d'Eudémôn. Il craignait seulement que la citoyenne ne l'éconduisît. Par bonheur, ce fut Lilith qui répondit à son coup de sonnette.

— Entrez ! — lui dit-elle ; — le prince sera très heureux de vous voir. Il s'ennuie tant !...

— Vous vous calomniez, mademoiselle ! fit-il obligeamment.

Eudémôn ne le reconnut pas tout de suite, à cause de la barbe déteinte, des joues défardées et du costume rembruni. Du reste, il ne manifesta ni impatience ni joie. Telle était sa mélancolie que nul incident de ses

journées ne le pouvait distraire de la hantise unique de la mort. Il demanda au chapelain :

— Vous n'êtes pas mort ?

L'autre affecta de badiner :

— Non, monseigneur ! Je vis, et je souhaite de continuer.

— Pourquoi ? — fit Eudémôn.

Il dit « pourquoi ? » de telle sorte que le chapelain négligea de donner ses raisons.

La conversation traîna. Lilith enfin raconta que la vie, en cette demeure socialiste et affligée, devenait insupportable. Plus acariâtre de jour en jour, la citoyenne réduisait Lilith à l'état de servante : et, quant à Eudémôn, elle ne perdait aucune occasion de lui rappeler qu'il était la cause de tant de malheurs. Si elle les gardait auprès d'elle, ce n'était qu'afin de ne pas compromettre davantage Bonheur-d'autrui en laissant le jeune homme vaguer à l'aventure et sans doute révéler l'offre des socialistes.

— Si je vous emmenais ?... — proposa le chapelain.

— Oh ! oui, emmenez-nous ! — s'écria Lilith.

Emmener Eudémôn au monastère, rien de mieux : le chapelain se félicita de son idée. Mais Lilith, c'était plus difficile. Les femmes n'étaient point admises parmi les reclus, évidemment; les relations extra-conjugales d'Eudémôn et de Lilith compliquaient encore l'affaire. Que dirait le prieur, homme rigoureux ?... Emmener Eudémôn sans Lilith, il n'y fallait point songer. Le chapelain n'eut aucune peine à s'en apercevoir, quand il vit les deux beaux amants enlacés avec tendresse, même en sa présence, leurs mains

unies, leurs fronts appuyés l'un contre l'autre.

« Si je les mariais ?... » se dit le chapelain.

Mais il réfléchit qu'il ne devait pas engager l'avenir du prétendant : Lilith reine ? impossible !

« Baste ! le prieur dira ce qu'il voudra !... »

— Je vous emmène !...

Lilith battit des mains. Eudémôn consentit à s'en aller, puisque Lilith le désirait. Il fût resté, tout aussi bien, tant le rendait indifférent son désespoir. La citoyenne se déclara fort satisfaite : empressée, elle sortit elle-même pour quérir une voiture.

* * *

Ce monastère était situé à l'extrémité de la ville. Cent moines y vivaient, dociles à une règle peu clémente. Il y avait parmi eux des jardiniers, des érudits, des peintres, des distillateurs. Ils consacraient à l'exercice de leur métier des heures fixes ; à la méditation, d'autres heures. Ils ne profitaient pas beaucoup de jardins et de promenoirs qu'enfermait avec eux leur clôture.

Le prieur ne vit pas d'un bon œil la jeune femme étrange que lui présentait le chapelain. Mais l'arrivée d'Eudémôn le ravissait.

— C'est à prendre ou à laisser ! — lui dit le chapelain. — Vous n'aurez pas l'un sans l'autre.

Le prieur n'admit point aisément cette alternative :

— Pourquoi ? — fit-il. — Je flanque dehors cette fille et je garde le prince !...

C'était un homme dur. Toutefois il était capable de

prudence et, en dépit de ses goûts énergiques, n'agissait pas sans avoir pesé le pour et le contre.

— Si vous brusquez cet adolescent, — lui dit le chapelain, — vous n'en viendrez pas à bout. Considérez-le comme un petit sauvage, prompt à la rébellion, violent et, du reste, étranger complètement à l'esprit de votre religion. Réfléchissez, monsieur le prieur : les fins que vous avez en vue ne doivent-elles pas primer sur vos répugnances ? Réfléchissez, réfléchissez !...

Il fut décidé que provisoirement Eudémôn et Lilith seraient installés dans un bâtiment qui faisait partie des communs et que Lilith n'en sortirait pas, de telle sorte que les jeunes moines fussent indemnes de mauvais exemple et de tentation. Dès lors, le prieur n'eut pas d'autre idée en tête que d'induire Eudémôn à répudier cette Lilith. Et puis, il le préparerait à sa mission de roi religieux. Et puis il organiserait son avènement.

Eudémôn aima cet asile, pour le silence et la tranquillité morne qu'il y trouva. Sa triste pensée y goûta d'être en repos sur elle-même. La monotonie des journées convenait à son rêve morose; et nul incident n'offensait sa mélancolie.

Il menait une existence quasi conventuelle, que seule la présence de Lilith laïcisait.

Lilith s'ennuya. Le prieur fut d'avis qu'elle pouvait, de temps à autre, sortir. Il eût aimé qu'elle se dissipât et, quelque soir, ne rentrât point. Elle ne fit rien de tel.

Eudémôn s'astreignit, sans qu'on l'y eût invité, aux

heures régulières et aux exercices de la communauté. Ayant éprouvé la vaine fatigue de vouloir, il lui plut de renoncer à toute initiative. Il laissa s'emparer de lui l'habitude ; et, plus elle gagnait en lui, plus il souhaitait abandonner à elle davantage de lui-même, comme s'il ne songeait qu'à lentement anéantir sa douloureuse individualité.

Seul, — Lilith n'ayant pas la permission d'y aller, — il se promenait longuement sous les arcades d'un cloître aux colonnades duquel grimpaient le lierre et la vigne mêlée de roses trémières. Les murs étaient ornés de peintures allégoriques, qui ne charmaient pas le regard sans imposer un travail à l'esprit ; et ainsi la concupiscence visuelle ne nuisait point à la méditation du promeneur. Elle ne faisait que l'animer assez pour qu'il ne glissât point furtivement à ces mollesses de pensée où l'âme se corrompt. Ces images offraient à Eudémôn le thème de réflexions variées et nombreuses, les unes ayant trait aux misères de la présente vie, les autres symbolisant les joies et les tortures du paradis et de l'enfer. Celles-ci lui échappaient ; mais, le détail de la souffrance d'ici-bas, il l'étudiait avec une sorte d'amère frénésie. Il y avait une résurrection des morts où l'on voyait sortir du sol, à grand effort de bras, des torses entourés encore des funèbres bandelettes ; ils soulevaient la terre pesante, les pierres tombales, secouaient la poussière de leurs épaules et n'ouvraient pas sans peine leurs yeux accoutumés à la nuit. On devinait, dans leur chair molle et blème, la persistance des germes malfaisants. L'intention du peintre était spiritualiste,

ainsi qu'en témoignaient, en haut du ciel doré, les anges sonneurs de trompettes formidables. Mais Eudémôn négligea ces bienheureux dont le zèle n'allait pas jusqu'à lui ; et il ne vit que la mort universelle, le sol plein de chair pantelante, la dissolution finale de l'illusoire vie... A chaque tour qu'il accomplissait sous les arcades de ce cloître, il revenait à cette image et, malgré lui, la regardait. De sorte que, si dans l'intervalle ses yeux avaient été quelques secondes attentifs à la beauté des roses, fraîches parmi la verdure de la vigne et du lierre, le divertissement ne durait pas ; l'image de la mort flétrissait bientôt la douce idée des floraisons épanouies.

Le prieur avait de fréquents et longs entretiens avec Eudémôn. Il s'efforçait de l'initier au dogme religieux et de l'amener aux certitudes ferventes de la foi. Eudémôn ne faisait pas grande difficulté pour admettre ce qu'on voulait. Il ne présentait pas d'objections. Il acceptait avec placidité les renseignements qu'on lui donnait quant à l'existence de Dieu, à ses attributs, à ses hypostases et aux façons d'être de celles-ci. Cette théologie ne l'émut guère et lui sembla par trop étrangère à la réalité principale des choses.

Homme subtil, le prieur ne tarda point à comprendre que, si le dogme pouvait de quelque manière toucher Eudémôn, c'était par la réponse qu'il faisait au problème de la mort. Il exposa donc à son élève la séparation de l'âme et du corps, la corruptibilité de la matière et l'immortalité de l'esprit. Eudémôn l'écouta curieusement. Mais il dédaigna ce pauvre essai de diversion qui n'empêche pas la chair de pourrir et la

pensée de se dissoudre. Il jugea le prieur futile, qui oubliait l'essentiel et s'occupait à combiner le reste éperdument.

Toutefois, il fut sensible aux cérémonies religieuses. Leur pompe et leur mystère l'étonnaient et lui prenaient le cœur. Les clameurs de l'orgue retentissaient autour de lui comme la plainte de l'humanité périssable. La fumée de l'encens le pénétrait comme une odeur de mort. Le geste des officiants l'épouvantait comme le rite que réclament les funèbres destins. Et, quand éclatait la voix latine des chantres, il croyait ouïr la malédiction suprême de tout. Il était là, parmi cet appareil d'effroi, frissonnant, torturé, soumis. Il ne résistait pas à la trop persuasive horreur du spectacle ; et même il se laissait enivrer de cette fureur mortelle qui, par la complicité de tous les sens, l'envahissait.

Le prieur décida d'utiliser ces rudes alarmes d'Eudémôn. Un jour, après l'office qu'il avait lui-même dirigé, il s'approcha d'Eudémôn solennellement. La foule des moines, en cortège, le suivait. Il s'agenouilla devant Eudémôn et, tandis que l'orgue proférait une musique glorieuse, il s'écria :

— Tu seras roi, de par la volonté divine, prince Eudémôn !

Tour à tour, l'un après l'autre, les moines s'agenouillèrent pareillement et mêlèrent au vacarme de l'orgue cette parole :

— Tu seras roi, de par la volonté divine, prince Eudémôn !

Après qu'ils avaient dit cette parole, les moines se

rangeaient autour d'Eudémôn, les jeunes et les vieux, les novices et les dignitaires, robes de bure et robes que rehaussent les ornements du sacerdoce.

— Tu seras roi !...

Les voix chevrotantes et les voix aiguës, les voix diverses qu'unissait et magnifiait l'accompagnement de l'orgue furent la voix inexorable du destin.

Eudémôn frémit.

Quand les moines, ayant accompli le cérémonial, se turent, Eudémôn s'écria :

— Je serai donc le roi de la mort !...

Et tels furent ces mots qu'Eudémôn s'en grisa ; et, à trois reprises, il les répéta.

Mais le prieur, s'approchant encore, dit :

— Tes ancêtres, par la seule imposition des doigts, guérirent les écrouelles. L'un d'eux, à force de sainteté, reçut le privilège de ressusciter les morts. Il fut pieux et il fut chaste. Il violenta les désirs de sa chair. Tu pratiqueras les mêmes vertus et tu obtiendras le même privilège ; et tu ne seras point le roi de la mort, mais le roi de la guérison.

L'orgue s'exalta, et l'alleluia des moines retentit.

Eudémôn demeura muet ; une sorte de mystique espérance l'avait saisi. Il fut immobile à contempler, en souvenir, l'image de la résurrection générale. Mais, cette fois, il lui sembla que les cadavres à demi engagés dans le sol se levaient et se reprenaient vivre et n'étaient plus la corruption dernière du sol : ils étaient la chair renaissante qu'il appelait, lui, Eudémôn, à l'éternelle vie sous le ruisselant soleil de la nature.

Un peu plus tard, le prieur vint trouver Eudémôn dans sa cellule. La tête au creux des paumes, Eudémôn songeait, accroupi sur le plancher. Son buste se balançait d'un mouvement régulier ; de brusques frissons secouaient ses épaules.

Lilith n'était pas là. Comme on ne l'admettait pas à prier en compagnie des moines, le chapelain, pour qui cette religieuse tâche n'était pas un ennui, la conduisait à l'office en quelque église du voisinage.

— Par la seule imposition des mains ! — répétait le prieur.

Et, pour confirmer son dire, il lisait à Eudémôn, dans un vieux livre en parchemin, l'histoire de cet ancêtre que la légende appelait Tobol le Thaumaturge. Et il était écrit, dans le livre : « Le roi Tobol le Thaumaturge acquit cette suprématie sur la corruption de la chair, pour avoir premièrement dompté en lui les puissances de la chair. Il avait d'abord vécu dans la débauche. A vingt ans, il faisait son délice d'une prostituée qui, par ses charmes maléfiques et l'attrait de ses complaisances, se l'était asservi corps et âme. Mais, un jour, Tobol le Thaumaturge eut la révélation du rôle qui lui était dévolu. Il chassa loin de lui cette fille et travailla opiniâtrément à réduire les révoltes de sa chair. On le vit se rouler parmi les ronces d'une haie, et le sang qui coula par ses blessures le libéra de ses désirs... » Le livre multipliait l'exemple des guérisons qu'avait opérées le Thaumaturge. Chacune des anecdotes émerveilla l'esprit d'Eudémôn. Il conçut qu'il était requis pour une semblable mission... Sa tête brûlait, ses tempes battaient, une terrible

angoisse l'étreignait ; et il lui parut que sa ferveur rayonnait autour de lui en vibrations larges et chaudes.

Quand Lilith revint, il lui dit :

— Adieu, Lilith ; je ne suis plus cet Eudémôn que ta volupté possédait. Il faut que tu t'en ailles, parce qu'il faut que je sois Eudémôn le Thaumaturge, qui est chaste, qui a dompté sa chair et qui est le roi de la chair, le maître de la chair, le guérisseur de la chair malade et le vainqueur de la mort.

Lilith ne put que pleurer. Il eut pitié d'elle. Il lui dit encore :

— Plus tard, lorsque je pourrai être sans désir auprès de toi, si ta chair est malade, viens ; et, par la seule imposition des doigts, je la guérirai.

A mesure qu'il lui parlait, il sentait qu'entre eux intervenait un grand mystère. Cependant, fort de sa résolution prise, il s'accorda le suprême plaisir d'un baiser aux lèvres humides et rouges de Lilith. Et il crut défaillir. Mais il se maîtrisa ; l'énergie dont il témoigna lui fut de bon augure.

Lilith eut beaucoup de chagrin, quand elle sut qu'elle devait quitter Eudémôn. Ce ne fut pas la fierté qui l'empêcha de se plaindre et d'agir avec la mauvaise humeur qu'ont d'habitude les maîtresses abandonnées. Mais l'existence au couvent lui était insupportable. Cette demi-réclusion ne convenait point à son caractère, qui était libre et enjoué. Eudémôn, en proie à ses mélancolies, n'était plus un compagnon délicieux. Lilith sentait l'ennui la gagner. Somme

toute, et malgré la tristesse de l'aventure, elle accepta volontiers sa disgrâce.

En faisant ses paquets, elle disait à Eudémôn :

— Ces moines t'ont tourné la tête, Eudémôn : j'ai pitié de toi. Nous n'avons pas eu de chance !... Mais ne veux-tu pas m'accompagner ? Je vais je ne sais pas où ; en tout cas, je vais loin !

Eudémôn affirma son vœu d'acquérir les vertus d'un thaumaturge et d'être le sauveur de son peuple.

Ils se séparèrent, l'après-midi de ce même jour. Les larmes de Lilith furent abondantes. Le prieur fit bien les choses : il pourvut la voyageuse de l'argent qu'il lui fallait. Le chapelain la conduisit à la gare et, quand elle fut sur le point de prendre un billet, — mais elle n'avait pas encore décidé qu'elle irait ici ou là plutôt qu'ailleurs, — il lui conseilla de se fixer à Paris, ville agréable où elle trouverait à se divertir et à s'établir.

— Venez avec moi ! — dit-elle au chapelain.

— Ah ! tentatrice, tentatrice ! — cria-t-il avec désespoir.

De ses bras il faisait des gestes vagues. Il réfléchit que les bêtises sont plus excusables tard dans la vie, lorsqu'on n'a plus à gaspiller grand'chose. Il n'employait l'ingéniosité de son esprit qu'à chercher des prétextes de folie. Il les trouva si aisément qu'il eut peur de lui-même et soudain se sauva vers le couvent.

Eudémôn, après le départ de Lilith, fut quelque temps à comprendre qu'il s'était privé de son plaisir. Le regret qu'il en eut d'abord, il l'aurait naguère éprouvé pour une courte absence de son amie adorable.

Ce sentiment pénible était, cette fois, compensé par la confiante certitude qu'il avait d'assumer une tâche prodigieuse et souveraine. Il conquérait la liberté de son esprit, il commençait l'œuvre de thaumaturgie ; sa volonté puissante se manifestait.

Il parcourut, à pas énergiques, son étroite cellule. Mais bientôt il ne sut que faire. Une dépense d'activité l'eût secouru. Hélas ! on ne se prépare pas à la thaumaturgie comme au métier des armes, par un vigoureux effort musculaire... Eudémôn comprit qu'il n'avait nul emploi possible de son zèle, en attendant le jour miraculeux. Attendre, attendre !... Et son impatience le harcelait. Il s'aperçut que tout son être languirait, jusqu'à des époques indéterminées. Il eut horreur de la durée qu'il devinait devant lui, déserte et lugubre.

Alors, il regretta Lilith amèrement. Il s'irrita contre lui-même de l'avoir chassée. Et tel fut son effroi de la solitude où s'exaspérait son ennui qu'il appela :

— Lilith ! Lilith !...

Jamais il ne l'avait appelée sans qu'elle vînt, rieuse, gentille, prête à sa fantaisie. Le silence où tomba sa plainte l'épouvanta.

Ensuite, las de s'être agité vainement, il pleura. Ses larmes abondantes le soulageaient. Il pleura Lilith et leurs voluptés communes. Naguère, si la mélancolie l'oppressait par trop, il avait recours à Lilith, à sa beauté, à ses subtiles caresses et, le plus souvent, ne tardait point à s'endormir sur l'épaule et contre le petit sein, doux à ses lèvres, de Lilith. Il eut besoin d'elle à cause de la tristesse où l'absence d'elle l'avait

jeté. Il pleura et ses mains se mouillèrent de ses larmes chaudes.

Lorsque les larmes lui manquèrent, il appela encore :

— Lilith ! Lilith !...

La porte de la cellule s'ouvrit. Une seconde, Eudémôn se figura que Lilith revenait, qu'elle avait fait semblant de s'en aller et qu'elle était restée là, fidèle, pour entrer s'il l'appelait. Il tressaillit ; un flot de tendresse monta brusquement à ses lèvres, souleva sa poitrine.

Ce ne fut qu'un éclair. Il vit, qui se présentait, le prieur. Il le détesta. Peu s'en fallut qu'il ne lui sautât à la gorge et ne l'étranglât. Mais le prieur ne broncha point.

Le prieur ferma la porte derrière lui, lentement, et, les yeux fixés sur Eudémôn, il approcha. Tandis qu'il approchait, Eudémôn sentait s'affaiblir en son cœur les velléités de révolte et il cédait à cette volonté qui s'imposait à lui comme l'inéluctable destin. Il fut, pour résister, sans force.

— Monseigneur, — dit le prieur (et sa voix scandait rudement les syllabes), — ce n'est point assez d'avoir éloigné de votre cellule cette fille qui était votre péché quotidien. Il la faut encore éloigner de votre âme. Tant que subsiste en vous la concupiscence qu'elle y a mise, cette fille est en vous ; et, avec elle, le péché.

Eudémôn ne répondit pas. Mais, si la dureté du prieur le blessa, du moins lui communiqua-t-elle un peu de vaillance.

— Purifiez votre âme, monseigneur, au détriment de votre chair.

Eudémôn demanda :

— Que dois-je faire ?

Et la façon qu'il eut de poser cette question prouvait son vœu d'obéissance résolue. Le prieur le soumit à une règle tatillonne et impérieuse qui devait occuper chaque minute de ses journées, de ses nuits même, car elle limitait son sommeil. Il accourcit le temps de la méditation, voulut que le jeune homme copiât de longues prières, chantât des litanies, portât le cilice et, de mille manières, se fît violence.

Eudémôn accepta cette règle, jura de ne l'enfreindre aucunement et, à part lui, se félicita de posséder maintenant une besogne, un emploi de son activité. Ne fût-ce que contre lui-même et avec une secrète rage de se tourmenter, il eut une sorte de joie cruelle à déployer cette énergie de son adolescence désœuvrée.

Plusieurs jours passèrent, tant bien que mal. Le cilice taquina cette peau douillette : elle frémit de douleur continue et oublia ses voluptés. La fatigue dompta cette âme pleine de luxure, abêtit cette pensée prompte au rêve dangereux. Eudémôn, peu à peu, subit l'asservissement de l'habitude. Il eut une semaine de relâche et de paix mentale.

Mais l'habitude, ensuite, au lieu de le tenir en esclavage, le libéra. Ni le cilice ni l'opiniâtre labeur ne continuèrent de l'occuper. Son esprit se dégagea de la contrainte, et sa chair se rebiffa. Il connut de nouveau le désir.

Une nuit, il s'éveilla, croyant appuyer contre lui la

délicieuse nudité de Lilith, caresser de ses doigts les cheveux fins de cette femme et entendre la voix câline qui l'incitait à prendre son plaisir. Il l'avait imaginée si bien qu'il s'attendit à la posséder. Mais il vérifia qu'il était seul dans son mauvais lit. Il se leva, palpa de ses tremblantes mains la paillasse rêche. Comme une bête captive et que harcèle sa luxure, il s'alla heurter aux murailles de sa prison. Ses poings s'y meurtrirent, ses ongles s'y cassèrent. Et il criait :

— Lilith ! Lilith !...

Il plongea ses mains et ses bras dans sa cruche d'eau. Cette fraîcheur subite lui était douce et bienfaisante. Mais, au contact de sa fièvre, l'eau même tiédit et ne fut bientôt que moiteur désagréable.

Il souhaita respirer l'air salubre de la nuit : il étouffait. La cellule qu'il habitait n'avait qu'une petite fenêtre, ouverte haut sous le plafond et grillagée. Pour y atteindre, il monta sur la table que ses livres encombraient, se cambra, se dressa sur la pointe de ses pieds. Il aperçut un coin de ciel où rayonnait le silencieux délire des étoiles ; ses cheveux reçurent un peu de vent ; ses lèvres burent un peu de froid.

L'idée de fuir le tourmenta. Il se sentit porté vers des routes de terre ou d'eau, qui vont ailleurs, on ne sait où. Sa geôle étroite l'offensa. Il se rappela ce voyage qu'il avait fait avec Lilith, la grâce dansante et caressante de Lilith, le chant des rossignols, la nuit féerique. Il se souvint du clair de lune et des célestes comédies. Il se souvint de la vieillesse, de la maladie et de la mort. L'odeur de la mort, une fois encore, entra dans ses narines, entra dans sa mémoire. Il eut

un grand dégoût de toutes choses. De lassitude, il s'endormit.

Au petit jour, il s'éveilla, se vêtit et, contre la règle, descendit au jardin qu'entouraient les arcades du cloître. Des roses embaumaient, et il y avait dans l'air une suave humidité.

Eudémôn entendit que des pas grinçaient sur le sable ; puis ils se turent. Eudémôn aperçut le chapelain qui, dormant mal lui aussi, tâchait par la déambulation de tromper la trop fastidieuse insomnie.

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre.

— Ah ! chapelain ! — dit Eudémôn.

— Vous vous ennuyez, monseigneur ?

Eudémôn avoua son malaise. Le chapelain le comprit à merveille.

— Ces moines, — fit-il, — ces moines !... Quelle existence !...

Il ajouta :

— Mais vous êtes jeune, vous !... Pourquoi n'allez-vous pas vivre ?... Ah ! vivre, monseigneur, vivre !

— J'ai quitté le château de la Lande, — répondit Eudémôn, — pour aller vivre... ah ! vivre, vivre ! comme vous dites... et j'ai rencontré la vieillesse, la maladie et la mort.

— Oui, — reprit le chapelain, — il y a la vieillesse, la maladie, la mort... et la règle !... Adieu, monseigneur !

Le chapelain s'en fut.

Eudémôn, dans la matinée, assista corporellement à l'office. Mais son esprit n'était ni là ni ailleurs : son esprit, accablé, somnolait.

Après l'office, il y avait, ce jour-là, en vertu de quelque fête, distribution d'aumônes. Le prieur lui-même devait accueillir les indigents et de ses propres mains leur donner vêtements, nourriture, monnaie. Il revêtit son costume de cérémonie, coiffa son chapeau d'or, et prit au poing sa crosse d'ivoire. Au milieu d'une cour, en face de la porte du couvent, on installa son siège abbatial, qui était de chêne et de pierre. Les moines l'entourèrent, plus ou moins proches de lui, selon leur dignité. Eudémôn était à côté de lui.

Lorsque toutes choses furent prêtes, on ouvrit à deux battants la porte. Les indigents affluèrent. Des moinillons veillaient à ce qu'ils défilassent avec ordre, sans hâte excessive et en silence. D'autres moinillons passaient au prieur les vêtements, la nourriture et la monnaie dont il faisait l'aumône à tout venant.

Eudémôn regardait les pauvres diables qui, un à un, s'approchaient, s'agenouillaient, recevaient leur pitance et partaient. Sur leurs visages, il devinait la vieillesse, la maladie et le travail lent de la mort. La même angoisse que naguère l'étreignit.

Il y eut, parmi les quémandeurs, un hideux vieillard, sans nez et lippu scandaleusement. A cette vue, Eudémôn s'avança... Mais le prieur le saisit au poignet et, vigoureux, le ramena en arrière. Eudémôn frémissait d'impatience. Dans son imagination surexcitée, les paroles anciennes du prieur avaient surgi : « Tes ancêtres, par la seule imposition des mains, guérirent les malades. » Et surgirent aussi les gloses du livre en parchemin qui racontait les miracles de Tobol le Thaumaturge.

Il y eut, parmi les misérables, un jeune homme dont les membres étaient secoués d'un perpétuel tremblement. Ses jambes et ses bras se lançaient avec de terribles saccades ; sa gorge avait de telles contractions qu'il proférait des cris bizarres et affreux. Eudémôn, — cette fois, trop vite pour que le prieur sût le retenir, — bondit vers ce malade ; et de ses deux mains levées, de ses deux mains miséricordieuses, il lui toucha les deux joues. La stupeur empêcha que nul, parmi les assistants, ne fît un geste. Eudémôn attendit le miracle et le guetta. Le malade fut pris d'un tremblement plus fort, à cause de l'épouvante, et ses cris redoublèrent. Sa tête remuait si violemment que les mains d'Eudémôn eurent peine à la suivre. Puis le malade s'effondra et, sur le sol, se démena comme une anguille.

Eudémôn abaissa ses mains qu'il avait crues miraculeuses, ses mains qu'il avait privées de caresser les seins nus de Lilith pour qu'elles devinssent miraculeuses. Il jeta au prieur un regard farouche. Il tourna les talons et, par la porte ouverte du couvent, il se sauva.

Ces épisodes se succédèrent avec tant de rapidité que ni le prieur, ni les moines, ni les mendiants, en foule encombrante, n'y mirent obstacle. Quand Eudémôn fut dehors, un moine fit le geste de s'élancer à sa poursuite ; mais le prieur cria :

— Que personne ne sorte !

*
* *

Eudémôn courut quelque temps et puis, essoufflé, chemina. Il ne savait pas où il irait. Il prenait des rues et des rues, sans réfléchir à autre chose qu'à son vain espoir de thaumaturgie.

Il suivit et il rattrapa un petit vieux qui portait, au bout de son bras, une valise de cuir jaune. Il reconnut le chapelain, mais un chapelain transformé : costume bourgeois, barbe taillée, un chapeau melon, des gants clairs.

— Où allez-vous, chapelain ?

— Ah ! — fit l'autre, — c'est vous, monseigneur ?

— Où allez-vous ?...

Le chapelain ne désirait pas entrer en dialogue avec son ancien élève. A sa démarche, à son air, on devinait qu'il était pressé. Il eût bien voulu ne pas répondre. Il saluait avec gaucherie et s'excusait et bagayait timidement :

— A Paris, monseigneur... A Paris !... Je vais à Paris... Adieu, monseigneur.

Et il s'esquiva, comme un chat qui vient de trouver un soupirail.

Eudémôn erra par la ville. Au bout de quelque temps, il eut assez de calme dans l'esprit pour regarder autour de lui. Les rues l'étonnèrent. Il n'avait vu cette population qu'en état d'émeute. Il la voyait tranquille, occupée de ses affaires, allant et venant. Les boutiques et leurs étalages le divertirent.

Il faisait beau. On était à la fin de l'été. La tiédeur agréable de l'air engageait les gens à ouvrir leurs

fenêtres. Eudémôn aperçut des chambres quiètes et ornées de fleurs. Des marchands de fleurs traînaient, sur la chaussée, des charrettes bien odorantes de sauge, de réséda, de glaïeuls et de roses.

Dans un faubourg dont les pavés étaient noirs de charbon, le paysage n'avait plus ni douceur ni gaieté. Des ouvriers maigres et sales sortaient d'usines où des cloches tintaient. Eudémôn en vit plusieurs qui s'attablaient à la terrasse d'un cabaret peu confortable. L'enseigne :

A L'INGRATITUDE DES RÉPUBLICAINS
FOUGASSE, DÉBITANT.

Eudémôn se rappela ce nom. Mais il y fut inattentif et il continua son chemin.

Le noir faubourg l'attrista. Il revint au cœur de la ville. L'activité qu'il y remarqua lui parut absurde. Mentalement, il disait à ces gens qui se trémoussaient ou babillaient :

« Qu'est-ce que vous avez à oublier que vous mourrez, à faire semblant d'oublier que vous mourrez ? Plus tôt ou plus tard, c'est la même chose, du moment que vous mourrez et que vous le savez bien ! »

Il se demanda si c'était la même chose, en vérité : les hommes et les femmes qu'il croisait avaient l'air si occupés de vivre !... Mais il conclut :

« C'est la même chose ! »

Et, à chaque personne qu'il rencontrait, il murmurait :

— Toi, tu mourras !... Toi, tu mourras !...

Il lui sembla que ces gens s'appliquaient à observer une fiction de vie perpétuelle, à garder un secret qui n'était pas un secret : le seoret de la mort inévitable...

— Chut ! chut !... — faisait-il.

Et il riait ; et il se moquait, avec une méchanceté douloureuse :

« Si vous comptez, pour vous guérir et vous ressusciter, sur Eudémôn le Thaumaturge, tant pis, tant pis !... »

Le spectacle de la vie l'inclinait à la pensée de l'universelle mort. Il passa devant la cathédrale et dit :

— La cathédrale mourra !

Il parcourut toute la ville et, à chaque maison dit qu'elle mourrait. Et il conclut :

— La ville mourra !...

Puis, ayant erré longtemps, il se trouva dans un quartier de bourgeoisie opulente. Le soir tombait. Des hirondelles criaient ; comme la journée avait été chaude, des chauves-souris voletaient et, capricieuses, multipliaient leur perpétuelle allée et venue. Au pas des portes, il y avait de benoîts concierges qui, à califourchon sur leurs chaises, fumaient des pipes ou lisaient le journal. Il ne passait guère de voitures. A la faveur de quoi, des jeunes filles consacraient la chaussée au jeu des grâces ou bien à celui du volant. Le silence n'était interrompu que par leurs légers rires, le bruissement de leurs jupes et la retombée du volant sur la raquette. Nulle agitation, nul vacarme. L'heure charmante s'épanouissait en bonheur tranquille.

Eudémôn eut le sentiment de cette félicité. Il en goûta le parfum doux. Ce fut la fin de ses mille sar-

casmes. Peu à peu, son cœur violent s'apaisa, se mit à l'unisson de la quiétude environnante et accueillit le crépuscule amical.

Les becs de gaz s'allumèrent. Leur petite clarté jaune ne se répandit pas ; mais elle orna élégamment l'atmosphère grise et blanche. Au ciel, des nuages laineux étaient immobiles.

Eudémôn, un peu las, commençait à se demander ce qu'il ferait de lui-même, où il irait, où il passerait la nuit : la nuit et le jour qui la suivrait, la série des jours et des nuits qui seraient son existence. Il n'éprouvait pas de gaieté ; mais la tristesse de son âme s'allégeait. L'idée de la mort, sans disparaître, s'éloignait. Et il songeait à vivre.

Seulement, il devinait la vie, autour de lui, tout à la fois proche et lointaine, proche au point qu'il la frôlât et si lointaine qu'il ne pût imaginer comment il la toucherait de ses doigts. Elle l'intimidait. Il n'osa plus la regarder : et il pressa le pas, comme un indiscret dont on a remarqué l'importune présence et qui s'en va, un peu honteux.

D'une fenêtre, un piano se révéla en ribambelle de notes fortes et jolies. Eudémôn s'arrêta, écouta malgré lui cette mélodie gracieuse qu'une jeune fille égrenait. La fenêtre se ferma, Eudémôn comprit qu'on n'aimait point qu'il fût là. Il se tint à peu de distance et continua d'écouter. Les sons ne lui arrivaient plus si nets ; ils se fondaient mieux. La mélodie avait des courbes gentilles. Souvent, elle s'acharnait sur les notes hautes et allait si vite que l'on eût dit qu'elle avait hâte de tout raconter sans retard ; ensuite, lasse,

elle se recueillait, faisait le silence autour d'elle et n'était plus qu'une plainte à peine articulée; ensuite, elle devenait folle, encore.

Eudémôn ne sut pas tout de suite pourquoi cette musique menue et frêle lui était agréable et le troublait. Il lui sembla qu'elle éveillait en lui des pensées anciennes qui avaient longtemps dormi dans le silence de son âme et qui l'étonnaient parce qu'il n'était pas sûr de les reconnaître. Il subit le charme de cette musique, jusqu'au moment où l'émoi le prit. Son cœur se gonfla, sa gorge fut angoissée; à ses yeux des larmes montèrent, et ses tremblantes lèvres murmurèrent :

— Lilith! Lilith!...

Ah! la petite guitare au bord de l'eau où les nymphéas se décolorent et s'emplissent d'ombre, la petite guitare et les doigts de Lilith qui l'animent, la voix de Lilith qui se mêle au son des cordes et qui, dans le jardin du château, appelle toutes les nostalgies de l'espace et du temps, et Lilith qui est douce aux mains qui la touchent et qui est fraîche à caresser, Lilith et ses voluptés adorables!...

Eudémôn sentit s'abattre sur lui une détresse telle qu'il en frissonna. La solitude où il était l'effarait. Il aperçut une auberge avenante où il entra, disant :

— Je suis le fils du roi Tobol. Voulez-vous me donner à manger et me conduire au château de la Lande, où l'on vous paiera?

Il parla résolument.

Il avait pris cette détermination tout à coup. Et, au moment qu'il la prenait, il n'en voyait pas avec netteté les motifs. Un travail lent et secret de son esprit l'avait

peu à peu composée. Il la formula sans presque y songer. Elle était en lui confusément et il ne le savait pas. Elle résultait de toutes les minutes de sa douleur.

Eudémôn retournait au château de la Lande, parce que la vie, vers laquelle naguère il s'était élancé, n'avait pas voulu de lui. Il n'espérait point trouver là-bas Lilith et le bonheur. Simplement, il s'écartait de la vie, dont l'expérience l'avait blessé.

L'aubergiste, après le premier étonnement, accepta le risque et la chance. Eudémôn partit le soir même ; il refusa d'attendre au lendemain.

Le vieux portier, quand arriva la voiture d'Eudémôn, ouvrit avec méfiance un étroit guichet, s'informa de ce visiteur imprévu ; puis, reconnaissant Eudémôn, il se récria.

Son bavardage disait notamment ;

— Sa Majesté sera bien surprise !...

Eudémôn ignorait que le roi Tobol se fût retiré au château, l'eût devancé, dût l'accueillir en cette demeure éloignée de la vie. Il ignorait que « Sa Majesté » désignât le roi Tobol. De sorte qu'ils étaient tout proches l'un de l'autre et que ni l'un ni l'autre ne s'attendaient à cette rencontre de leurs deux mélancolies.

Le vieux portier continuait :

— Par exemple, vous allez en trouver, du changement !... Ah ! ce n'est plus le Château de la Félicité !... Il s'en faut !... C'est le Château de la Tristesse.

Il ajoutait, suivant Eudémôn plutôt qu'il ne l'introduisait :

— Sa Majesté n'a rien voulu laisser de ce luxe qui

faisait du Château la huitième merveille du monde. Ça se comprend, ça ne se comprend que trop !... Quand on a le deuil en l'âme, on n'aime guère à voir autour de soi de la gaieté !...

Eudémôn n'écoutait pas ce bavardage. De corridor en corridor, il déboucha sur le jardin. Les parterres de fleurs étaient dévastés; on avait arraché les arbustes, les lilas qui, au dernier printemps, prodiguaient leur fougue parfumée; on avait saccagé les gazons. Ce n'était plus un jardin, mais un lieu désert. Il ne subsistait de l'ancienne magnificence que les grands arbres. Les nymphéas avaient disparu ; l'eau du bassin croupissait et des feuilles y étaient tombées, y pourrissaient.

A peine Eudémôn reconnut-il ce jardin : le souvenir de Lilith, de leurs promenades et de leurs langueurs n'y était plus. Mais il se rappela le chœur de cette cathédrale qu'il avait vue à Lermeer, par l'ouverture béante du portail ; de même qu'alors il constatait la mort de cette cathédrale, il comprit que le château était mort. Et, tandis que le vieux épiloguait sur le vouloir de Sa Majesté, cette Majesté devint, pour Eudémôn, la Mort, dont il examinait l'œuvre mauvaise et forcenée. Le château devint, pour Eudémôn, le château de la Mort, comme si cette Majesté formidable avait établi là son domicile d'épouvante.

Il traversa plusieurs pièces, qui autrefois lui étaient familières. On avait enlevé les tentures, les tapis, les meubles. Les pas résonnaient singulièrement. Eudémôn avait froid ; ses mains tremblaient ; sa mâchoire se serrait au point que ses dents lui faisaient mal.

Le portier se taisait et même affectait de marcher sur la pointe des pieds. Il ôta sa casquette et la fourra sous son bras. Eudémôn sentait qu'il approchait d'un terrible mystère. La peur le prit.

Ils arrivèrent à une porte, derrière laquelle on parlait.

Le portier mit un doigt sur sa bouche. On entendit une voix rauque, geignarde, saccadée, crier :

— Donne-moi du bon café, Tobol !...

Le portier se pencha vers Eudémôn et lui dit à l'oreille :

— C'est le perroquet !... Sa Majesté passe son temps avec un vieux cacatoès qu'elle régale au jour la journée.

Il ajouta, souriant avec compassion :

— Pauvre homme ! C'est le dernier plaisir qui lui reste !...

Il frappa. Le roi Tobol répondit qu'on entrât. Et la porte fut ouverte ; et Eudémôn vit, au fond de la chambre, dans un fauteuil à oreillettes, ce même vieillard qu'il avait vu premièrement, sur le perron du palais royal, tenir tête au peuple révolté et, croyait-il, lancer la mort parmi la foule.

— Eudémôn ! — fit le roi Tobol ; — mon petit Eudémôn !...

Il y avait, dans cet appel du vieillard, tant de douceur câline et de tendresse qu'Eudémôn s'avança vers le vieillard. Et il crut qu'il s'avançait vers la mort ; mais la mort ne lui était plus un objet d'horreur. Et, comme le vieillard lui tendait les bras, il s'inclina. Les mains du vieillard lui saisirent la tête, et il eut le front

dans cette barbe blanche que l'émoi faisait trembler.

Quand il se redressa, il s'étonna de vivre encore.

Le roi Tobol répétait :

— Eudémôn!... Eudémôn!... Mon petit Eudémôn!...

Il demanda :

— Et d'où viens-tu?... Assieds-toi...

Mais Eudémôn avait la gorge si serrée qu'il ne put répondre. Alors, en silence, ces deux hommes se regardèrent l'un l'autre et, par le regard, se dirent ce que les mots n'eussent pas dit.

Ensuite, le roi Tobol laissa tomber son front dans ses paumes; et il resta longtemps ainsi.

Le perroquet cria :

— Donne-moi du bon café, Tobol!...

Le roi parut secoué, par cette inepte voix, d'un rêve qui autrement l'eût pour l'éternité gardé. Il se dressa, prit dans une sébile un grain de café, le tendit au perroquet et, souriant avec amertume, raconta :

— Tu vois, je fais le bonheur de cet imbécile!... J'en suis là!... C'est mon dernier client. J'en ai eu d'autres, mais je n'ai pas pu les satisfaire. Ils étaient trop exigeants!... De terribles clients!... Ce fut d'abord mon peuple. J'ai fait pour lui la guerre et, quand il l'a voulu, la paix. Je me suis tracassé. Puis il m'a signifié qu'il était plus malheureux que les pierres et qu'il entendait s'occuper lui-même de son bonheur. Moi, je ne demande pas mieux. Seulement, je n'ai pas confiance. Mon deuxième client, — parmi d'autres : je simplifie, — mon deuxième client, ce fut moi. Oui, ce fut moi. Je me risquai dans une tentative

d'égoïsme. Elle n'a point donné les résultats que j'attendais. Tant s'en faut !... Je me suis fait cadeau d'une petite reine, de visage fort délicieux...

Le roi Tobol hésita. Il épiait la physionomie d'Eudémôn ; il fut évasif...

— De visage fort délicieux, en vérité ! Elle n'eut pas pour moi le goût très vif que j'avais pour elle. Tant s'en faut !... Un jour,elle s'en est allée, s'occuper elle-même de son bonheur. Je suis resté seul après cette aventure. Extrêmement seul !... Mon client, qui était moi, ne fut pas content de moi et me bouda. Mais, à vrai dire, il n'a pas changé de fournisseur : personne ne s'est présenté pour réclamer la clientèle. Et je renonçai donc à être heureux. Je n'y renonçai pas volontiers, mais faute, hélas ! d'aucun espoir... Et, comme j'avais la manie de placer cette marchandise, — sais-tu laquelle ? le bonheur ! — j'ai choisi un troisième client. Et ce fut toi. Oui, ce fut toi mon petit Eudémôn !... Certes, à nous voir tous les deux ici, avec ces visages-ci, on ne le dirait pas trop. Toi-même, tu ne t'en doutes guère ; et voilà le pire de l'aventure !... Je me suis appliqué, pourtant ! comme s'appliquent les maladroits : plus ils s'efforcent, plus ils gâchent tout. J'ai construit pour toi ce Château de Félicité. Seulement, toi, tu t'es sauvé. Tu as bien fait, du moment que tu n'étais pas heureux. Quand j'y songe, c'était médiocre, ce château. On bâtit les murs ; on s'imagine qu'entre ces murs on enfermera mille et mille joies. Et puis, dès que les murs sont bâtis, on cherche les joies qu'on y enfermera. On ne trouve pas grand'chose ; on ne trouve quasiment rien. Quelle

tristesse, l'indigence de notre esprit à imaginer des joies !... Tu t'es ennuyé. Tu es parti. Je ne t'en veux pas !... Ce fut bien la faute un peu de cette Lilith et de sa petite guitare... Qu'est-elle devenue, au fait, cette Lilith, Eudémon ?...

Eudémôn fit un geste vague.

— Tu n'en sais rien. C'est naturel... On ne sait pas ce que deviennent les plaisirs que l'on a aimés. Ils disparaissent, ils s'évanouissent. On n'entend plus parler d'eux. C'est à se demander s'ils furent réels ou bien s'ils n'étaient pas des rêves brefs, pareils à ces nuages que le vent chasse, que le vent disperse, qui ne sont plus rien, absolument plus rien. Les yeux les cherchent, ne voient rien, absolument plus rien, que le ciel vide, tout à fait vide !... Enfin, tu es allé voir la vie. Et moi, je suis resté, penaud, avec ma marchandise sur les bras, ma marchandise de bonheur, que tout le monde me refusait. Ah ! comme mes bras me pesèrent lourdement !... Songe qu'ils étaient chargés de tout le bonheur que je n'ai pas fait. Et il s'est révélé que ce bonheur-là n'était pas grand'chose, ou n'était rien. Mais, moi, je me figurais que c'était une charge énorme et précieuse ; et je mettais en corbeille mes bras, afin de n'en pas laisser choir une parcelle... Voilà !... Je fus un bénévole camelot de bonheur illusoire et nul !... Aujourd'hui, cette provision de bonheur à donner tient en cette sébile : des grains de café que j'offre à ce bêta. Sais-tu qu'il n'est pas trop commode, lui non plus ? Si je tarde, pour faire un somme, à lui passer sa pitance, il se fâche. Il pousse des cris épouvantables. Ma crainte, c'est

qu'un jour il ne crève d'indigestion, tant je le choie. Mais non : ça vous a des estomacs superbes, ces oiseaux-là !... Je lui ai appris à dire : « Donne-moi du bon café, Tobol ! » Il le dit. Peut-être ne comprend-il pas ce qu'il dit. Mais, moi, je m'excite à penser qu'il témoigne de son désir, et que tout son désir est, pour le moment, un grain de café, et que voici ce grain de café, — et qu'il est heureux. Il l'est, et grâce à moi ! Je ne crois pas qu'on puisse être plus sot que cet animal. Seulement, il a une qualité très admirable pour un client, une qualité de premier ordre : il n'est pas exigeant. Le peuple, moi et toi, impossible ! Lui, pour des grains de café, se pâme d'aise... Tiens, imbécile, encore un, sans que tu le demandes ; encore un, par-dessus le marché, tiens !...

Le roi Tobol souriait ; mais toute la désolation de la terre était dans ses yeux.

— Voilà, mon petit Eudémôn, — conclut-il, — voilà !

Il demeura rêveur longtemps. Puis il reprit :

— Tu es allé voir la vie, et la vie ne t'a guère plu.

Eudémôn mit dans sa réponse toute sa rancune, toute la colère de sa déception :

— Je suis allé voir la vie, et j'ai rencontré la vieillesse, la maladie et la mort. Et Lilith me disait que tout cela était la vie, que la vieillesse était la vie, que la maladie était la vie, et que la mort était la vie, et qu'il fallait vivre.

— Elle te disait cela, cette Lilith ?... Eh ! oui. Elle te répétait ce que dit, ce que ressasse l'humanité depuis que les hommes vieillissent, sont malades et meurent. Hé ! hé !... Que dire autre chose ?... La mort,

c'est la vie !... Magnifique parole, et qui n'a pas beaucoup de signification, et qui est cependant le suprême argument de la vivante humanité.

Le roi Tobol éclata de rire.

— Que c'est bête ! fit-il.

Eudémôn s'écria :

— Mais moi, je ne l'ai pas cru !

Le roi Tobol redevint grave et dit :

— Tout compte fait, tu as eu tort. Et, si tu n'as point cru cette parole, quoique niaise, comment vivras-tu ?

— Ici ! — répondit Eudémôn. — Ici. Dans ce Château de la Mort, avec toi, loin de la vie.

Le roi Tobol tressaillit :

— Tu es fou !... A ton âge?... Un beau jeune homme !...

Il saisit la main d'Eudémôn et, la pressant avec tendresse, il dit :

— Pauvre petit, qui as vu la vieillesse, la maladie et la mort, et qui te figures que tu connais toute la tristesse de vivre !... Ah ! toute la tristesse de vivre, c'est bien autre chose. Tu as vu les quelques misères les plus apparentes de la destinée humaine ; et tu es en colère contre la vie. Tu te figures que tu es désespéré, parce que tu ressens une grande colère, dans ton cœur enfantin. Un caprice, Eudémôn, un caprice d'enfant gâté !... On ne se désespère pas à si bon compte. Le désespoir ne s'acquiert que lentement, au jour le jour, minute par minute. Il y faut cette lassitude qui ne vient que peu à peu. Il y faut le perpétuel échec de l'effort toujours recommencé. Il y faut une

vie entière, une vie longue. Et ceux qui meurent avant l'âge, même s'ils ont souffert cruellement et n'ont pas eu les doux relâches par où se manifeste l'étourderie de la destinée, ceux-là ne meurent pas désespérés. On les consulterait, qu'ils vivraient volontiers encore... Pauvre petit, la vieillesse, la maladie et la mort, c'est important, mais ce n'est pas tout ; et même ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est l'ennui où il faut que l'on tombe après que l'on a essayé tous les artifices pour vivre, essayé tous les prétextes, épuisé toute l'ingéniosité qu'on avait et qui est prodigieuse ! On n'en vient pas à bout facilement. Tu ne te doutes pas des ressources et des provisions qu'il y a dans une âme humaine et dans un corps humain : des richesses ! Le plus prodigue met longtemps à s'en défaire. Des réserves d'illusions et d'appétits ! Cela résiste contre le désespoir... Eh ! va-t'en vivre, mon tout petit. Va-t'en vivre n'importe comment. Va-t'en gaspiller le trésor de tes désirs que tu crois anéantis et qui sont plus vivaces que tu ne penses, prêts à bondir vers le hasard des rencontres...

— Je n'ai plus de désirs, — dit Eudémôn ; — l'odeur de la mort est entrée en moi et elle a flétri tous mes désirs.

Le roi Tobol souriait dans sa barbe. Il reprit, sur un ton de confidence amusée :

— Eudémôn, mon petit Eudémôn, il n'y a point de femmes, ici. Point de femmes ! Et tu es un gaillard. Il te faudra des femmes, mon gaillard. Si ton esprit n'y songe pas, ton corps te le rappellera. Des femmes et tout le reste, la vie qui exulte et mène son tapage...

Va te défaire de tes appétits, mon Eudémôn. Et puis, beaucoup plus tard, quand tu seras un très vieil homme qui a dépensé tout son être, tu reviendras, s'il te plaît, ici t'enclore comme moi, dans cette nullité d'un château vide.

Eudémôn répliqua :

— Si je dois revenir en ce château, j'aime mieux tout de suite y rester. Qu'irais-je faire avec la vie ?...

— Tu iras croire que tu vis.

Le perroquet cria :

— Donne-moi du bon café, Tobol !

Le roi Tobol servit la bête.

— Mon discours ne te persuade pas ? Je m'en doutais. Nul discours n'a persuadé personne ; et quiconque adopte l'opinion d'autrui l'avait en soi, cette opinion, sans l'apercevoir. Mais, pas plus que mon discours, ne te persuadera le spectacle que je te donne d'un vieillard tout à fait désabusé. Je ne te conseille pas d'aller vivre ; simplement, je suis sûr, tout haut, que tu retourneras à la vie. Ni mes propos ne l'auront fait, ni mon spectacle ne l'empêchera. Depuis que le monde est monde, depuis que les vieux ont fait l'expérience de la vie, sont arrivés au désespoir et l'ont dit, cela n'a pas empêché que ne vécussent les jeunes. C'est grâce à quoi le monde dure. La destinée artificieuse a pris ses précautions ; elle a rendu les vieux incompréhensibles ; elle leur a donné l'air de bavards un peu sots. Si les prophètes de néant n'avaient prêché dans le désert, si leurs paroles véridiques ne s'étaient gaspillées comme le souffle vain du vent, le monde aurait, voici des millénaires, cessé de vivre !...

Adieu, mon petit Eudémôn. Ne perds pas ton temps à m'écouter. Va-t'en ! La vie t'appelle... Tu n'entends pas ?... Mais il te faut de l'argent, pour le donner à la vie ? J'en ai, j'en ai. Tu en auras !...

Le roi Tobol, ayant parlé longtemps et pris son repas avec son fils, s'endormit dans son fauteuil. Ses mains étaient appuyées aux bras du fauteuil et son menton lourd écrasait sa barbe sur sa poitrine. Tant d'émotions, une telle abondance de paroles l'avaient agité. Il respirait difficilement et ses pieds parfois remuaient.

Eudémôn le regarda s'endormir et dormir. Mais bientôt il ne put supporter la vue de ce sommeil qu'il imaginait douloureux. Il lui semblait que le souffle manquerait au vieillard et qu'il suffoquerait, tant l'épuisait une expiration plus forte que les autres. . La journée était belle, tiède, silencieuse ; le soleil, à travers les rideaux, entrait en fléchettes brillantes... Eudémôn, attentif à ne pas faire de bruit, se leva, ouvrit la porte de la chambre et sortit.

Il descendit au jardin, en fit le tour et s'ennuya. Il s'assit au pied d'un arbre, s'étendit sur le dos, contre la terre dure qu'à peine un peu de mousse et d'herbe rase couvrait. Il compta les feuilles d'une branche et s'embrouilla ; des feuilles tombèrent... Dans tout son corps, il sentit une sorte de vaine ardeur naître et tourmenter ses muscles : il s'étira. Ses jambes souffraient de l'immobilité ; ses bras ne trouvaient nulle pose commode. Il se souvint de Lilith et, pour échapper à la hantise, il s'ébroua, se dressa, courut une minute et recommença de marcher autour du jardin.

Vers la fin de l'après-midi, le roi Tobol mourut. Il n'avait pas bougé de son fauteuil. Le vieux portier, qui se trouva dans la pièce voisine, entendit le perroquet crier avec une impatience frénétique et réclamer sa gourmandise rageusement. Il entra, vit que le vieillard était mort et avertit Eudémôn.

Eudémôn, à cette nouvelle, ne marqua ni surprise ni chagrin. L'idée de la mort et celle du roi Tobol étaient, dans son esprit, si étroitement liées qu'il lui sembla que le vieillard continuait à être mort. Comme il l'avait regardé dormir, il le regarda pareil maintenant et délivré de la respiration difficile.

Le roi Tobol, par son testament, demandait au gouvernement de la république la faveur d'être inhumé au château de la Lande. La république consentit; et même elle préféra que les obsèques fussent ainsi cachées à la foule: sait-on jamais, avec la foule?... D'ailleurs, elle affecta d'ignorer Eudémôn, permit qu'il héritât de la fortune royale et vécût à sa guise.

Eudémôn vit creuser une fosse dans le jardin du château. Il vit, comme jadis au cimetière de Lermeer, un bonhomme en or accomplir des rites singuliers : il l'entendit chanter en latin. Le sol fut bossué selon la forme d'un cercueil. Et ce fut tout.

Après qu'eurent disparu le prêtre et les ouvriers et quelques gens qui étaient venus, le vieux portier se lamenta :

— Le pauvre roi ! — disait-il. — Le pauvre roi !... Il se repose. C'est fini de ses tribulations. Il n'a point eu la vie heureuse. Mais il se repose, il se repose !...

Il continua sur ce mode et, pleurant, se répéta jus-

qu'à n'avoir plus rien à dire, jusqu'à être las de ressasser interminablement la même antienne.

Eudémôn, à l'entendre, évoqua le souvenir de cette pleureuse qui, au cimetière de Lermeer, plaignait le cadavre enfoui dans le sol. Et il pensa :

« Tu es une chose inerte que l'on a cachée sous ces pelletées de terre. Tu as perdu le sentiment. On ne te verra plus. On t'oubliera. Ce sera comme si tu n'avais pas été... »

Ensuite, il évoqua le repas funèbre et cette comédie que jouait la parenté pour se libérer du mort. Une voix, en lui, demanda :

« Regrettes-tu amèrement la vie terrestre ? »

Une autre voix, en lui, répondit :

« Non !

— As-tu tout ce qu'il te faut ?

— Il ne me faut rien !... »

Eudémôn circula quelque temps autour du sol remué. Puis, flânant, il sortit du château. Quand il fut dehors, il alla jusqu'à une plage, et les petites vagues du bord jouèrent à ses pieds. Il regarda au loin. L'air était pur et délicieusement ensoleillé. Des mouettes prenaient leurs ébats, trempaient leurs becs dans l'eau, nageaient, volaient. Il y avait un grand navire qui passait au large, toutes voiles éployées, et qui voguait allègrement. Le vent le poussait à ses destinées, qui étaient au delà de l'horizon.

Eudémôn désira d'être sur ce navire; et il sut qu'il s'en irait.

FIN

IMP. JOUVE ET Cie, 15, RUE RACINE, PARIS — 5004-21